

UNIVERSITÉ DE NANCY - FACULTÉ DES LETTRES

LES IMAGES

DE

TAINÉ A BINET

- 7 FÉV. 1939

Thèse complémentaire pour le Doctorat ès Lettres

PRÉSENTÉE A LA

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY

PAR

E. REEB

Professeur de Philosophie au Collège de Saint-Dié
Boursier de la Fondation Jules-Ferry (1938)

NANCY

IMPRIMERIE GEORGES THOMAS

Angle des rues de Solignac et Henri-Lepage

1938

LES IMAGES DE TAINÉ A BINET

UNIVERSITÉ DE NANCY - FACULTÉ DES LETTRES

LES IMAGES

DE

TAINÉ A BINET

Thèse complémentaire pour le Doctorat ès Lettres

PRÉSENTÉE A LA

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE NANCY

PAR

E. REEB

Professeur de Philosophie au Collège de Saint-Dié
Boursier de la Fondation Jules-Ferry (1938)

NANCY

IMPRIMERIE GEORGES THOMAS

Angle des rues de Solignac et Henri-Lepage

1938

UNIVERSITÉ DE NANCY — FACULTÉ DES LETTRES

DOYEN : M. SOURIAU

ASSESSEUR : M. BULARD

DOYENS ET PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. AUERBACH, LAURENT

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. DIEHL, LICHTENBERGER, REYHER, COLIN

PROFESSEURS :

MM. BRAESCH	Histoire moderne et contemporaine.
BULARD	Archéologie et Histoire de l'Art.
SOURIAU	Philosophie.
GAIN	Histoire de l'Est de la France.
DIMOFF	Langue et Littérature françaises.
BLACHE	Géographie.
BOUCHARD ...	Langue et Littérature françaises classiques.
MAYOUX	Langue et Littératures anglaises.
MINDER	Langue et Littérature allemandes.

CHARGÉS DE COURS :

MM. FRÈRE	Langue et Littérature latines.
CRESSOT	Histoire des parlers lorrains.
LAUNEY	Langue et Littérature grecques.

MAÎTRES DE CONFÉRENCES :

MM. MICHEL	Langue et Littérature allemandes.
MARROU	Histoire ancienne.

SECRÉTAIRE : M. BERTRAND



A M^{me} ABEL FERRY

En témoignage de ma respectueuse reconnaissance.

A M^{me} RIMEY ET M. GASTON RIMEY,
Inspecteur de l'Académie de Paris

Avec ma toute filiale affection.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547411_0027

Introduction générale

De TAINÉ à BINET, les images ont connu les vicissitudes de la mode (1). Elles étaient tout, elles ne sont plus rien. Non que leur conception ait changé, car elles sont pour BINET et l'école de Wurzburg ce qu'elles étaient pour TAINÉ et c'est pour cette raison relative que les dynamistes les rejettent. Mais le rôle qu'elles jouent dans la vie de l'esprit ou plutôt dans les conceptions de la pensée passe du premier plan et de la vedette au rôle subalterne de sous-produit. Nous croyons pour notre part que ce qui a changé ce sont surtout les termes et que les images, définies dynamiquement en fonction de l'acte, peuvent reprendre le rôle initial distribué à une foule de vedettes nouvelles à qui l'on donnait ce qui précisément manquait aux images, selon la conception que l'on se faisait des images de TAINÉ à BINET compris.

(1) Le mot n'est pas trop fort si l'on veut bien se rapporter à SARTRE, *L'Imagination*, Paris, Alcan, p. 76.

I. - Taine

On éprouve quelque scrupule à exposer une théorie sur laquelle tout a été dit, mais le système philosophique de H. TAINÉ a tellement pesé sur son époque, sur ses antagonistes, comme sur ses imitateurs mêmes, que l'étude était obligatoire d'une œuvre qui passait pour représenter en France le type de la pensée sensualiste, positive et empirique. En effet, le succès des deux livres de TAINÉ sur l'intelligence (1) fut de telle grandeur que toute la philosophie anglaise empiriste et tout le positivisme français apparaîtront à travers cette systématisation qui est comme une somme de la philosophie naturaliste du XVIII^e siècle et scientifique du XIX^e siècle. D'ailleurs, la réfutation des hypothèses de TAINÉ sur la nature des faits de conscience a été la préoccupation certaine et parfois timide des écoles philosophiques qui lui ont succédé. Et l'on peut affirmer, sans exagération, que sa théorie des images a jeté un tel discrédit sur ces « éléments » de la conscience qu'elle explique à elle seule le déclin de toute l'imagerie dans les travaux de BINET et de l'école de Würzburg : les hypothèses de TAINÉ paraissaient si solidement assises sur les faits et si satisfaisantes dans leur forme que pour découvrir la vie spirituelle et son énergétisme, BINET et toute l'école se tournèrent vers d'autres faits psychiques qui, étrangers aux processus cérébraux, étaient susceptibles, par leur existence prouvée et nécessaire, de réintroduire la libre détermination dans un monde d'éléments régis par le mécanisme le plus étroit qui ait jamais été conçu, peut-être le plus cohérent, celui qui, par l'intermédiaire de Comte,

(1) *De l'Intelligence*, Paris, Hachette, 9^e édit. (2 tomes).

venait de Hume et paraissait l'éperon rocheux contre lequel depuis près d'un siècle toutes les philosophies spiritualistes ou rationalistes venaient s'écraser.

Le succès de la philosophie de TAINÉ n'est d'ailleurs pas immérité. TAINÉ a rendu grand service à la psychologie moderne de montrer la voie de l'analyse et la nécessité de revenir sur une connaissance purement verbale des choses de l'esprit : il donne un objet à une science de « faits » là où régnaient des entités métaphysiques, vestiges de l'âge théologiques : « les mots faculté, dit-il, dans la préface de l'*Intelligence* (t. I, p. 1), capacité, pouvoir, qui ont joué un si grand rôle en psychologie, ne sont, comme on le verra, que des noms commodes au moyen desquels nous mettons ensemble, dans un compartiment distinct, tous les faits d'une espèce distincte ; ces noms désignent un caractère commun aux faits qu'on a logés sous la même étiquette : ils ne désignent pas une essence mystérieuse et profonde qui dure et se cache sous le flux des faits passagers. C'est pourquoi je n'ai traité que des connaissances et, si je me suis occupé des facultés, c'est pour montrer qu'en soi et à titre d'entités elles ne sont pas. »

Par cette élimination d'une forme périmée et illusoire d'explication, la psychologie devient une science de faits : car ce sont « des faits que nos connaissances et des faits seuls que l'analyse peut saisir ». Ces faits entrent dans le domaine de la science, ce qui, dans un système comme celui de TAINÉ, suppose en outre que la légalité de l'univers se prolonge dans celle de l'esprit. Rien n'échappe à la loi ; le monde de l'esprit entre dans le système de l'univers. L'homme n'est pas un univers dans l'univers, la législation universelle pénètre la réalité entière. Aux lois du monde physique correspondent les lois du monde psychique. Il y a une chimie de l'esprit comme il y a physique de l'univers. Le fixisme de TAINÉ rejoint par là le fixisme de CUVIER quelles que soient les différences des deux thèses, par ailleurs. « Tout être organisé forme un ensemble, disait CUVIER in *Discours sur les révolutions du globe* (6^e édit.,

1830, p. 98) dont les parties se correspondent mutuellement. Aucune de ces parties ne peut changer sans que les autres changent aussi : et par conséquent chacune d'elles, prise séparément, indique et donne toutes les autres ». Pour TAINÉ (2) : « notre esprit est une machine construite aussi mathématiquement qu'une montre. Si tel ressort l'emporte, il accélère ou fausse le mouvement des autres et l'impression qu'il leur communique échappe au gouvernement de notre volonté, parce qu'elle est notre volonté même ».

Sous l'apparence de la métaphore, la thèse des facultés maîtresses rejoint celle des caractères dominateurs au sein d'une conception mécaniste des corrélations organiques du corps et de l'esprit.

On peut ajouter que le parallélisme entre le physique et le psychique se poursuit jusqu'à l'identité des méthodes et celle des éléments. L'analyse nous mène dans un cas comme dans l'autre à l'atomisme et au principe de l'unité commune et de composition. L'associationnisme découvrira les lois d'attraction de la pensée comme l'astronomie physique les lois de l'attraction universelle. Le système aboutit à une « unité commune » et simple. Au sommet du système, vers les principes scientifiques, identité dans l'universel : une seule loi permet de déduire toutes les lois. L'univers est systématiquement déductible de la loi universelle en vertu du principe d'inertie (T. I, préface, p. 10). « Nous traitons, dit TAINÉ, ces lois générales jusqu'à ce qu'enfin la nature considérée dans son fond subsistant, apparaisse à nos conjectures comme une pure loi abstraite qui, se développant en lois subordonnées, aboutit sur tous les points de l'étendue et de la durée à l'éclosion incessante des individus et en flux inépuisable des événements ».

Ainsi la science suppose deux grands principes qui doivent expliquer à la fois la production des phénomènes physiques et la production des phénomènes psychologiques.

D'abord la loi d'inertie qui explique les transformations qualitatives, puis le principe de conservation qui explique l'identité quantitative (p. 10) : « Très probablement, la

(2) *Essais de critique et d'histoire*, 1855, Hachette, éditeur.

nouvelle loi mécanique sur la conservation de la force est une dérivée peu distante de cette loi suprême; car elle pose que tout effort engendre son équivalent, c'est-à-dire, est capable de reproduire le premier sans addition ni perte, que la chute d'un poids engendre son équivalent, c'est-à-dire la quantité de chaleur nécessaire et suffisante pour faire remonter le poids jusqu'à la hauteur d'où il est tombé... etc., ainsi, quand une force disparaît, elle est remplacée par une force égale » (T. I, préface, p. 10). Donc la conservation de l'énergie est quelque chose « d'éternel; le fond immuable des êtres est atteint; on a touché la substance permanente » et l'essence de tout le système du philosophe qui s'en réclame. Mais comme il y a transformation, il faut admettre, d'autre part, que l'équilibre n'est jamais atteint, sans quoi il n'y aurait plus ni êtres, ni phénomènes, ni consciences qui constituent « un écoulement universel, une succession intarissable de météores qui ne flamboient que pour s'éteindre et se rallumer et s'éteindre encore, sans trêve, ni fin ». A considérer le « petit météore vivant qui est nous-même, « la substance spirituelle » est un fantôme créé par la conscience, de même que la substance matérielle est un fantôme créé par les sens » (*ibid.*, p. 8); la continuité des événements physiques explique le courant de la conscience. Les corps ne sont que des mouvements. « A cela se ramènent tous les événements physiques. Mais le mouvement, considéré directement en lui-même et non plus indirectement par la perception extérieure, se ramène à une suite continue de sensations infiniment simplifiées et réduites. Ainsi les événements physiques ne sont qu'une forme rudimentaire des événements moraux et nous arrivons à concevoir le corps sur le modèle de l'esprit » (p. 8), c'est-à-dire, sur le modèle des effets et non sur les causes. Mais, à vrai dire, jamais une conception des choses n'a été à ce point une concrétisation des idées que nous nous faisons des choses. Jamais la théorie n'a créé aussi nettement l'expérience que dans le système de TAINÉ (3).

(3) I, p. 19: « Si même notre étude des sensations et des images nous a conduits à une hypothèse sur la structure, les connexions et le jeu intime des

En réalité ce sont les choses qui modèlent l'esprit. La science de TAINÉ est bien un exemple d'idéalisme inconscient : la pensée de la matière crée la matière de la pensée. Mais poursuivons : l'esprit et le corps ne sont que des courants « d'événements homogènes que la conscience appelle sensations, que les sens appellent des mouvements et qui par leur nature sont toujours en train de périr et de naître ». Le mécanisme de l'univers suppose donc encore l'idée d'un changement incessant en plus du principe de conservation et cette idée que s'il n'y avait que des forces en exercice l'équilibre finirait par s'établir : « Il y a donc dans l'arrangement ou dans la nature des derniers éléments mobiles quelque particularité ou circonstance qui empêche l'équilibre universel et final de s'établir » (p. 12). Il faut donc admettre qu'à une diminution des forces en exercice correspondent des forces disponibles qui augmentent lorsque les autres diminuent. Bref une dualité que régissent les lois de conservation et de dégradation, une dualité d'opposition et d'action, d'identité et d'hétérogénéité, de mouvement et d'inertie.

Vers le haut, aboutissement identique ; vers le bas, même résultat : « unité commune ». « Dans la première partie (de l'Intelligence) on a dégagé les éléments de la connaissance, de réduction en réduction, on est arrivé aux plus simples, puis de là aux changements physiologiques qui sont la condition de leur naissance » (*De l'Intelligence*, t. I, p. 2).

Non seulement il y a identité d'éléments et de principes, mais il y a continuité entre les deux mondes, puisque l'on passe du physique au psychique comme de la cause à l'effet : le positivisme se double d'un parallélisme absolu.

L'analyse part des éléments simples ou prétendus tels, des sensations et des images, pour y découvrir « de réduction en réduction » des éléments plus simples encore dont les atomes psychiques eux-mêmes sont les produits quantitatifs et déterminés de changements physiologiques.

cellules cérébrales. De cette façon, après avoir profité de l'analyse physiologique, l'analyse mentale lui vient en aide, certaine que le flambeau qu'elle lui prête lui sera bientôt restitué plus brillant ».

« La psychologie, dit TAINÉ, est aujourd'hui en face des sensations prétendues simples comme la chimie à son début était devant les corps prétendus simples ». La psychologie se doit de découvrir ces éléments, premières unités, qui combinées avec elles-mêmes, produisent « ces blocs de sensations que saisit la conscience brute ». Les sensations ne sont donc que des combinaisons, des synthèses, des sommes. En effet, conclusion directe d'un analogisme superficiel, en science nous savons que la qualité est un produit de la quantité, que ce qui est différent qualitativement n'est au fond différent que quantitativement. Tout est mouvement et longueur et fréquence. Aujourd'hui mieux encore les éléments chimiques, les atomes, qui semblaient conserver une sorte de personnalité, se voient perdre leur qualité d'éléments et les atomes qualitatifs glissent vers l'unité quantitative.

L'oxygène se réduit lui-même en éléments. Pour l'esprit, l'atome a perdu toute qualité, car l'excitant physique se décompose en vibrations élémentaires; le phénomène psychique, la sensation se décompose de même. Les forces physiques tendent vers l'unité; l'atomisme de TAINÉ vers « l'unité de composition de l'esprit ».

Tous nos états seront des compositions de sensations et d'images qui, elles, sont des combinaisons de chocs nerveux élémentaires. « Toutes nos connaissances, dit TAINÉ, sont composées des mêmes éléments soudés ensemble, selon la même loi, qu'il s'agisse d'un corps, de nous-mêmes, d'un autre être animé, que l'opération s'appelle perception extérieure, acte de conscience, souvenir, induction, conception pure, toujours notre opération est un bloc dont les molécules sont des sensations et les images jointes à des images, celles-ci agglutinées en groupes partiels qui s'évoquent mutuellement. Un couple s'est formé par l'agrégation de deux molécules; à celui-là s'est rattaché un autre couple, à leur tout un autre tout et ainsi de suite, tant qu'enfin ce vaste composé que nous appelons l'idée d'un individu, l'idée de cet arbre, de moi-même, de ce chien, de Pierre ou de Paul s'est établi » (TAINÉ, *De l'Intelligence*, p. 238).

Le sensualisme de CONDILLAC renaît et revêt une forme scientifique, flatteuse, mais plus apparente que profonde. Le ton que TAINE emploie pour moduler ses affirmations reproduit celui du savant mathématicien ou physicien. Voyons certains textes : « Soit une bille d'ivoire à deux pieds de nous. Il se produit en nous une certaine sensation brute de la rétine et des muscles de l'œil, laquelle évoque l'image des sensations musculaires de locomotion qui conduiraient notre main à deux pieds de là, selon tel contour ; le composé est une tache de couleur figurée et située en apparence à deux pieds de nous » (p. 2393. Le ton positif et assez « ex cathédra » semble aligner les propositions précises et concises, comme les propositions mathématiques, dans leur sécheresse d'expression et selon un principe d'identité inflexible. Cette allure du texte est assez faite pour renforcer l'appareil pseudo-scientifique dont se pare le système.

L'esprit ainsi constitué par des combinaisons atomiques au delà desquelles il y a les éléments physiologiques plus simples encore que les molécules, protons, les ions..., etc., le système offre une conception simple de l'imagerie mentale, et des combinaisons conceptuelles de l'esprit ; sous les images et les sensations les éléments derniers que l'analyse peut atteindre : les chocs élémentaires et les vibrations physiologiques. De même que la lumière d'une étincelle électrique, dans moins d'un millionième de seconde, suffit « pour produire une sensation sur la rétine », de même « une sensation de lumière qui dure une seconde est composée au moins d'un million de sensations successives (T. I, p. 201). Ce sont donc des « blocs de sensations que saisit la conscience brute ». Par exemple, les chocs élémentaires produits par une roue de SAVART (p. 186) sont constitués comme comprenant « au moins deux sensations élémentaires successives, lesquelles isolées, ne tombent pas sous la conscience et ont besoin pour être perceptibles, de s'agglutiner deux à deux en un total. Voilà les éléments de la sensation qui dure une seconde et les éléments de ses éléments ». La règle de la conscience est donc celle de la

combinaison, et Taine ne sent pas qu'il s'agit là déjà d'une forme de la durée, par conséquent de la mémoire, qui comprime dans l'instant les données multiples et rassemble celles qui se ressemblent en des blocs qualitatifs. La sensation nous paraît supposer une forme de la mémoire, mais sans concevoir que toute somme est bien autre chose qu'une juxtaposition, pour Taine, la psychologie devient une chimie synthétique: « Le psychologue doit chercher si en joignant telle sensation élémentaire avec une, deux ou trois autres sensations élémentaires, en les rapprochant dans le temps, en leur donnant une durée plus longue ou plus courte, en leur communiquant une intensité moindre ou plus grande, il ne parvient pas à construire ces blocs de sensations que saisit la conscience brute et qui, irréductibles pour elle, ne diffèrent cependant que par la durée, la proximité, la grandeur et le nombre de leurs éléments » (Taine, *o. c.*, t. I, p. 178). La sensation totale peut être composée de molécules plus ou moins grosses, de vibrations plus ou moins intenses. Tout le psychique se ramène au fond au quantitatif flatteur de la physique et à la danse des éléments chimiques de l'âme. Au delà des limites perceptibles à la conscience « nos événements intérieurs quoique réels (p. 187) sont pour nous comme s'ils n'étaient pas. Ils prennent les accroissements, ils subissent des diminutions, ils se combinent, ils se composent, sans que nous en ayons connaissance ». Taine dit bien, p. 172: « Nous n'avons point ici ces éléments communs, images, représentations, idées générales auxquelles se réduisent les diverses *inventions* (4) humaines et les diverses combinaisons sociales. Nous sommes au point central de la connaissance, sorte de nœud placé entre la ligne infiniment ramifiée et la racine infiniment ramifiée, enfermant dans son étroite enceinte l'origine des fibres qui, en haut, en bas, par leur multiplication et leur arrangement, constituent la plante entière. Mais justement parce que nos sensations sont les éléments dont se compose le reste, nous ne pouvons les décomposer comme le reste; nous ne trouvons pas d'éléments à ces élé-

(4) C'est nous qui mettons en *italiques*.

ments. Nous pouvons montrer comment avec elles, nous formons les images, les représentations, les idées générales, comment avec elles nous formons les notions de grandeur, de position, de forme, de nombre ; mais de quoi elles-mêmes elles se forment, nous ne le savons pas ». Ainsi cet analyste arrive à l'hypothèse des choses élémentaires par une comparaison assez superficielle, plus verbale que profonde avec la science. C'est à la synthèse que l'analyste demandera les preuves de son hypothèse. Bref, les sensations restent l'unité des choses de la conscience.

Enfin il faut noter que la sensation, chez TAINÉ comme chez HUME, semble poser l'existence d'un irrationnel, d'un donné, d'un irréductible. M. SARTRE l'a souligné (*L'Imagination*, Paris, Alcan, 1936) : la première caractéristique des « impressions de HUME, en effet c'est leur opacité. Et c'est cette opacité même qui constitue leur qualité sensible. Rien de plus vrai d'ailleurs, quand il s'agit des perceptions. Il y a bien finalement dans la couleur jaune de cet encrrier, dans la rugosité de ce morceau de bois quelque chose d'irréductible, d'incompréhensible, de donné. Ce donné représente non seulement la part d'opacité, mais la part de réceptivité de la perception. Et d'ailleurs opacité et réceptivité ne sont que les deux faces d'une même réalité... » qui se retournera dans les images conçues comme des reproductions des sensations. « La couleur jaune de ce cendrier, lorsqu'il renaît à titre d'impression affaiblie, garde son caractère de *donné*. Elle reste un irréductible, un irrationnel », une passivité pure, un élément inerte (SARTRE, *o. c.*, p. 119).

Il est curieux, de plus, de constater que chez TAINÉ, comme chez BINET, la pensée se crée dans l'au-delà de la conscience, « le raisonnement seul les conclut », ces éléments. Que l'on veuille bien se reporter à notre Psychologie générale des images et l'on verra que nous ne sommes pas très éloigné de la conception de TAINÉ sur l'inconscient physiologique, ni de celle de BINET sur l'inconscient psychique.

Ainsi chez TAINÉ, il y a une causalité absolue entre le monde physique et celui de la conscience par l'intermédiaire de ces éléments simples et inconscients que sont les chocs élémentaires.

Pour expliquer la pensée, TAINÉ reprend donc au fond, mais dans un tout autre esprit, la méthode physiologique du *Traité des passions* de DESCARTES qu'il combine avec l'affirmation des empiristes. Rien n'est dans l'esprit qui n'ait été auparavant dans les sens. Or comme la pensée abstraite suppose un certain détachement du monde extérieur et dépasse en richesse et en nature les données des sens, TAINÉ multiplie la sensibilité par la richesse des organes de conservation, de multiplication et d'association (p. 313, t. I). « Dès lors on comprend à quoi servent les cinq cents millions de cellules et les deux milliards de fibres de notre écorce cérébrale; grâce à leur multitude, notre mémoire est pleine de clichés... ». Ainsi, dit-il encore (p. 70, t. I) « lorsque négligeant des sensations présentes, nous remarquons le peuple intérieur qui roule incessamment en nous, nous n'y trouvons que des images, les unes saillantes et sur lesquelles l'attention s'étale, les autres effacées et en apparence réduites à l'état d'ombres parce que l'attention s'est détournée d'elles pour s'appliquer à leur emploi ».

La mémoire devient un résultat du mécanisme cérébral: le souvenir d'un événement ancien semble avoir péri et « ressuscite tout d'un coup, précis et complet après dix ou vingt ans d'intervalle. Pendant ce long intervalle la danse des cellules qui le constituent ne s'est point répétée incessamment; au contraire, après quelques minutes ou quelques heures, elle a reculé graduellement jusque dans des groupes éloignés où elle a fini par s'amortir. Il n'est resté d'elle qu'un cliché, c'est-à-dire une modification de structure dans un groupe lointain de cellules et de fibres, une prédisposition organique, la prédisposition à vibrer dans tel ou tel ordre et, par suite, la nécessité de couler dans le lit tracé d'avance. Ainsi préparé, ce groupe pourra demeurer très longtemps inactif, à l'un des derniers plans de l'écorce cérébrale, loin de la grande route que suivent nos impres-

sions visuelles et très loin de l'endroit où ces impressions arrivent au premier plan, atteignent leur maximum d'éclat. A cette distance et avec si peu d'occasions de vibrer, il sera pour nous comme s'il n'était pas ; pendant des années, aucun des courants cérébraux ne l'atteindra ; il faudra un accident pour qu'une de ses cellules entre en danse. Mais si elle y entre, la modification organique et la prédisposition acquise feront leur effet ; le courant nerveux suivra la route frayée ; chacune des cellules hibernantes recommencera la danse dans l'ordre préétabli, et cet ordre de danses, propagé de groupe en groupe à travers l'écorce, repassera du dernier au premier plan » (TAINE, *o. c.*, t. I, p. 313-314).

A cette théorie des traces, traduite en langage moderne d'une apparente clarté, TAINE pense n'y être arrivé que par « conjecture ». Les observations cliniques sur l'aphasie, la phrénologie, l'étude anatomique du cerveau viennent confirmer pour lui ce mécanisme où tout se réduisait à des « courants et à des danses ». « Car quelle que soit l'opération cérébrale, elle n'a pour éléments que les courants qui cheminent dans les fibres et les danses qui l'exécutent dans les cellules » (T. I, p. 314-315).

Evidemment, si l'on refuse de se payer de mots et si l'on applique rigoureusement les principes intransigeants d'un mécanisme absolu, cette sorte de fuite des vibrations nerveuses vers les cellules « hibernantes », la transformation inconcevable, mécaniquement parlant, de ces vibrations en clichés passifs et conservés, ces forces inertes, ces vibrations qui s'arrêtent, mais demeurent, renaissent et disparaissent, tout cela reste très obscur. TAINE se paie trop souvent de métaphores pour donner l'illusion d'un langage clair et scientifique.

Comme l'a montré M. SARTRE dans son livre *L'Imagination* (p. 116 et 89), une conception mécaniste des images nous mène forcément à un déterminisme associatif et extérieur des images, comme elle nous menait à une causalité des sensations. Dans le cas d'un déterminisme physiologique intégral « l'ordre d'apparition des images sera, comme l'a bien vu CLAPARÈDE, réglé par une continuité

réelle et matérielle: celle des traces cérébrales dans l'espace. Mais alors la succession des images se trouvera réglée par des lois mécaniques... Autrement dit, nous devons attendre les images comme nous attendons les objets... La pensée est rigoureusement réduite à une seule fonction: saisir des rapports entre deux sortes d'objets: les objets choses et les objets-images. Comme dit ALAIN, dans un sens à peine différent « on ne pense pas ce que l'on veut » et ramener les lois logiques de la pensée à des liaisons associatives, c'est revenir à l'associationnisme et à la négation d'une pensée libre, agissante dont les images seraient des auxiliaires librement choisis. La théorie de TAINÉ reste cependant une sorte de chef-d'œuvre de logique apparente; la pièce maîtresse de ce monument me paraît être sans conteste la réduction systématique de toute la pensée aux images ainsi mystérieusement conservées et enfin de ramener ces images aux sensations passées ou à des sensations présentes. C'est la clef de voûte du système. Et l'on assiste à un escamotage assez habile de la pensée dans cette marche régressive des idées aux images et des images aux sensations. On peut, en effet, considérer que la définition des images est chez lui liée au rôle que doit jouer la mémoire dans l'intelligence. Elles ont une fonction purement reproductrice et comme nous le constatons antérieurement on ne saurait, dans une construction mécanique, concevoir la nouveauté des liaisons psychiques, des associations des images, que comme liées au hasards de la perception. La mémoire ne saurait mettre en jeu que des combinaisons atomiques déjà existantes et l'influx nerveux suivre que la pente des habitudes figées dans la matière de l'écorce cérébrale. C'est d'ailleurs pourquoi TAINÉ a une tendance très nette à ne considérer les images et les « représentations » que comme des choses et à les « concevoir comme la liaison des changements moléculaires nerveux et de la pensée » (*o. c.*, T. I, p. 4). La permanence du corps garantit la permanence de souvenir, encore que TAINÉ ne nous explique pas comment la matière emmagasinerait des vibrations ayant pour siège au moment de la perception les cellules

des grands chemins de parcours de l'influx nerveux, puis, au moment de l'oubli et du rappel des souvenirs, les cellules de l'écorce grise. Cela reste subordonné aux progrès de la science qui confirmera cela, un jour, sans aucun doute, croit-il, lorsque le « microscope devenu puissant », lorsque la « théorie de l'électricité, la chimie organique et la physique moléculaire auront fait quelque grand pas », « les expérimentateurs démêleront dans un nerf les diverses fibres primitives, définiront exactement leur mouvement intestin, expliqueront la structure des centres nerveux, préciseront le changement d'état que l'action du nerf y provoque » (p. 173). On ne doute pas alors que la science ne vienne réduire l'irréductible et préciser ce qu'il reste d'obscur dans l'élément psychique.

Si l'élément psychique reste obscur, parce qu'il est premier, il n'en est pas de même des images et des idées, qui, elles, étant des composés, permettent au psychologue l'effort de synthèse probant parce qu'il reconstruit tous les composés et probant pour l'élément atomique parce qu'il le rend momentanément (en attendant ces progrès de la science des faits) vraisemblable et logiquement nécessaire. En effet, si l'on ne peut définir la sensation brute « si on ne peut dire en quoi elle consiste » « tout en la distinguant des autres », c'est parce que « nous ne pouvons (p. 171) énumérer et préciser ses éléments comme lorsqu'il s'agit de deux espèces minérales ou végétales; nous n'avons pas ici d'éléments comparables, capables de s'additionner ou de s'orienter les uns par rapport aux autres, comme la grandeur, la forme, la position, le nombre; les qualités mathématiques et géométriques qui servent de fondement dans les sciences physiques, nous manquent. » L'intensité elle-même est insuffisante, il reste toujours la qualité que TAINE s'efforce de réduire à la quantité, mais sans pouvoir expliquer son irréductibilité psychique, car on ne sait pas en quoi consiste la sensation elle-même, fait conscient; si l'on en considère une, par exemple celle de l'odeur de rose, on la trouve comprise dans l'espèce des odeurs parfumées, avec celle du lis, de violette, de musc et une infinité d'au-

tres (p. 171). Et cette distinction n'est pas une définition, TAINE en ceci a raison: il y a dans le fait la sensation, un irréductible, la qualité. Il reste à savoir si la quantité des faits physiologiques est susceptible de réduire cette qualité et si l'hypothèse de TAINE est capable de résoudre, d'éliminer la multiplicité qualitative. Pour nous, nous ne le croyons pas, nous prenons le fait, en tant que fait. Quoiqu'il en soit, si l'irréductibilité de la qualité des sensations subsiste, comme le croyait HUME, si la théorie des chocs élémentaires ne permet pas le passage du multiple qualitatif au simple quantitatif, si cette partie de la conception tainienne reste hypothétique (5), la seconde, celle de la recomposition, à partir des sensations, éléments derniers de la conscience, lui paraît évidente, la première peut être induite: « les sensations ont des éléments et on va s'en assurer par divers exemples » (p. 175). Mais ici en psychologie, l'observation, à son premier stade, ne saisit que des composés. La certitude, dans le cas des éléments premiers, est indirecte, tandis que pour les composés, images et idées la certitude est directe et le fruit de l'observation immédiate. Si bien que la partie la plus sujette à caution de l'œuvre de TAINE, la composition des images et des idées, à partir des éléments sensibles, lui apparaît comme la plus évidente. Tout l'art de la démonstration de TAINE porte sur cette inversion de l'évidence.

En effet, quoi de plus simple en apparence que de considérer l'image comme « réductible à une classe de sensations et les idées à une classe d'images » (livre III, ch. 1). Quoi de plus simple que d'insister d'abord sur la transition insensible de la sensation à l'image, quitte ensuite à revenir sur cette assimilation par la base, considérer l'image comme une hallucination vraie et attribuer au normal les éléments du pathologique. Voyons cela plus en détail:

TAINE évoque le souvenir d'un coucher de soleil sur les

(5) TAINE dit, p. 166: « De réduction en réduction, nous sommes arrivés au fait primitif et *en apparence* (c'est nous qui mettons en italiques) irréductible, dont tous les autres, images et idées ne sont que des répétitions plus ou moins transformées ou déguisées ».

rives de la Seine (T. I, p. 78). « C'était hier que j'ai eu ce spectacle, et aujourd'hui, à mesure que j'écris, je le revois *faiblement* (6), mais je le revois; les couleurs, les formes, les tons qui m'ont frappé se renouvellent pour moi et à *peu près*. Il y avait hier en moi des sensations provoquées par le contact présent des chocs et par l'ébranlement présent du nerf. En ce moment, il s'élève en moi des impressions analogues, *quoiqu'à distance*, malgré l'absence de cet ébranlement et de ce contact, malgré la présence d'autres ébranlements et d'autres contacts. »

Notons en passant et cela nous paraît assez important pour que nous insistons, avec Sartre, à nouveau: comment l'imagination pourrait-elle jamais interrompre le cours de perceptions passives, supplanter certains ébranlements présents, par le rappel de ces ébranlements passés? Par l'association et l'utilisation de l'inertie psychique? Mais encore faut-il remarquer que HUME est logique avec lui-même lorsqu'il considère la « loi de contiguité comme une traduction pure et simple du principe d'inertie en termes psychologiques » (Sartre, *oc.*, p. 120). « D'après cette dernière loi, en effet, le seul principe de liaison entre deux contenus, c'est la rencontre, le contact. Ainsi tout contenu de conscience est en quelque sorte extérieur à lui-même: un choc le fait apparaître; un choc le refoule hors de la conscience. Nous voyons à présent, dit SARTRE, ce qu'est la conscience pour l'associationnisme: c'est tout simplement le monde des choses. Il n'existe en effet (p. 121) qu'un monde d'extériorité, c'est le monde extérieur. Entre cette boule rouge et la perception de cette boule il n'y a pas de différence. Cette boule est un corps inerte qui demeure immobile tant qu'aucune force ne vient lui communiquer des mouvements, mais qui persiste à l'infini dans son mouvement si rien ne vient le freiner. La perception de cette boule est un contenu inerte qui ne saurait apparaître sans être poussée au centre de la conscience par quelqu'autre contenu, mais qui une fois apparu, demeurera indéfiniment présent si rien ne le repousse. C'est avec raison que M. LAPORTE

(6) C'est nous qui mettons en italiques.

a pu comparer HUME aux néo-réalistes. Pour lui, comme pour eux, il n'existe que des objets entretenant entre eux des relations externes : la conscience n'est rien qu'une collection d'objets envisagés du point de vue d'un certain type de relations (les lois d'association) ».

En fait la thèse de TAINÉ se ramène finalement à ces relations des objets entre eux et, ayant « posé que les éléments de conscience sont des natures passives » (SARTRE, *oc.*, p. 121), il semble qu'on réduise la conscience à une collection de contenus inertes reliés par des rapports d'extériorité. » L'apparition des images, des souvenirs, des idées ne peut donc qu'obéir à cette extériorité des forces associatives et exclure toute spontanéité dans leur apparition et toute spontanéité dans les forces d'apparition. En fait les images apparaissent et ne peuvent apparaître que par le mécanisme de l'habitude et par le lit tracé comme étant le sens le plus facile que puisse prendre l'influx nerveux que réveille les réalités conservées et les associations établies. Il faudra alors supposer que l'intensité des ébranlements *présents* puissent par leur faiblesse donner une supériorité de réalisation aux éléments conservés, c'est-à-dire, que la puissance de l'inertie associative l'emporte sur celle de la passivité des sensations : cela est possible si l'on admet que certaines images sont égales aux sensations dont elles sont la trace et supérieures aux ébranlements présents auxquels elles se substitueront selon une modalité quantitative et nécessaire.

C'est pourquoi il y a chez TAINÉ, pour légitimer cette balistique de l'esprit, à côté de la théorie des réducteurs de l'image, l'affirmation d'un passage insensible entre l'état de sensation et l'état d'image. Mais l'on comprend aussi que ceux qui tenaient à sauvegarder la spontanéité de l'esprit aient cherché ailleurs que dans les images-objets la possibilité d'une liberté de combinaisons d'éléments inertes. On pouvait pour renoncer à cet « ordre de succession rigoureusement indépendant de la conscience (SARTRE, *oc.*, p. 122) renoncer à la « genèse passive par association » et se tourner vers les forces d'association pour leur deman-

der de n'être plus la simple inertie, mais des forces spirituelles susceptibles de combiner librement des éléments qui restaient des choses inertes, et liées aux sensations. Bref « diriger cette succession ». Nous verrons plus loin que cela est insuffisant et que le résultat ne saurait être atteint que si l'on revient sur la définition initiale des sensations elles-mêmes. Ce qui est important dans une conception qui prétend expliquer toute la richesse de la vie intellectuelle par le mécanisme cérébral, c'est la richesse des liaisons que présente une masse de plusieurs milliards de fibres nerveuses et de plusieurs centaines de millions de cellules ; la splendeur des associations possibles semble sauver la thèse d'un associationnisme étroit (p. 292, t. I). Il faut noter qu'ici encore un parallèle s'établit entre l'évolution de l'intelligence et celle des masses cérébrales. L'anatomie comparée vient corroborer la causalité psychophysiologique (7) et l'on peut suivre avec l'évolution morphologique des systèmes nerveux, l'évolution de l'intelligence, depuis la sensation brute, l'irréductible, jusqu'à la sensation liée à d'autres grappes de sensations passées, capables de reviviscence (p. 289, t. I), les images.

« L'anatomie comparée fait déjà pressentir leur usage en montrant que dans la série animale, leur volume (des lobes cérébraux) s'accroît en même temps que l'intelligence ; on verra d'ailleurs que leur partie la plus importante est leur écorce, composée de substance grise, et justement, par une rencontre non moins significative, à mesure que l'on monte l'échelle zoologique, cette surface augmente beaucoup, plus encore que ce volume, par les renflements et les anfractuosités très nombreuses qui la plissent et qu'on nomme circonvolutions. » (t. I, p. 261).

(7) « Ici, insiste TAINÉ, l'accord de la physiologie et de la psychologie se trouve aussi complet qu'imprévu. L'analyse psychologique avait séparé les fonctions ; l'analyse physiologique sépare les organes. La première avait mis d'un côté les sensations pures, de l'autre, les images ou sensations reviviscentes. La seconde met d'un côté les tubercules quadrijumeaux, la protubérance, et peut-être un autre ganglion dont l'action éveille les sensations pures, et de l'autre côté, les lobes cérébraux dont l'action éveille les images, c'est-à-dire répercute, prolonge et associe les sensations » (p. 260, t. I).

La condition immédiate des sensations se trouve être dans les centres nerveux où se produit le mouvement moléculaire qui fait naître la sensation (p. 125). Ceci est très important : « beaucoup de sensations naissent en nous sans l'intervention des nerfs, par la seule excitation des centres nerveux ; telles sont les hallucinations proprement dites. » « Il suit de là que tous les excitants pourraient manquer, si, en leur absence, le nerf rentrerait de lui-même en action, nous aurions la même sensation en leur absence qu'en leur présence » (t. I, p. 245).

Ce qui permet de poser « comme condition suffisante et nécessaire de la sensation et partant des images, une certaine action ou mouvement moléculaire des centres nerveux, c'est-à-dire, de l'encéphale » (p. 255).

Pour l'évocation des sensations pures, qu'on fasse les expériences qui consistent à retrancher à un animal tout l'encéphale, sauf le bulbe rachidien : « cet animal exécute encore une quantité de ces mouvements systématiques et automatiques que l'on appelle réflexes (p. 255) mais il semble avoir perdu toute spontanéité. S'il pousse un cri, TAINÉ insiste longuement, c'est un cri réflexe « différent des cris qui sont des manifestations de douleur. Au contraire l'ablation de l'encéphale et la conservation de la protubérance annulaire et du bulbe rachidien laissent subsister chez l'animal privé des « lobes cérébraux, des corps striés, des couches optiques, des tubercules », la possibilité de s'agiter violemment et de « pousser des cris plaintifs. » Nous concluons donc rapidement que, dans le premier cas, il s'agissait du centre des sensations brutes, dans l'autre du centre des sensations élaborées. Dans le premier cas « l'animal perd toute son intelligence » (p. 263, t. I, VULPIAN, cité par TAINÉ).

Avec les tubercules et sa protubérance « il conserve des sensations brutes, il n'a plus d'images qui, associées aux sensations brutes lui donnaient la notion des objets » (p. 263). Mais pour toutes ces sensations qui dépassent ce stade de la non élaboration, et il nous paraît difficile à nous de considérer dans ce cas la sensation comme une fin en soi,

et non complétée par l'action qui la suit, non seulement celles qui sont communes à l'homme et aux animaux, mais encore celles qui sont propres à l'homme, ont pour condition suffisante et nécessaire une action des lobes cérébraux. Elles sont donc attachées à cette action, elles naissent, périssent, s'altèrent, s'accélèrent, se transforment avec elle, et la pathologie ici est d'accord avec les vivisections » (p. 265 et 266, t. I).

Il y a donc une nécessité à considérer les images comme les éléments spécifiques de l'intelligence. Le siège d'où partent les actions initiales et centrifuges qui caractérisent les évocations des images, est constitué par la substance grise (p. 268); la pathologie et l'anatomie comparée le confirment encore: dans les cas pathologiques « il n'est pas permis de douter que ce ne soit là le point de départ véritable de la démence et de la manie » (t. I, p. 269), car l'altération de cette partie des lobes cérébraux, « a pour contre-coup l'altération proportionnée des images. S'ils deviennent impropres à tel système d'actions, tel système d'images, et partant tel groupe d'idées ou de connaissances fait défaut. Si leur action s'exagère, les images les plus intenses *échappent à la répression* que d'ordinaire les sensations leurs imposent et se changent en hallucinations » (p. 268). Sensations brutes, sensations élaborées et images pures, la plus élevée, voici donc les trois étapes: « transmise par les fibres rayonnantes des couches optiques, l'action, qui dans les tubercules quadrijumeaux et la protubérance annulaire, a éveillé la sensation brute, arrive par les fibres de la substance blanche aux cellules de l'écorce cérébrale, et par les fibres intermédiaires, se propage d'un point à un autre de la substance grise; cette action des cellules cervicales est la condition nécessaire et suffisante des images, partant de toute connaissance ou idée » (t. I, p. 269-270).

En conséquence la substance blanche reste un organe de transmission et la substance grise de conservation et de multiplication. « Dans son ensemble le cerveau est un organe répétiteur et multiplicateur. C'est une sorte de poly-

pier » (t. I, p. 274). Il s'agit de savoir maintenant comment se forment ces images dans les cellules de l'écorce cérébrale. Comment la fonction de répétition rend-t-elle possible la « propriété fondamentale des images qui est de durer et de renaître » (p. 275). « Une action se produit dans les centres sensitifs proprement dits, protubérance ou tubercules quadrijumeaux; elle y éveille la sensation primaire ou brute, une action *exactement semblable* se développe par contre-coup dans un élément cervical des lobes cérébraux et y éveille la sensation secondaire ou image. La première action est incapable, et la seconde est capable de naître spontanément; partant, la sensation brute est incapable et l'image est capable de naître spontanément » (*Ibid.*, p. 274). Cette image ou sensation répétée est donc véritablement un « écho » ou mieux encore elle naît comme naît le courant induit dans une bobine électrique par contre-coup du courant inducteur (8). Comment cela peut-il s'expliquer? TAINE utilise une comparaison scientifique pour expliquer la durée des sensations-images et leur faculté de renaître.

« Concevez, dit-il, une série de cordes vibrantes disposées de telle façon que l'ébranlement de la première se communique de corde en corde jusqu'à la dernière et que celle-ci revienne à la première; l'exemple est grossier, mais clair. Telle est l'action qui parcourt les éléments similaires de l'écorce cérébrale; elle dure ainsi en l'absence de toute excitation extérieure, s'effaçant, renaissant, et, à travers une suite d'extinctions et de résurrections indéfiniment survivante ». (t. I, p. 275). Par cette conception des phases de vibrations des images on peut concevoir qu'elles « passent par tous les degrés d'éclat et de pâleur » (p. 278), que la réapparition du souvenir correspond à la réapparition d'une phase de vibrations qui occuperait la conscience, c'est-

(8) Cependant même en admettant que les vagues des ondes aillent diminuant de puissance et s'amortissent tant que ne s'ouvre pas la voie de la réaction, nous ne voyons aucune différence de nature entre ces ondes qui vont et qui viennent et dont l'origine spaciale reste ignorée de la conscience sans le secours des anatomistes.

-à-dire, que nulle sensation plus forte ne viendrait réduire et chasser du centre de la conscience.

Le cerveau, et plus particulièrement l'écorce grise, est donc agité par une danse perpétuelle de ces sensations réviscentes que sont les images. Car pendant le « règne momentaire » d'une image, les autres images ne sont pas détruites ; « celles-ci durent à l'état latent et confus » (t. I, p. 276-277). « Vous venez de chanter quinze ou vingt fois de suite un air nouveau qui nous a beaucoup frappé, on vous dérange pour quelque visite ennuyeuse, là-dessus une autre série de sensations, d'images et d'idées se déroule forcément en vous ; mais la première quoiqu'ayant cédé la place n'a pas péri. Elle est refoulée, réduite, elle laisse les autres occuper le premier plan et s'imposer à l'attention ; mais toute reculée et toute enfoncée qu'elle est dans les lointains et dans l'ombre, elle dure. Vous la retrouverez dès que vous vous reporterez sur elle : elle rejaillit d'elle-même à la lumière sitôt que les importuns sont partis » (t. I, p. 277).

A quoi est due cette réapparition de l'image latente. Est-ce parce que l'on « reporte sur elle » une attention qui l'extirpe du non-conscient où elle continuait à être phénomène physiologique sans effet psychique ? Non, ce n'est pas un pouvoir indépendant qui dirige l'attention. L'attention est naturellement un produit de la quantité : « une série n'est pas marquée, parce qu'une autre est prépondérante » (p. 278). A quoi est due cette prépondérance d'une série sur une autre. A quel élément intrinsèque de la sensation ou de l'image ?

« On peut, dit TAINÉ (t. I, p. 278), comparer l'esprit d'un homme à un théâtre d'une profondeur indéfinie, dont la rampe est très étroite, mais dont la scène va s'élargissant à partir de la rampe. Devant cette rampe éclairée, il n'y a de place que pour un seul acteur. Il y arrive, gesticule un instant, se retire ; voilà l'idée ou l'image du premier plan. Au delà, sur divers plans de la scène, sont d'autres groupes d'autant moins d'instincts qu'ils sont plus loin de la rampe. Au delà de ces groupes, dans la coulisse et l'ar-

rière fond lointain, se trouve une multitude de formes obscures qu'un appel soudain amène parfois sur la scène ou même jusque sous les feux de la rampe, et des évolutions inconnues, s'opèrent incessamment dans cette fourmilière d'acteurs de tout ordre pour fournir les coryphées qui, tour à tour, comme en une lanterne magique, viennent défiler devant nos yeux ». Il faut avouer que cette comparaison n'explique pas grand chose et laisse toujours aussi obscure la nature du feu de la rampe et ce fait incompréhensible que tous les mouvements n'aient pas tous une résultante psychique selon le principe: mêmes causes, mêmes effets. Il faut alors supposer que les causes passent par des phases faibles et fortes, comme le disait TAINE, mais reconnaître aussi que là le physiologique suit le psychique et se calque sur lui.

Qu'est donc cette rampe? Représentons-nous d'abord le cerveau parcouru de ces mouvements ondulatoires et dans l'agitation constante de ces molécules. Représentons-nous, si possible, ces vibrations physiologiques, sans effets psychiques, le travail qui s'accomplit dans l'écorce cérébrale. « Des myriades d'images mentales et, partout des myriades d'actions cervicales, y subsistent ensemble à divers degrés de vivacité ou de longueur, d'obscurité ou de clarté. Chacune d'elles atteint son maximum d'énergie et d'éclat, quand elle arrive au point où elle se convertit en impulsion motrice... D'innombrables courants intellectuels cheminent ainsi dans notre intelligence et dans le cerveau, sans que nous en ayons conscience; et ordinairement il n'apparaissent à la conscience qu'au moment où devenant moteurs, ils entrent dans un autre lit » (p. 282). Ainsi donc à côté de la loi quantitative des faits de conscience un instant nettement entrevue, il y aurait une autre condition de réalisation des faits de conscience. Le rôle du cerveau jusqu'ici était de rester un organe de répétition. Tant que les ébranlements reviviscents des images se propagent dans l'écorce grise, de cellule en cellule, pas de faits de conscience; ce qu'il faut, c'est que ces vagues d'ondes cessent de se réfléchir sur la voie motrice, « passent la rampe ». C'est recou-

rir à la sensation non fin en soi, non fait isolé, distinct, non objet. « Laquelle se propagera ? Puisque l'action cervicale est la correspondante exacte de l'image mentale, les lois qui régissent l'une, régissent l'autre. Nous avons vu les conditions qui ôtent ou confèrent l'ascendant à telle ou telle image (9). Ce sont donc les mêmes conditions qui déterminent la propagation de telle ou telle action. De même que les images luttent entre elles pour prédominer, les actions luttent entre elles pour se propager. Grâce à certaines conditions favorables ou défavorables, une image prend ou perd la première place dans notre cerveau. Cherchons quelle est cette première place dans le cerveau » (p. 276). On voit, aussi nettement que cela se puisse faire dans une théorie où la démarcation du physiologique et du psychique repose la plupart du temps sur des métaphores et reste vague, que TAINÉ sépare nettement l'image de la réaction. Certes, la réaction est une des conditions de réalisation consciente des images : le premier chapitre sur les liaisons nominalistes entre les mots et les images sous-jacentes est à ce point assez expressif ; mais réalisation, n'est pas existence ; l'image reste du côté de la sensation et l'on peut affirmer que, dans cette donnée irréductible, hypothétique, rien, au premier abord, ne sépare les images des sensations : ici le pathologique est le normal, la distinction entre la perception et l'imagination est le résultat d'une discrimination du second degré.

A vrai dire les images ne sont que des sensations-images. La sensation est d'ailleurs pour TAINÉ (mais cela reste obscurci par des textes contradictoires), un fait physiologique qui peut ne pas avoir de traduction psychique. Ainsi pour le cas des réflexes : « intermittents ou continus, la plupart des mouvements musculaires de la vie organique ne s'accomplissent que par elle, en sorte que nous sommes obligés de considérer toutes les parties centrales du système nerveux, encéphale, bulbe, moelle épinière, comme perpétuellement mises en action par le jeu des nerfs sensitifs pour provoquer le jeu des nerfs moteurs, avec accompagne-

(9) L. II, ch. II, p. 148-150 (note de TAINÉ).

ment de sensations dont on a *ou dont on n'a pas conscience* ». Dans ce degré inférieur, la conscience ne jaillit pas et cependant TAINÉ, assez curieusement, affirme à la fois que l'action des nerfs moteurs, que le reflexe a mis en jeu n'est pas désordonnée: « elle est appropriée, adaptée », elle semble « intentionnelle ». En tout cela, elle va vers un but, « même lorsque l'animal est privé de son encéphale » (p. 285). Et cependant plus loin, à côté de cette présomption de finalité au sein du système mécaniste, il reprend le motif essentiel de sa thèse: « quelle que soit la position que l'on observe dans le système nerveux, on n'y voit jamais que des actions réflexes; elles peuvent être plus ou moins compliquées, mais sont toujours de même espèce » (p. 288, t. I). Mais retenons qu'il ne suffit donc pas que l'ébranlement sensitif pénètre dans le lit de l'action pour qu'il y ait conscience. Quel est le mécanisme des deux autres degrés de la sensation? TAINÉ le résume ainsi: « Au plus haut degré, dans les lobes, la sensation devient capable de réviviscence et s'appelle image. Au degré moyen, dans la protubérance, la sensation, incapable de réviviscence, reste brute » (p. 289, t. I).

Ce qui nous intéresse ici est évidemment le degré supérieur: celui des sensations-images, signe de l'intelligence et conditions des formes supérieures de la pensée.

On trouve ici (t. I, p. 306 et sqq) les détails relatifs à la constitution physiologique des figures de danse qui se dessinent dans la cellule et « dont la sensation est le correspondant mental ».

Pour l'image ou sensation « secondaire » (p. 310) elle est le produit d'une danse d'une cellule de l'écorce qui reproduit la danse d'une cellule tactile des « bureaux inférieurs » la première ne faisant que répéter la seconde. « Après que la sensation a cessé, son image dure plus ou moins longtemps, en s'effaçant par degrés, comme un écho indéfiniment répété et de plus en plus lointain ». C'est-à-dire à la fois multipliée par ces « mille répétiteurs que sont les cellules des hémisphères » et, cependant, « au deuxième, au troisième, au dixième, au centième plan, une danse pré-

cédente se prolongerait sous forme d'image, sans faire obstacle à la danse actuelle, c'est-à-dire, à la sensation de premier plan ». Sans chercher ce que peut être la notion de plan dans un système mécanique qui reste sur le plan de la physiologie pure, même lorsqu'il est sur celui de la psychologie, bien qu'il soit difficile de considérer dans un système mécanique des forces coexistantes agissant sur des plans différents sans résultantes, il faut bien admettre que la conscience ne peut être qu'un choix parmi cette multiplicité et au fond la notion de rampe est ici commandée par la réalité psychologique, et la physiologie ne fait que suivre les constatations de l'introspection.

Bref, TAINÉ admet toute une vie inconsciente (p. 243, t. I) représentée par des mouvements moléculaires, qui se manifestent soit par des sensations réflexes, soit par des images ou idées latentes.

Le cerveau est ainsi plein de poussées vers l'action et de velléités de faits de conscience. Il y a là un dynamisme cellulaire dont le moins qu'on puisse dire est qu'il mériterait d'être examiné de près et d'être comparé minutieusement à l'associationnisme de HUME.

Il y a chez TAINÉ un aspect biologique qui n'est pas toujours très compatible avec le mécanisme pur. Nous avons étudié, ailleurs, la nature même des sensations, que l'on veuille bien s'y reporter (10).

Nous insisterons maintenant, et c'est d'une importance capitale, sur l'identité de la sensation et de l'image. En fait TAINÉ note qu'il y a une transition insensible de l'une à l'autre.

Le simple fait d'ailleurs de considérer la sensation comme une somme de chocs élémentaires implique déjà au fond la conservation et la condensation des faits physiologiques et une traduction globale qui est la sensation elle-même avec ce qu'elle comporte de durée, donc d'élaboration et de mémoire.

Dans un passage où TAINÉ s'efforce de montrer que l'hallucination provient, non du nerf sensitif, mais de

(10) *Esquisse d'une psychologie générale des images*, ch. I, thèse I.

l'activité des centres nerveux où se produit le « mouvement moléculaire inconnu, sans lequel la sensation ne peut naître et qui suffit à la faire naître », TAINÉ cite le cas des hallucinations qui suivent l'usage du microscope. « J'ai remarqué, dit M. ROLIN, que cite l'auteur, qu'après avoir longuement regardé au microscope, surtout à l'aide d'une lumière vive, les figures des objets observés persistaient lorsque je fermais les yeux. Elles persistaient encore lorsque je dirigeais mes yeux sur la table d'acajou qui porte mes instruments, sur mon carton à dessin, qui est de teinte bleu-grisâtre, ou sur mon papier à dessin. Elles persistaient pendant deux ou trois minutes environ, en oscillant dans un cercle assez étroit; après avoir diminué de grandeur, puis disparu, elles reparaissaient plus pâles; après deux ou trois apparitions de plus en plus faibles, elles ne reparaissaient plus » (p. 253). Ce passage où nous noterions aujourd'hui de simples sensations consécutives dues à la fatigue même des terminaisons rétiniennes, laisse supposer non seulement que « le centre cérébral *entre de lui-même en action* (11) deux ou trois fois encore » (t. I, p. 254), mais encore que l'image n'est qu'une sensation consécutive que rien ne sépare ni dans le domaine physique ni dans le domaine psychique de la sensation. Ainsi, p. 82 et sqq, TAINÉ s'efforce de donner aux images le caractère de netteté, d'objectivité qui semble appartenir aux seules sensations et au monde extérieur. « On peut suivre, dit-il, tous les degrés par lesquels l'image ordinaire atteint ce comble de minutie et de netteté » et plus loin « la ressemblance extrême de l'image et de la sensation devient plus visible encore si l'on considère des circonstances où l'image prend un degré supérieur d'intensité. » (p. 85 et 88): « jusqu'ici nous avons vu l'image se rapprocher de la sensation, acquérir la même netteté, la même abondance de détails minutieux et circonstanciés, la même énergie, parfois aussi la même persistance... » Il va sans dire, donc, que l'image présentant la même origine que la sensation se confond avec la sensation; toutes les images sont des illusions.

(11) C'est nous qui mettons en italiques.

Comment s'établit donc la distinction très nette que nous faisons entre le monde des choses senties et la sphère des rêves?

Il faut dire d'abord que cette identité n'est pour ainsi dire que consécutive à la sensation et que l'écho va sans cesse s'affaiblissant. Dans d'autres passages, TAINÉ note que cette identité d'intensité va diminuant et qu'alors « l'image est une demi-resurrection de mon expérience; on pourra employer divers termes pour l'exprimer, dire qu'elle est un arrière goût, un écho, un simulacre, un fantôme, une image de la sensation primitive; peu importe: toutes ces comparaisons signifient qu'après une sensation provoquée par le dehors et non spontanée, nous trouvons en nous un second événement correspondant, non provoqué par le dehors, spontané, semblable à cette même sensation, quoique moins fort, accompagné des mêmes émotions, agréable ou déplaisant à un degré moindre, suivi des mêmes jugements et non de tous. La sensation se répète, quoique moins distincte, moins énergique et privée de plusieurs de ses alentours. » (p. 78, t. I).

Nous n'insisterons pas sur ce qui nous paraît ici assez incohérent pour un système mécanique des images qui sont tantôt des objets mêmes rigides, consultables, tantôt des demi-résurrections qui présentent des valeurs différentes d'intensité. Mais surtout nous ne comprenons pas que dans un tel système, ces images soient considérées à la fois comme soumises aux lois de l'inertie et « cependant spontanée et non provoquée par le dehors. » Il y a là un effort certain et pénible pour concilier l'essence de la thèse mécaniste et la spontanéité des images. Mais là encore nous pensons que la thèse s'efforce de rendre compte de réalités psychiques qui par leur essence devraient contredire la thèse. Le réalisme pur de HUME était plus cohérent: il n'avait pas à tenir compte d'un énergétisme cellulaire, ni d'une séparation de la conscience et du monde.

Comment s'établit cette démarcation entre le monde et la conscience, c'est-à-dire, entre les images-sensations et les images jugées illusions. En réalité « il y a, dit TAINÉ,

(p. 88), deux moments dans la présence de l'image: l'un affirmatif, l'autre négatif, le second restreignant en partie ce qui a été posé dans le premier. » En effet, il reste un caractère psychique très net qui distingue l'image de la sensation: « nous la reconnaissons comme intérieure, nous nous disons, au moins au bout d'un instant, que la chose ainsi vue ou sentie est un fantôme, que notre ouïe, notre vue ou notre odorat n'éprouvent aucune sensation réelle ». Comment la physiologie rendra-t-elle compte de cette distinction psychologique et éliminera-t-elle tout jugement?

Il faut d'abord considérer que toutes nos images sont dans leur première apparition des hallucinations. Et comment en serait-il autrement dans une thèse où tout est fait pour rapprocher les images des sensations et en faire vraiment des sensations réviviscentes; où tout est conçu pour insister sur le rôle reproducteur des images ou leur fidélité! (t. I, *oc.*, p. 125).

Même en admettant pour l'instant (comme l'a fait M. SPAIER depuis, dans « *La pensée concrète* ») que les images ne soient pas immédiatement jugées intérieures, mais que leur intériorité soit le résultat d'un critérium dû à la spontanéité de notre jugement, il faut reconnaître que cela, cet appel au jugement, serait aussi un appel à un élément incompatible avec la thèse de TAINÉ. Et comme l'a montré SARTRE (p. 100): « la théorie des réducteurs de TAINÉ est un essai pour traduire en termes mécanistes une thèse plus souple et plus profonde qui confierait à la spontanéité du jugement le soin de discriminer entre l'image et la sensation ». Nous y reviendrons dans le chapitre III de cet ouvrage.

TAINÉ propose donc une discrimination mécanique. « L'image est l'œuvre d'une lutte, sa tendance à paraître extérieure est combattue et vaincue par la tendance contradictoire et plus forte que le nerf ébranlé a suscité au même instant » (t. I, p. 99), car l'image n'est pas un fait simple, mais double et la conscience « médiate » de l'image est le résultat de compétition entre la sensation consécutive et la sensation primitive:

L'image « est une sensation spontanée et consécutive, qui, par un conflit d'une autre sensation non spontanée et primitive, subit un amoindrissement, une restriction et une correction. Elle comprend deux moments : le premier où elle est située et extérieure, le second où cette extériorité et cette situation lui sont ôtées. Elle est l'œuvre d'une lutte, sa tendance à paraître extérieure est combattue et vaincue par la tendance contradictoire et plus forte que le nerf ébranlé a suscité au même instant » (*o. c.*, t. I, p. 99). Il appartient donc au « *réducteur spécial* » d'enlever à l'image, son adversaire, l'extériorité.

On aurait pu remarquer tout simplement que toute image « entrant dans le lit de la motricité » provoque par là même des changements sensibles (mots prononcés, gestes esquissés, etc.) qui, perçus, peuvent jouer le rôle de réducteurs de l'image. Mais nous n'avons pas à compléter Taine. Il faut d'ailleurs remarquer encore que même des sensations très fortes sont incapables de jouer le rôle de réducteur, si fortes soient-elles. Alors l'illusion momentanée causée par l'image ne disparaît pas sous l'ascendant de la sensation. L'erreur fugitive, interprétation juste des faits physiologiques, subsiste, reste ce qu'elle était, une donnée des sens elle-même. « Il n'est pas même nécessaire que ces sensations destinées à l'effacement soient faibles : elles peuvent être fortes ; il suffit qu'elles soient moins fortes que la privilégiée ; un coup de fusil, l'éclair d'un canon, une douloureuse blessure échappent maintes fois à l'attention dans l'emportement de la bataille, et n'ayant point été remarqués, ne peuvent renaître. Tel soldat s'aperçoit tout d'un coup qu'il saigne, sans pouvoir rappeler le coup qu'il a reçu ». « La sensation perd ainsi son aptitude à renaître parce qu'il n'y a pas d'attention sans distraction et que la prédominance portée sur une impression est la prédominance retirée à toutes les autres » (t. I, p. 145-146). On peut encore ici s'étonner de penser que l'aptitude à renaître puisse dépendre de l'attention qui la fixe. Mais Taine n'en est pas à une contradiction près ! Il faut par-

fois que le lecteur fasse lui-même le travail de traduction de certaines habitudes verbales en termes mécaniques.

En conclusion, nous pouvons résumer de la façon suivante la position de TAINE vis-à-vis du problème des images.

Dès l'abord, les images, bien que données par des éléments nerveux appropriés, spontanées dans la mesure où des ondes réfléchies peuvent être spontanées, ne sont que des données de la sensibilité. Elles sont, dans l'état normal du fonctionnement nerveux, prises immédiatement pour des sensations. Les hallucinations les plus graves représentent le premier stade de l'interprétation des mouvements moléculaires du cerveau. Le redressement ne peut s'opérer que par une comparaison médiate entre l'image d'une intensité donnée et une sensation dite « réducteur spécifique » donnée; comparaison qu'il est bien difficile de ne pas ramener à un jugement et de croire compatible avec une théorie mécaniste des images et des fonctions supérieures (cf. SARTRE, *o. c.*, p. 98). Il reste donc ceci d'acquis, c'est que l'effort qui consiste à rapprocher d'une façon telle qu'elles finissent par se confondre comme données immédiates, les sensations et les images, répond certainement au désir de rendre compte de la fonction reproductrice des images. C'est là, en effet, l'aspect conservateur de l'imagination, dont peut dans une certaine mesure, le mieux rendre compte la physiologie. La thèse de BERGSON sur les deux mémoires en est une justification indirecte. Mais par contre-coup, échappent à l'analyse cristallisatrice du psycho-physicien les fonctions proprement imaginatrices et spontanées dont ne saurait rendre compte aucune réduction au déterminisme matériel d'un mécanisme cohérent. A force de rapprocher les images des sensations, les images ne sont plus que des sensations (12). Ce n'est pas la théorie des vibrations ou des danses moléculaires qui introduira la vie dans cet ensemble passif et inerte qu'est le mouvement physique, ni l'emploi de termes comme ceux de tendance, de volonté, d'attention, d'intelligence, de moi, etc., « l'attention se porte sur » du texte précédent où nous ne voulons voir

qu'une façon commode de parler, comme le signale TAINÉ un peu plus loin (t. I, p. 123) qui feront illusion (13). En fait, c'est le but de l'auteur, à partir du moment où les images et les sensations sont si proches, il devient possible de réduire les idées aux images et de là aux sensations, rendant de l'actualité à la vieille formule: il n'y a rien dans l'esprit qui n'ait été auparavant dans les sens. Il devient certain, comme l'a remarqué M. SARTRE (*o. c.*, p. 96) que si les sensations et les images ne s'opposent pas en tant qu'événements conscients, immédiatement donnés, il est difficile de ne pas faire appel au jugement, encore que dans certains passages le contraire apparaisse (TAINÉ, p. 99, cité par SARTRE, *o. c.*, p. 99). A part cette velléité vite réprimée, TAINÉ échappe cependant difficilement au recours du jugement par sa théorie de « la sensation contradictoire qui, dit M. SARTRE, emprunte sournoisement au jugement une de ses qualités: celle de la contradiction ». De bon gré ou malgré lui les sensations restent des jugements et par des jugements s'opposent aux images.

Nous pensons qu'il est inutile de développer longuement la façon dont TAINÉ expose l'apparition des images et du cortège des souvenirs: TAINÉ ne fait ici que reprendre la théorie de l'associationnisme classique: elle est une conséquence de la nature même des images. « Le lecteur, dit TAINÉ, voit maintenant les suites infinies de cette propriété des sensations et des images que nous avons appelé l'aptitude à renaître, elle assemble en groupements les événements internes, et, par dessus la continuité physique que constitue la forme permanente, elle constitue, par le retour et par la liaison des images, la continuité de l'être moral ».

Parmi ces groupements d'images qui tendent à apparaître au moindre appel sensible, il y a les grappes d'images

(12) « Dans cette enceinte donnée et dans ce sens précis, on vient de voir que l'image, avec des stimulants physiques différents et un réducteur spécial, a la même nature » (p. 125, t. I).

(13) Fait de considérer les sensations comme des réalités non fermées, p. 142, à seule fin de pouvoir, par une analogie superficielle et une déduction légitime par « la loi générale qui lie l'image » à la sensation; passer de l'enchaînement des sensations à l'association des images.

suspendues aux mots, qui constituent les idées. Le nominalisme de TAINÉ « théorie esquissée et affirmée par Condillac, sans développement ni preuves suffisantes, pose que toutes nos idées générales se réduisent à des signes » (TAINÉ, *o. c.*, t. I, p. 5). Le nominalisme de TAINÉ est une conséquence logique de sa conception des images et de son associationnisme.

Bien suggestifs sont les chapitres I, II et III du premier livre « de l'Intelligence » ; plus suggestive encore la place première qu'occupent ces chapitres. C'est évidemment la pièce maîtresse du système ; de la réussite de la décomposition des idées en images ou systèmes d'images en associations et en couples, dépend la réussite de la réduction de toutes les facultés spirituelles au mécanisme des éléments matériels.

Il y a trois sortes de couples qui nous font monter de la simple perception au concept général.

Il y a d'abord le couple sensation → mot → image, le couple qui lie ce que l'on voit à ce que l'on ne voit plus. L'identique à l'identique, le présent au passé, l'expérience passée à l'expérience possible, virtuelle, simplement nommée. « Lorsque vous montez à l'arc-de-triomphe de l'Etoile et que vous regardez au-dessous de vous du côté des Champs-Élysées, vous apercevez une multitude de taches noires ou diversement colorées qui se meuvent sur la chaussée et sur les trottoirs. Vos yeux ne distinguent rien de plus. Mais vous savez que sous chacun de ces points sombres ou bigarrés il y a un corps vivant, des membres actifs, une savante économie d'organes, une tête pensante conduite par quelque projet et désir intérieur, bref une personne humaine. La présence des taches a indiqué la présence des personnes ». TAINÉ a raison de noter cette possibilité qu'ont les impressions assez vagues de s'intégrer, par la reconnaissance, dans des catégories déjà connues. Il rapporte évidemment cette reconnaissance, non à quelque jugement conscient, mais au simple mécanisme de la perception où il est bien vrai que de tels couples existent et apparaissent sans traduction consciente. La perception qui est tout

cela, est constituée d'abord par des opérations principalement motrices, mais n'exclut pas toujours l'effort mental. Elle peut être discursive comme l'indique M. BURLOUD, dans « *la pensée conceptuelle* » (p. 119). Pour TAINÉ les schémas perceptifs, excluant tout caractère dynamique, se ramènent à des habitudes que l'on n'ose pas dire actives. Et une telle conception reste vraie, car dans toute perception qui est avant tout un acquis, il y a une habitude. Nous avons montré dans notre psychologie générale des images, dans quelle mesure exacte TAINÉ avait raison : dans les limites de l'habitude même, dans le domaine où la reconnaissance implique une forme intuitive de jugement résultant des nombreux efforts discursifs de la construction des perceptions. Il est donc vrai que de nombreux jugements restent sans traduction consciente et disparaissent du plan de la vie intellectuelle. Ainsi que l'observe M. BOURDON dans la « pensée sans images (*Journal de Psychologie N. et Path.*, 15 mars 1923), le sens n'est pas particulier aux mots : les bruits peuvent être compris ; un couteau, une cuiller « sont compris » et le sens n'est pas toujours remarqué, ce qui ne veut pas dire que le sens n'a pas été construit et que la compréhension à ce degré supérieur n'est pas le résultat d'un travail effectif qui a précédé la compréhension à ce degré supérieur n'est pas le résultat d'un travail effectif qui a précédé la compréhension réflexe. Nous y reviendrons au chapitre III.

Retenons pour le moment ce qu'il y a de réel dans l'observation première de TAINÉ, les concepts connus sont presque toujours isolés, des habitudes. Voici maintenant un second type de couple : c'est le cas où, « comme dans celui de tous les noms propres ordinaires, l'effacement de l'image qui fait le second membre du couple est graduel et involontaire ». « De cette façon le nom tout seul peut tenir lieu de l'image qu'il éveillait, et par suite, de l'expérience qu'il rappelait, il fait leur office et il est leur substitut » (t. I, p. 29).

Enfin dernier couple, qui ouvre la porte toute grande vers la pensée abstraite, celui du mot lié à la qualité, « cou-

ple d'une espèce nouvelle, puisque son second terme n'est pas un objet dont nous puissions avoir perception et expérience, c'est-à-dire un fait entier et déterminé. mais une portion de fait, un fragment retiré par force ou par art du tout naturel auquel il appartient et sans lequel il ne saurait subsister » (t. I, p. 35). Sans se demander si la conscience n'est pas justement cette fragmentation de la réalité TAINE conclut que l'on ne peut pas avoir de représentation sensible de ce fragment détaché ou isolé ». Cette représentation consiste donc dans une certaine « *tendance*, une tendance qui correspond à la qualité commune (des objets ou des idées) et ne correspond qu'à elle ». Le nom représente seul cette tendance: c'est lui qu'on « imagine et qu'on prononce ». On verra ici pourquoi certains psychologues de l'école de Würzburg se sont acharnés à libérer les concepts des images-verbales, substratum matériel dernier de la pensée.

Bref, sous la pensée, il y a les images évoquées ou non, mais toujours présentes par le symbole qui les matérialise. Nous disons alors, avec TAINE, que les idées générales ne sont que des noms, substituts d'expériences possibles et qu'il n'y a eu nous « quand nous pensions une qualité générale, qu'une tendance à nommer et un nom » (t. I, p. 42). Car, dit-il, « les expériences que nous faisons et les images qui nous reviennent ne sont pas de pures connaissances; elles nous affectent autant qu'elles nous instruisent ». Mais conscient de la gravité du terme « affectent » il ajoute de suite: « elles sont un ébranlement en même temps qu'une lumière ». Remarquons ici que « ébranlement et lumière » sont deux métaphores différentes qui cachent la même réalité et nous retrouverons chez BINET une assimilation identique, bien qu'opposée par l'esprit, de la représentation à l'affection, de l'émotion et de la connaissance. La théorie de TAINE n'est pas, somme toute, absolument fausse: les idées se réduisent bien à des noms, mais il faut cependant remarquer, comme nous l'avons fait ailleurs, que dans ce cas nous ne pensons jamais les mots, notre pensée les dépasse, et échappe ainsi à l'analyse du mécanisme. « Vous

trouverez dans le mot, dit TAINE, t. I, p. 29, un système de tendances toutes correspondantes à celles de l'image, toutes acquises par lui dans son commerce avec l'expérience et l'image, mais à présent spontanées et qui opèrent tantôt pour le rapprocher, tantôt pour l'écarter des autres mots ou groupes de mots, images ou groupes d'images, expériences ou groupes d'expériences ». Il faut admettre dans les mots qu'il y a d'autres tendances que celles déjà réalisées par les images acquises : il y a les images nouvelles ou les rapports nouveaux, dont le mécanisme ne saurait rendre compte. Les mots que nous employons n'ont pas de contenu imagé stable, les mots expriment autant de rapports différents qu'ils entrent dans des combinaisons différentes. S'ils sont véritablement des symboles et des substituts des images, ce qui occupe l'esprit, ce n'est pas leur contenu, puisqu'ils sont faits pour le représenter, mais le rapport nouveau que constituent les éléments d'une phrase, et si l'on veut bien reprendre la définition que donne BURLIOP (p. 5) dans la *Pensée conceptuelle* « l'intelligence est le pouvoir de s'adapter aux situations nouvelles. Tout acte qui n'est pas répétition d'un acte antérieur et qui implique l'appropriation consciente ou non, de moyens à une fin, relève de l'intelligence, est intelligent ». L'intelligence ne consiste donc pas en rapports établis, mais était ces rapports au moment de leur constitution. Elle est encore tous les « réajustements de nos habitudes, l'invention ».

Aussi nous avons montré, dans notre étude sur la mémoire (14) comment la pensée passe des rapports à établir aux rapports établis, de la spontanéité à l'habitude et pour quelles raisons l'intelligence se détruisait à chaque instant parce qu'elle n'a pas d'autre fin que la recherche d'adaptations nouvelles, et qu'elle naît pour disparaître aussitôt. Si bien que le mécanisme de la pensée est d'une certaine façon presque toute la pensée, car la pensée nous mène à lui toujours, et que TAINE par l'analyse des « faits » a bien pu s'y tromper, car l'esprit crée ces faits que nous avons appelés des relations et qui sont les images.

(14) *Psychologie générale des images*, ch. II.

Conclusion sur Taine

L'image séparée de la sensation perd toute assise et toute assignation normale dans le fonctionnement de l'esprit. Il est impossible, c'est un fait, de séparer l'âme du corps. Il y a dans la sensation un irréductible qui se ramène au problème de la matière vivante. Il y a dans l'image-sensation des traces de leur origine sensible: en quoi TAINÉ a eu raison de donner aux faits psychiques, pour base, les phénomènes corporels et d'utiliser en cela les découvertes de la pathologie et de l'anatomie.

L'image reste liée à la sensation, nous l'avons montré dans notre premier travail. Mais nous croyons nous, que c'est la sensation qu'il faut ramener, dans une certaine mesure, à l'image, que c'est déjà en elle, qu'il faut découvrir et un fait de conscience et l'œuvre de l'imagination dans ce qu'elle ajoute à l'irréductible.

Enfin, il reste certain aujourd'hui que le rapport entre l'un et l'autre de ces séries de faits, n'est pas le rapport direct de cause à effet. Le parallélisme moléculaire a vécu. L'esprit n'est pas la cause du corps et des corps, car il reste l'irréductible qu'il ne peut créer; le corps n'est pas la cause de l'esprit, car il reste la spontanéité de l'être vivant que les théories déterministes que nous avons de la matière excluent, mais que la matière n'exclut pas puisqu'il y a des êtres vivants. Le rapport direct de causalité, comme le pense TAINÉ, aboutit à ce que des sensations sont des « faits » dans le cerveau et marquent une fin traduite dans l'enchaînement des ébranlements des cellules du système nerveux; elles constituent ainsi une sorte de terminus de la série des causes physiques; si les images ne sont que la traduction de ces répercussions vibratoires des cellules de l'encéphale, un écho de sensations, au point de vue psychique comme physiologique, il reste difficile, dans l'hypothèse de TAINÉ, de trouver des limites entre l'une et l'autre et de croire que ces éléments mécaniques sont susceptibles de sauvegarder la moindre spontanéité; encore que l'obscurité de la thèse de Taine puisse laisser plausibles beau-

coup d'autres hypothèses, il n'en est pas moins vrai que les successeurs de TAINÉ, et ses opposants, ont cru qu'une telle hypothèse était inattaquable, soutenue qu'elle était par de nombreux faits qu'on ne pensait pouvoir interpréter autrement, et brillante qu'elle était de tout le bagage scientifique à qui elle empruntait sa gloire et son vocabulaire.

En fait, tous ils ont accepté TAINÉ, sa définition des sensations et des images, par quelque côté. RIBOT, le plus proche de lui, le continue dans sa psychologie biologique. BERGSON, lui, pense sauver la liberté en reprenant sous une forme nouvelle le dualisme cartésien; séparant la mémoire habitude, de la mémoire image, il croit pouvoir faire la part des « faits » et celle du devenir. L'école de BINET et de Wurzburg, acceptant cette assimilation de l'image à la sensation, acceptant de considérer l'image comme un objet, un fait réalisé, la sensation comme un fait physiologique traduit et inerte, se sont détournés des fonctions organiques dont l'enchevêtrement leur paraissait si rigide qu'ils n'y pensaient trouver aucune place pour la moindre spontanéité, pour aller dans la direction de l'esprit pur, à la découverte des forces spirituelles pures, de tendances intellectuelles, d'intentions, d'attitudes qui seraient sans rapport avec le corps et susceptibles par cela même de traduire la spontanéité de l'esprit et le dynamisme de la pensée.

C'est donc un essai de libération de l'esprit du mécanisme matériel que nous allons étudier avec la thèse de BINET. Nous verrons en quoi cet essai est satisfaisant, en quoi il n'atteint pas son but; en quoi BINET reste un mécaniste malgré tout, parce qu'il accepte les définitions statiques de la sensation et de l'image, en quoi, par la découverte de l'énergie spirituelle, il ouvre la voie vers la spiritualité pure « parce qu'à côté du mécanisme de l'association, il y a celui de l'effort mental ».

Le reproche que l'on pourrait faire à TAINÉ c'est, non pas qu'il se borne à étudier les faits et non l'effort de la pensée, défaut qui paraît lié à la méthode même d'investigation qu'est l'analyse, mais c'est surtout « qu'il ne se borne pas à prescrire une large utilisation de l'expérience :

il détermine à partir de principes incontrôlés *ce que doit être* cette expérience, il décrit ses résultats avant de s'y être reporté et cette description implique naturellement une foule d'assertions dissimulées sur la nature du monde et de l'existence en général. On se doute dès la lecture de ces premières pages, que la psychologie de TAINÉ, à la faveur de cette contamination originelle sera déductive et que les faits innombrables, d'ailleurs presque tous faux, qui nous seront représentés ne feront que masquer l'enchaînement purement logique des idées » (SARTRE, *L'Imagination*, p. 25).

Nous venons de voir que la thèse de TAINÉ est ce qu'elle est par l'emploi de la méthode analytique, BINET évitera cette erreur et prônera une méthode synthétique. Mais BINET, comme TAINÉ, restera dans le domaine de la déduction et son système, lui aussi, reste un système « métaphysique » où l'introspection obéit à la pensée préconçue et, systématique, reste « dirigée » et soumise à « l'intention ».

II. - Binet

Nous avons vu dans ce premier chapitre qui n'a rien révélé qui ne fût déjà connu, la nature des images chez TAINÉ et leur rôle prépondérant dans la structure de l'esprit.

La théorie atomiste de TAINÉ, dont la critique maintes fois faite a montré les invraisemblances, tout en soulignant l'intellectualisme de la doctrine donne une impression d'ordre, de clarté (1) qui se dégage de ces combinaisons mécaniques et newtoniennes des éléments de la pensée — de la structure morphologique de l'esprit — de la rigidité et simplicité des éléments que l'analyse dégage des synthèses qui constituent la diversité de la pensée. Une telle théorie qui explique l'intelligence par une combinaison des images et des sensations procède, en partie tout au moins, de l'associationnisme anglais, de l'empirisme ou du sensationnalisme. Cette théorie, BINET la considère comme un progrès certain sur le verbalisme des facultés et le nominalisme antérieur :

Il dit (*ibid.*, p. 4) : « un progrès très réel a été accompli le jour où l'on s'est aperçu que dans la plupart des actes de nos pensées, il intervenait un phénomène qu'on a appelé l'image ; et que cette image est faite avec le rappel de sensations antérieures et que la pensée est un certain travail qui se fait sur les images : penser à un objet par exemple, c'est raviver sous forme idéale les sensations reçues de lui ; et reconnaître une personne... consiste aussi dans un certain jeu d'images, par exemple dans une comparaison entre

(1) BINET, p. 4. *Qu'est-ce qu'une émotion ? Qu'est-ce qu'un acte intellectuel ?* in *Année Psychologique*, XVII, 1911. Paris, Masson.

la sensation présente donnée par la personne, et le souvenir d'une perception antérieure. Certes, l'explication est insuffisante, l'analyse que nous présentons ici de la pensée et de l'acte de reconnaissance est pleine de trous et d'erreurs; mais c'est tout de même une explication et une analyse qui sont bien supérieures à une explication et à une analyse verbale. Là est la raison du succès qu'a rencontré en psychologie, la théorie des images mentales, avec la distinction des types visuels, auditifs, moteurs ». Je fais cette longue citation que l'on me pardonnera si j'arrive à donner cette certitude que l'opposition de BINET à TAINÉ ne porte pas sur la définition des images et qu'il n'y a entre eux aucune opposition qui serait systématique et générale. TAINÉ a donc rendu un grand service à la psychologie lorsqu'il essaie sous les mots de placer quelque réalité simple, plaisante à l'esprit par sa clarté. On pourrait dire radicalement que TAINÉ en cristallisant la pensée laisse échapper le contenu même de la pensée, qu'elle s'évanouit devant les efforts de l'analyse systématique. Cependant BINET reconnaît qu'elle est un effort certain pour placer sous les mots le réel. Lorsqu'il reprend la théorie de TAINÉ, c'est plus pour continuer cet effort de clarification partielle de TAINÉ que pour le réduire à néant. En fait, il ajoute à TAINÉ, il ne le détruit pas. Et si TAINÉ a rendu le service à la psychologie de frayer la voie vers une psychologie qui ne se contente plus de mots, de facultés, de métaphores, on peut dire que BINET continue TAINÉ et le complète. BINET, lui aussi, et comme JAMES (2), dans sa théorie des émotions que nous verrons plus loin, s'efforce de ne pas penser par les mots. JAMES a montré le vide d'une conception verbale des émotions. Sa théorie, qui a volontairement quelque chose d'agressif, cesse d'être « une conception abstraite ». On a pu critiquer cette théorie, « il faut reconnaître qu'elle est claire » (*ibid.*, p. 5). Avec JAMES l'émotion cesse d'être un mot, c'est quelque chose d'intelligible et pour ainsi dire de tangible; sous la définition des émotions, il y a un « inventaire » des éléments sensibles qui font qu'elle n'est plus

(2) *Ibid.*, p. 4 et sq.

une simple abstraction. Continuant en cette direction, BINET ne se contentera, lui non plus, de la conception statique de la pensée: il veut sous le mot trouver la réalité positive, fût-ce au risque de découvrir au delà des frontières de la conscience cet élément qui constitue la réalité dynamique de l'esprit. On peut donc dire que dans cet effort vers le plus clair, vers le concret, BINET continue TAINÉ et JAMES. Il est clair autant qu'on peut l'être dans l'analyse de l'obscur (3). Il a, en tout cas, reculé les limites du saisissable. Et son livre, *Qu'est-ce qu'une émotion*, par d'autres côtés si décevant (il le souligne lui-même, p. 2 et 47), a ce mérite d'être parfaitement compréhensible; écrit qu'il est en 1910, il résume les efforts de toutes ses études expérimentales et constitue une synthèse clairvoyante des riches travaux du maître.

En effet, ce qu'il y a de curieux, c'est que les dynamistes, continuateurs de TAINÉ, et en particulier BINET, ne se sont pas demandé si l'analyse qui fige n'avait pas amené TAINÉ à une fausse conception de l'image et par conséquent de la sensation.

BINET ne s'élève nullement contre une conception statique des images: il continue comme TAINÉ à grouper les images et les sensations dans le cadre des éléments passifs et inertes, invariables et élémentaires, substantiels de l'esprit. Le reste n'étant qu'une diversité très grande d'associations de ces éléments divers, mais simples, une chimie moléculaire de la pensée. Pour Binet l'image reste l'élément sensationnaliste, sensoriel, passif (p. 44) qu'il était, chez TAINÉ. Et on ne trouvera pas chez BINET une critique du statisme de la perception, de l'inertie de l'image.

BINET et toute l'école de Wurzburg reprend la définition de TAINÉ (4), mais s'efforce uniquement de réduire le rôle des images, à rien si possible, de séparer les éléments sensoriels et par conséquent passifs (p. 42) des éléments

(3) P. 6: « Il est bien agréable d'avoir une idée claire des choses dont on parle ».

(4) BINET, p. 8: « S'il y a des images dans beaucoup de nos pensées, en revanche la pensée peut être entièrement séparée ».

spirituels et dynamiques, et de montrer que ces parties inégales de l'esprit peuvent chacune se suffire et vivre d'une vie indépendante (5) (p. 8 et 42).

On peut comprendre, dit-il, sans le secours d'aucune image (p. 46), empirisme, sensationnalisme, sensualisme, passivité, sous-produit de l'esprit, l'image est tout cela pour BINET, et sur le plan général, BINET se sépare radicalement de TAINE, pour combler le vide de la conception atomique. Si l'on reprend par conséquent la définition atomique des images, il faut ajouter un élément dynamique (p. 44) (6), le découvrir; « c'est par là (p. 46) que la théorie nouvelle fera brèche à la théorie sensationnaliste, elle est un dynamisme: elle ajoute des actions aux constatations, des événements aux états ».

« La vie psychique ne peut plus (p. 45) être considérée comme composée par une réunion de sensations et d'images; cette réunion ne constituerait pas un dynamisme; il ne peut en résulter un système d'actions et de réactions, pas plus qu'un récit imprimé d'une guerre ne constitue une guerre véritable ». « Il faut donc introduire la notion d'action, d'acte, d'attitude, de mouvement dans la psychologie nouvelle » (p. 45). Voilà « le fait » nouveau qu'apporte l'école dynamiste.

Il y a variation sur les conditions de cette introduction, mais il y a unanimité pour rechercher l'élément vital de l'esprit qui crée, pour porter l'effort de l'analyse, non sur l'idéation morte, mais sur la genèse de l'idée, et par conséquent découvrir la réalité métaphysique de l'esprit dans la direction de l'énergie spirituelle, faisant de l'esprit une réalité distincte de la matière et de l'action de la matière sur le cerveau par les sensations et les images. L'action

(5) Cf. SARTRE, *L'Imagination*, Alcan, Paris, 1936, p. 28: « Quelle que soit l'attitude que les psychologues prendront ensuite, ils accepteront toujours implicitement l'idée que l'image est une reviviscence. Et ceux-mêmes qui voudront établir l'existence de synthèses psychiques n'en maintiendront pas moins, à titre de survivance ou d'éléments de soutien, les atomes que leur a légués la psychologie d'analyse ».

(6) P. 44: « et il est indispensable d'admettre que la pensée est un élément nouveau ». Nous verrons plus loin en quoi cette acceptation est un progrès.

devient alors un élément original, « l'action est quelque chose de plus que la sensation » (p. 45). « Les sensations ne sont que des révélations d'autre chose (p. 45), elles sont des procès-verbaux, mais non des actions, des événements » (*id.*).

L'élément nouveau que BINET ajoute aux atomes de la psychologie empiriste de TAINÉ, ce sont les attitudes. Elles constituent « non point un résultat expérimental, régulier elles sont aconscientes » (p. 38, 39, 40), elles sont « une certaine interprétation qui n'a pour elle que quelque vraisemblance » (p. 43).

Les avantages de cette hypothèse sont, dans l'ordre où nous les examinerons pour définir l'attitude, d'abord qu'elles assurent l'unité de l'esprit, qu'elles introduisent dans le statisme des sensations, l'énergétisme spirituel; enfin, qu'elles permettent une conception solide de l'inconscient, nous dirions une conception unitaire de l'inconscient et qu'elles rattachent l'aconscient à la vie de l'esprit, sans lier la disparition de la conscience, dans les formes mentales où elle est un élément normal, à une dégradation de la pensée (*o. c.*, p. 43, 33).

Unité, dynamisme, inconscience, l'attitude exprime tout cela et constituerait pour la psychologie de Binet la loi générale de l'esprit, comme l'association pour les empiristes et l'attraction universelle pour les physiciens.

I. — UNITÉ DE L'ESPRIT

La psychologie d'autrefois résolvait la plupart des problèmes en leur donnant un nom. L'esprit y perdait toute son unité et son essence se partageait en de multiples facultés. L'intelligence trouvait son compte trop facilement dans cet inventaire de facultés distinctes.

Il était possible de se leurrer par cette méthode qui cache sous des termes précis des faits obscurs, inconnus.

Lorsqu'on réfléchit à ce qu'est l'esprit « on s'aperçoit qu'on est aux prises avec une difficulté séculaire, dit BINET (*ibid.*, p. 20); de tout temps, les psychologues se sont sentis

embarrassés pour expliquer la nature mentale des actes intellectuels; et c'est pour cela qu'obéissant à un naïf subterfuge qui consiste à nommer les choses pour les expliquer, ils ont imaginé la célèbre terminologie des facultés ».

« Nous possédons ainsi l'attention, le jugement, la mémoire, l'émotivité. Mais non seulement on a admis (*o. c.* p. 20) que nous possédons la faculté d'être attentifs, de juger, de comparer, d'être émus », mais encore on a pris ces facultés pour des explications. « C'est grâce à la faculté de mémoire (p. 20) qu'on se souvient, grâce à la faculté affective qu'on est ému, ainsi de suite ». Et BINET ajoute à juste raison: « on n'explique pas un fait psychique en imaginant un pouvoir de le produire » (p. 20). « Ce n'est qu'une explication verbale, par invention d'une entité abstraite douée d'un pouvoir mystérieux ». La psychologie moderne rejette avec horreur « cette fausse solution » qui permettait de voir clair, mais non de voir juste.

Le vrai problème qui se pose pour BINET en rejetant ce verbalisme naïf et factice, est de découvrir l'unité substantielle de l'esprit et par conséquent de découvrir l'élément essentiel et dernier de l'énergétisme psychique dont la mémoire, l'attention, l'idéation, l'émotion et toute la vie active depuis l'acte-habitude jusqu'à l'acte-spontané ne sont que des effets conscients (7) divers, effets n'ayant qu'une seule cause, l'attitude de la conscience ou si l'on veut, pour le moment, les tendances spirituelles.

Que propose la psychologie pour rendre compte d'un acte intellectuel? Prenons le cas embarrassant de l'attention (p. 20 et 21). Qu'est-ce que l'attention? Cette simple question se divise en « trois principales questions à étudier :

1° Quelles sont les conditions où l'acte intellectuel s'exerce. Sous ce chef on étudiera comment il est mis en exercice, comment il atteint son maximum de rendement, etc. Pour l'attention on cherchera par exemple les meilleures méthodes pour la fixer, la faire durer; et on sait que le facteur principal n'est pas la répétition, mais l'intérêt.

(7) BINET, *Qu'est-ce qu'une...*, p. 22: « De tout ceci il résulte que nous ne possédons pas une théorie des actes intellectuels. Nous connaissons leurs effets et leurs conditions de production. Mais nous ignorons leur nature ».

2° Quels sont les effets d'un acte intellectuel? effets psychiques, effets physiques. Pour l'attention on a bien longuement discuté et on est arrivé à la conclusion que l'attention augmente surtout la clarté des représentations.

3° Enfin, qu'est-ce que l'acte intellectuel pris en lui-même, comme processus, comme acte, comme opération? De quelle substance, de quelle étoffe mentale est-il fait? ». Et BINET remarque que si les deux premiers problèmes soulevés sont résolus, la troisième question plus délicate, est celle qui est le plus rarement posée (p. 21). Il ajoute que l'on n'aboutit à rien parce que le problème n'est pas pris dans toute sa généralité, et que la solution de l'acte d'attention est liée à la définition de l'acte intellectuel en général (p. 21). A la vérité, l'obstacle est ici constitué par ces facultés mêmes, que l'esprit avait découpé dans l'esprit, cloisons étanches entre des facultés constamment en relation sans que ces relations puissent être claires, puisque détruites *a priori*.

Les facultés créées pour « y voir plus clair » obscurcissent le problème; comment concevoir un rapport entre élément hétérogènes? (8) Une seule solution jusqu'à BINET: ramener la multiplicité des éléments psychiques à l'un des termes psychologiques: vie active, émotive, intellectuelle; trois effets d'une cause unique qui varie selon les systèmes. Tout vient de la sensibilité (TAINE, par ex.); de l'activité (M. RIBOT, p. ex.) (9); de l'émotion; du jugement (intellectualistes (10), par ex. HERBART).

(8) BINET, *Qu'est-ce...*, p. 22. — Nous divisons l'esprit en facultés abstraites « dépourvues de liens, de commune mesure; l'ensemble de l'esprit ne nous donne pas une impression d'unité. Nous ne pouvons nous le représenter que comme une conflit de symboles, parce que nous ignorons s'il existe un processus fondamental qu'on trouverait dans tous les actes intellectuels ainsi que dans toutes les émotions.

(9) RIBOT, *La vie inconsciente et les mouvements*, Paris, Alcan, préface, p. II. « Le mouvement est dans tout, partout, et peut être la base de tout », et encore p. 3, note 1: « ils forment la trame sur laquelle la conscience dessine ses broderies »; p. 4: « L'origine de notre connaissance est dans nos sensations, et il n'y en a aucune, quelle que soit son espèce qui ne suppose et n'implique le mouvement »; p. II: « les images ne peuvent être que des mouvements qui commencent, mais restent internes, sans se réaliser en mouve-

BINET propose une nouvelle solution qui n'est pas nouvelle dans son esprit, mais dans ses éléments: tout expliquer, la vie intellectuelle, la vie émotive, la vie active, par le seul élément, le dernier, l'attitude de la conscience. On pourrait craindre d'ailleurs, après la suppression des barrières qui séparent les diverses facultés qui divisent l'esprit, d'aboutir à un résultat piteux, de supprimer toute clarté, même factice, au profit d'une incohérence qui ne nous apprendrait rien non plus. Nous voyons ce que nous aurions perdu dans cette opération, nous ne voyons pas très bien ce que nous gagnerions à ramener ainsi le multiple à l'unité. Que l'on se souvienne de la définition qu'ailleurs nous avons donnée des images, à quel point cette définition très ouverte semble brouiller les éléments les plus divers et les mieux séparés par l'analyse. On pourra nous reprocher mainte confusion: sensations et images sans délimitation précise, image et concept sans frontières, tendances et images se confondant à la limite du conscient, l'image n'étant plus qu'un rapport dont la tendance constitue la liaison préformée. Or, nous allons trouver quelque chose d'analogue chez BINET, la notion d'attitude jouera pour lui le même rôle que l'image pour nous: elle lui permettra de supprimer les séparations nettes entre les facultés et de passer ainsi grâce à la seule unité de l'âme, de l'émotion à l'acte intellectuel et vice-versa, comme nous passions des sensations aux images, des images aux concepts, de l'image aux tendances (voir notre « psychologie générale des images »). Pour BINET, « dépouillez l'attitude de ces sensations, vous n'avez plus qu'un acte

ments objectifs »; p. 93, sur les attitudes: « les éléments moteurs sont l'armature de ces états et de leurs analogues »; p. 94: « Ces états sont non de la *pensée pure*, mais des modes de l'activité motrice », et cf. p. 122.

(10) SPINOSA dit: « Comprendre une chose, c'est la concevoir par la seule force de l'esprit pur, sans paroles et sans images » (traduction Saisset, t. I, cité par RIBOT, *o. c.*). On pourrait citer d'autres idéalistes, Plotin et la contemplation mystique, etc. Tous ceux pour qui le réel est suprasensible ou plus exclusivement dépourvu de toute qualité sensible. Cf. DESCARTES, in *Méditations*, le passage où il déclare que l'entendement seul peut découvrir la vraie nature du morceau de cire.

intellectuel; ajoutez-les, vous avez une émotion. C'est ce qui réalise l'unité substantielle de l'esprit ».

Bref l'émotion et l'acte intellectuel ne diffèrent que par la prise de conscience ou non d'éléments organiques extérieurs à l'âme, l'attitude inconsciente étant à la source et de l'attitude émotionnelle et l'attitude intellectuelle. Nous verrons si l'unité y gagne, sans que la clarté y perde.

Si cette attitude de la conscience n'est, comme nous le remarquerons ensuite, qu'une tendance en voie de réalisation, cela revient à dire simplement qu'à l'origine de la vie active, émotive et intellectuelle, il y a des tendances (11). Cela n'est pas très nouveau; BINET le reconnaît lui-même (p. 43) « qu'est-ce que notre hypothèse a d'intéressant si elle se confond avec des hypothèses anciennes, dira-t-on! » Cependant si elle présente, outre l'avantage d'introduire le dynamisme entre les éléments sensations et images, celui de construire une métaphysique de l'esprit, entité distincte de la matière et d'apporter une preuve nouvelle de sa réalité, qui s'ajouterait à celles d'autres philosophes spiritualistes ou les compléterait ou les supplanterait, ce ne serait pas un effort vain.

La théorie de BINET aboutirait donc à une conception unitaire de l'esprit et surtout permettrait de saisir outre cette unité substantielle des éléments psychiques jouant dans cette métaphysique le rôle des images pures (62) dans la philosophie bergsonnienne, témoins d'un énergétisme spirituel pur. A en croire BINET (p. 12): « les théories

(11) BURLOUD, *La pensée conceptuelle*, p. 46, thèse, Lyon, 27, Paris, Alcan.

(12) Etats purs, c'est-à-dire sans causalité matérielle, sensorielles (cf. *ibid.*, p. 30-31, p. 28) sur les émotions, chez les anesthésiques dont les émotions ne sauraient être les effets de la perception des troubles organiques. Etats purs aussi les pensées pures où l'élément organique tend vers zéro (cf. BUHLER, in BURLOUD, *La pensée conceptuelle*, p. 42); BURLOUD, *o. c.*, p. 44, sur les sentiments intellectuels; puis, p. 39, sur l'élément mental, irréductible aux sensations kinesthétiques; ce qu'est la conscience de la direction du mouvement, p. 36. L'idée n'est pas une pure puissance, une simple virtualité d'image ou de jugement, il y a en elle un élément intuitif et actuel, irréductible en lui-même à l'image, pur de tout élément sensoriel y compris les images verbales: BURLOUD, p. 38, et idée d'intellection cartésienne. Cf. BUHLER: pensées sans images, mêmes verbales (voir dans BURLOUD, p. 36) et BURLOUD, p. 34, les sentiments intellectuels, l'intériorité pure.

qu'on appelle sensationnalistes, ou sensitivistes, ou sensualistes ont été exposées non seulement sur le terrain de la psychologie, mais aussi sur celui de la philosophie, et il est juste de remarquer que les psychologues anglais de l'école de Mill confondaient volontiers les deux terrains. Dire que « nihil est in intellectu quod non prius fuérît in sensu » signifie ou peut signifier deux choses bien différentes : ou que tout état mental est formé de sensations, ou que toute connaissance a son origine dans l'observation.

Je n'ai pas à discuter pour le moment la seconde interprétation, mais c'est la première que je vise (TAINÉ) et qui se trouve visée par les récentes expériences sur le processus de la pensée : il faut bien reconnaître qu'elle est devenue insoutenable. »

Après avoir constaté la carence des images et des sensations dans l'acte intellectuel, BINET passe, en fin de sa thèse, à la seconde hypothèse : une émotion n'est jamais une simple perception des troubles organiques qui peuvent l'accompagner, car l'émotion est une attitude réalisée (p. 28). L'attitude nous mène bien ainsi à une métaphysique de l'esprit pur.

II. — DYNAMISME

La psychologie sculpturale a sur la psychologie fonctionnelle cet avantage, c'est que, décrivant des états et non des mouvements, elle possède une méthode de recherche, un instrument de travail adéquat. Il n'en est pas de même pour la psychologie fonctionnelle qui, ayant pour objet la mobilité même, la fonction, ce qui vit, ce qui se fait, ce qui prouve son existence par des actions, des résultats, des états, ne trouve dans la méthode de questionnement qu'une introspection indirecte.

La psychologie expérimentale a tout au moins attiré l'attention sur les difficultés de ses propres analyses « cette méthode, dit BINET (p. 6), a eu ce résultat inattendu et révolutionnaire de montrer que ce que nous avons appelé

(13) Voir BINET, *ibid.*, p. 12 et 13. — Cf. RIBOT, p. 120, dans « *La vie inconsciente et les mouvements* », la psychologie fonctionnelle et sculpturale.

le mode de représentation sensoriel des processus psychiques est tout à fait insuffisant et, de plus, elle a donné des indications vraiment curieuses — d'autres diront inquiétantes — sur le peu de portée de l'introspection et même sur le peu de logique de la pensée. »

La psychologie de BINET et de l'école de Wurzburg n'aboutit pas seulement à la notion positive du dynamisme de l'esprit et de l'insuffisance des représentations sensorielles, mais encore à des « ruines » (B., p. 7).

Qu'est cette méthode de questionnement qui a agi en psychologie d'une manière si meurtrière? Une méthode nouvelle? Psychologie de laboratoire, d'associationnistes de laboratoires « où tournent des cylindres, où l'électricité s'allume et s'éteint? (p. 1). Non: méthode d'introspection tout simplement, dont la finesse vaut tous les outillages du monde pour l'analyse de l'âme.

Cette méthode de questionnement, c'est l'ancienne introspection employée avec plus de rigueur (p. 7), mais surtout dirigée vers des opérations de l'esprit jusqu'alors non explorées. C'est en cela que l'école a innové. « On provoque, dit BINET, chez le sujet un processus psychique quelconque: par exemple on lui fait associer deux mots, tirer une ligne, reconnaître une gravure; mais ce n'est pas à la justesse de l'opération ou à sa vitesse qu'on s'intéresse; on s'intéresse à la manière dont l'opération a figuré dans l'esprit du sujet; on veut surtout savoir quelle forme l'opération a revêtue, comment le sujet se l'est représentée. » (p. 7).

Rien de plus banal que cette introspection, mais rien de plus nouveau que la direction où l'on a dirigé l'effort de l'analyse. « La vérité est que ce qui est tout aussi important qu'un changement de technique, c'est un changement dans l'orientation d'idées chez l'expérimentateur » (p. 7). L'essentiel, c'est d'appliquer cette vieille technique à l'étude des processus psychiques.

Voyons l'objet et la méthode de cette psychologie fonctionnelle. Nous avons vu plus haut un exemple d'étude d'une faculté et de « l'embarras qu'on éprouve pour en

rendre compte. La question: qu'est-ce que l'attention? Avons-nous vu, signifie au fond:

1° Quelles sont les conditions de l'acte d'attention;
2° quels sont les effets de l'acte d'attention (les résultats) et enfin et surtout:

3° qu'est-ce que l'acte d'attention en lui-même. De quelle substance est-il fait? A quels éléments psychiques se ramène-t-il (*o. c.* p. 21).

C'est donc sur la pensée en gestation que se porte l'attention et non sur les résultats des efforts de l'esprit, non sur les conditions de cet effort. Comment la psychologie de la pensée pourra-t-elle saisir l'au delà de la pensée et plonger dans les profondeurs où s'élabore, sans conscience, toute la vie consciente?

Cette analyse a montré d'abord que l'élément sensoriel n'occupe pas dans la pensée la place énorme, « exagérée » (p. 8) qu'on lui avait attribuée. S'il y a des images dans beaucoup de nos pensées, en revanche la pensée peut en être séparée: il y a une pensée sans image, c'est-à-dire une pensée dégagée de tout élément sensoriel, une pensée pure. Quelle est la nature de cette pensée pure? Quel est son mécanisme, son étoffe, sa matière? (p. 2). Une prise de conscience d'éléments qui ne sont plus sensoriels et statiques, est-ce possible? Ou certaines parties très grandes, les plus importantes, où se découvrirait l'essence même de notre pensée resteraient-elles « inaccessibles, par leur nature même, à la conscience » (*ibid.*, p. 9).

BINET (*ibid.*, p. 4) cite à titre d'exemple, quelques cas où l'image joue un rôle peu important: « on donne à quelqu'un une consigne de répondre d'une certaine manière aux questions, de citer, par exemple, une série d'objets de couleur rouge: ce quelqu'un va faire cette évocation sans se dire à chaque instant qu'il doit citer des objets rouges: la consigne agit sur ses évocations sans qu'il se la représente. »

Autres exemples: on fait une course en ville sans penser au but: donc l'action de la consigne est constante et pourtant inconsciente. On peut attendre un événement précis sans image de ce que l'on attend: « de même, poursuit

BINET, on peut juger qu'une parole est inexacte, qu'un raisonnement est faux, qu'une conjecture est invraisemblable ou qu'une action est blâmable, sans faire un jugement en forme » (14); mais s'il y a une pensée agissante sans image (15) dans la plupart des cas l'image est un sous-produit « comme la maigre gravure d'un roman illustré pour figurer de temps en temps une scène » « pour une pensée de cent mille francs, on a des images de quatre sous » (*ibid.*, p. 10).

De plus l'image peut-être sans rapport avec la pensée, ce qui prouve pour BINET nettement qu'entre « pensée et images il n'y a pas d'identité de deux figures qui se recouvrent. »

On s'est longuement demandé comment la superposition des images singulières (à la Galton) pouvaient produire la généralisation du concept. C'est, dit BINET, accorder beaucoup trop d'importance au contenu de l'idée (*ibid.*, p. 11), aux particularités des images; à la vérité, ce qui importe, c'est le mouvement de l'esprit qui cherche à dépasser l'image, qui pense au-delà de l'image; la solution de l'abstraction est dans cet élan vers quelque chose de plus que l'image: aucune juxtaposition d'images n'expliquera que l'on quitte et désire quitter l'image.

Ces observations prouvent que TAINE attribuait trop d'importance aux images et trop peu à cet élément nouveau qu'est le mouvement qui part de quelque chose pour aller vers autre chose: « on s'est plu, dit BINET (*ibid.*, p. 12), à ne voir dans l'esprit qu'un kaléidoscope éclairé par le foyer

(14) Cf. W. JAMES, cité par BURLOUD, *o. c.*, p. 19. Il accordait déjà aux relations et directions une existence psychique distincte. Mais ces sentiments de tendance restent peu hardis et comme des accompagnements de la pensée, sans en être encore les vrais matériaux.

(15) BINET, *o. c.*, p. 3. « Demandez à une personne qui vient d'en reconnaître une autre dans la foule: « Que s'est-il passé en vous? — J'ai reconnu telle personne. — Mais que s'est-il passé en vous au moment où vous l'avez reconnue? — Je me suis aperçue que je la reconnaissais; je me suis rappelé son nom, son histoire, etc... — Non ce n'est pas cela que je demande; en quoi consiste l'acte de reconnaître une personne, cet acte que vous venez d'exécuter? ». Là-dessus on reste coi, on ne sait plus que répondre ». Cf. BURLOUD, *o. c.*, p. 40, même exemple.

de la conscience » sans chercher à découvrir les lois des mouvements du kaléidoscope et les changements de combinaisons des atomes spirituels ». Toutes ces théories sensationnalistes qui font jouer un rôle d'une importance exagérée à la sensation et à l'image, réduisent le jeu de l'esprit à une combinaison des corps simples de la chimie mentale ou à un jeu des associations des images, sans se préoccuper de l'origine de ces changements des images kaléidoscopiques, ni même s'il pouvait y avoir des états de conscience indépendants de toute représentation sensible.

S'il est possible de découvrir des cas de pensées sans images, il est plus difficile de saisir le travail de cette activité permanente privée du support sensoriel, de saisir la pensée « comme acte, comme opération » (p. 16). MARBE, dit BINET, a le premier montré que l'acte de la pensée ne se décrit pas, ne se perçoit pas « on a vu que l'acte de la pensée est à la fois essentiel et indescriptible » (p. 17).

Ainsi « MARBE plaçait ses sujets dans une condition précise où ils devaient former un jugement; il les invitait à soupeser successivement différents poids et à décider lequel était le plus lourd; cela supposait comparaison et jugement ». Or, le sujet arrive à une conclusion, mais est incapable de parcourir le chemin conscient qui l'a mené à la conclusion: « de ce jugement le sujet ne pouvait rien dire; il ne le percevait pas comme acte, il n'en percevait que les effets, traductibles en termes de connaissances, en objets pour affirmation » (BINET, *ibid.*, p. 16 et 17).

Le mot qui, selon BINET, n'explique rien, mais tout au moins traduit ce travail obscur de la pensée dans telle ou telle direction, est le mot de tendance employé par ACH (*ibid.*, p. 18). Il reste à préciser la nature de ces tendances.

On a également employé, dit BINET, l'expression de sentiments intellectuels, « pour rendre compte non pas de la direction, mais des opérations de censure qui peuvent intervenir pour en changer la direction » (*ibid.*, p. 18). Cependant cette assimilation du sentiment intellectuel au sentiment pour si légitime qu'elle soit (et pour cause!) n'expli-

que pas qu'un acte intellectuel puisse être indifférent; et BINET de citer les actes indifférents sur lesquels les travaux de MARBE, MAYER, ORTH ont attiré l'attention, après BAIN; l'incertitude, l'effort, l'incapacité, l'ignorance, l'assentiment, la conviction qu'une chose est fausse ou qu'elle est vraie, la surprise, l'étonnement, la curiosité, l'attention, le sentiment de la familiarité et autres états analogues (p. 19).

Il se propose par sa théorie de l'attitude de montrer comment l'attitude peut passer du domaine de l'attitude émotive à l'attitude intellectuelle, de l'émotion à la pensée, par simple non prise de conscience des éléments organiques et sensoriels qui accompagnent généralement l'émotion et attirent l'attention sur ce qu'il y a de subjectif dans l'émotion. Jugement, pour de là, passer à cet oubli de soi-même qui caractérise la pensée pure (*ibid.*, p. 40). Exemples de sentiments intellectuels sans rapports avec les manifestations organiques (p. 19). « Nous disons couramment que nous avons le sentiment de la certitude, ou de notre curiosité ou de notre doute, mais le terme sentiment n'est pas pris ici dans le sens d'état affectif, d'émotion, ni de sensation de plaisir ou de peine, les deux sens où on l'emploie couramment; il signifie conscience vague, perception mal définie aboutissant à la constatation d'un fait plutôt qu'à son analyse: et en effet il s'agit ici de faits non analysés, mais dont l'existence nous paraît indéniable et s'impose à nous avec une force inouïe ».

Il restait par conséquent, non seulement à préciser la nature de ces tendances et le mode de leur action dans la pensée, mais encore à montrer la continuité de la conscience profonde passant de son effet émotif à la pensée indifférente pure de tout élément sensoreil (p. 19).

Bref, il restait à systématiser les recherches nouvelles relatives à ces tendances, ces attitudes et ces sentiments intellectuels.

En réalité, pour BINET et son école, la pensée conceptuelle et l'émotion réalisée sont encore des « états » accompagnés plus ou moins d'éléments perçus, sentis, passifs;

pour découvrir l'élément dynamique même il faut aller au delà de l'émotion et au delà de la pensée.

La force spirituelle pure, l'attitude, sera dégagée alors de tout élément sensoriel, de toute sensation organique, de toute image, même verbale.

C'est ici que se précise la différence entre image-sensation et attitude-émotion-acte intellectuel, l'hétérogénéité de la pensée et de l'image.

D'un côté l'élément passif de l'esprit, les réalisations, la matière, les objets pensés, le statisme. De l'autre l'élément actif, spontané, tendanciel, le dynamisme.

D'une part, l'action de l'esprit, la source spontanée de cette activité; d'autre part, les résultats cristallisés de cette action, de cette réaction dirigée. Voici comment BINET arrive à cette dualité du connu et du connaissant.

Comment, dira-t-on de suite, concevoir l'émotion pure, c'est-à-dire privée de toute sensibilité organique? existe-t-il des émotions sans manifestations physiologiques?

Mais comment concevoir l'acte intellectuel pur, c'est-à-dire dépourvu de tout accompagnement sensoriel? existe-t-il des actes intellectuels purs?

La réponse de Binet à ces questions qu'il pose lui-même, est affirmative: il existe, d'une part, des attitudes de la conscience antérieures à toutes manifestations organiques-images perceptives ou images verbales, et, d'autre part, les manifestations physiologiques de l'émotion ne font pas partie intégrante de l'émotion-jugement: elles sont des effets et supposent une passivité contraire à la nature même de l'émotion (*ibid.*, p. 35). C'est ce que nous allons voir.

Si la vie intellectuelle et la vie émotive ne sont plus des entités, l'on peut comprendre à la fois l'action de l'émotivité sur la vie intellectuelle, celle de la vie intellectuelle sur la vie émotive, la présence de l'émotivité dans presque toutes les manifestations de la pensée agie, dans l'attention, la mémoire, l'abstraction, l'invention, et l'ingérence des éléments sensoriels dans les pensées, tout comme l'action de la pensée sur les émotions, dans le sentiment et les passions;

il suffit d'admettre que ce sont, au fond, deux aspects d'une même réalité et que l'on peut passer de l'une à l'autre par transition, l'élément spontané sous-jacent restant le même, l'attitude mentale, dans les deux cas.

BINET (*ibid.*, p. 5), dit à ce sujet : « on admet par exemple que les sentiments troublent l'esprit, que ce sont les maîtres de la volonté et de la croyance et de l'attention ; mais comment peut-on se représenter cette influence d'un sentiment sur un raisonnement ? On en voit bien les résultats ; on constate bien, d'une façon pratique qu'une personne émue par la défense de ses intérêts personnels devient sourde à toute une série d'arguments, et ne comprend plus que deux et deux font quatre, si c'est contraire à ses intérêts. Aujourd'hui en politique, dans les journaux, on ne raisonne pas, on fait de la polémique, c'est-à-dire, qu'on met son raisonnement à la remorque de ses émotions. Mais en quoi consiste cette émotion, comment agit-elle, comment peut-on se représenter son action directe sur la pensée de la croyance, sans comparaisons tirées de la physiologie sans métaphores puérides ? »

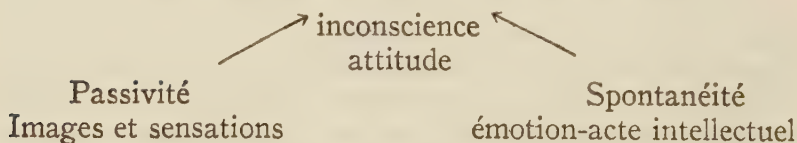
« Montrons (p. 25) comment on peut ramener à des attitudes d'une part les émotions, d'autre part les actes intellectuels. Nous sommes précédés dans cette voie par MESSER qui semble avoir compris que l'attitude est comme un point de croisement entre les actes intellectuels et les émotions. »

Toute attitude est, en quelque sorte, une tendance en voie de réalisation ; c'est une préparation à l'acte, préparation qui reste intérieure (p. 23), inconsciente, qui ne nous est révélée que par les sensations subjectives qui l'accompagnent (*id.*) : « Je suppose, dit BINET, que nous sommes disposés à nous battre ; le combat ne consiste pas seulement en mouvements et coups de poings réalisés ; il consistera aussi en certaines actions nerveuses, qui détermineront la série d'actes de combat, et qui en sont la source véritable ; supprimons l'effet musculaire extérieur, le geste réalisé, il restera toutes les dispositions nerveuses ou psychiques, d'un combat qui ne s'exécute pas ; le geste préparé, immi-

ment, voilà l'attitude. » Bref avant l'acte volontaire réalisé, il y a le choix des éléments réalisables qui n'est pas même le commencement d'innervation qui précède l'action, car, avant ce commencement organique, il y avait la notion inconsciente de direction de la volonté. Avant la réalisation, il y a l'intention, le choix spontané de la direction de l'effort, ou même, la perception inconsciente d'une réaction nécessaire parmi toutes les réactions possibles.

Si au point de vue du mouvement l'attitude est le mouvement qui précède l'envoi de l'influx actif dans telle ou telle direction parmi toutes les directions possibles (avec ce que cette action directrice de l'esprit sur la matière conserve d'obscur causalité), on peut dire pour l'émotion et pour la pensée que l'attitude en est une sorte de prescience sélective et inconsciente. Bref l'attitude est le choix qu'il est nécessaire de faire en présence de tous les possibles : les faits de conscience ne sont que les constatations du choix fait dans l'inconscient.

SCHÉMA PROVISOIRE DE LA THÈSE DE BINET



ESSAI DE CLASSIFICATION

matière

- 1° Images et sensations.
- 2° Emotion + manifestations organiques.
- 3° Acte intellectuel.
- 4° Attitude de conscience.

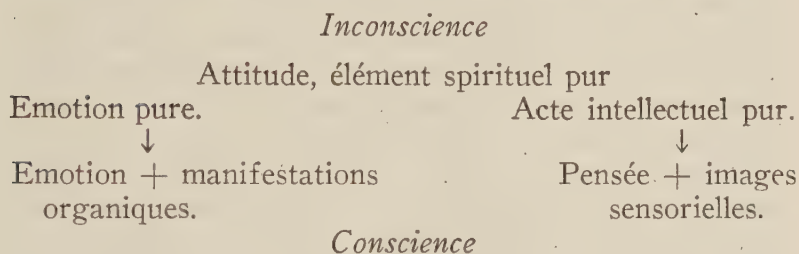
esprit

intellectualité pure.

L'attitude est une sorte de jugement pur virtuel, qui se manifeste après coup par les émotions et les pensées (p. 24) ou qui est accompagnée d'émotion physiologique et de

pensée sensorielle ou encore l'émotion et l'acte intellectuel tels qu'on les entend habituellement sont des prises de conscience de ces états purs; à ces prises de conscience qui impliquent réceptivité de l'esprit et en quelque sorte passivité, se mêlent des éléments sensoriels qui font que nos émotions, ont pu paraître des phénomènes physiologiques liés aux mouvements et aux troubles organiques, qui font qu'à nos pensées conscientes se mêlent des données sensorielles appelées images (p. 24). Les sensations restent donc encore une condition de la conscience.

Nous pourrions figurer cela de la façon suivante:



C'est-à-dire que l'attitude est à la fois un acte intellectuel pur et une émotion pure (p. 33).

« Tout acte intellectuel est une attitude, toute émotion en est une autre ». L'émotion et l'acte intellectuel se confondent dans l'attitude. Ce que nous traduisons d'ailleurs en disant que l'émotion implique un jugement inconscient. Voici la vie émotive et la vie intellectuelle confondues à leur source.

Cependant la distinction nette que le verbalisme entend établir entre les deux facultés n'est pas une pure illusion: en effet une émotion diffère d'un acte intellectuel; car si dans l'attitude, fait spirituel pur, où se confond l'instinct, l'émotion et l'intelligence, ce qui est conforme à ce que nous apprend la biologie et l'évolution (p. 26), au niveau de la conscience, l'émotion et l'acte intellectuel diffèrent par l'apport plus ou moins important d'éléments passifs, c'est-à-dire, organiques. Ces éléments sensoriels, sensations organiques, images perceptives et verbales colorent l'attitude intellectuelle.

« L'émotion existe quand l'attitude est réalisée; elle devient consciente quand l'attitude est perçue ». Nous verrons, par ailleurs, que ces éléments organiques sont des suppléments et que l'attitude existe même quand elles n'existent pas. Tout au moins l'hypothèse de ces attitudes est probable, sinon démontrable par leur nature, insaisissables qu'elles sont par l'introspection (*ibid.*, p. 28). « C'est par un raisonnement tout théorique que j'arrive, dit BINET, à cette définition », et plus loin, p. 32: « à notre avis et jusqu'à plus ample informé, nous sommes en train d'exposer une hypothèse et pour le moment nous ne voyons pas le moyen de la démontrer. »

Quelles sont les différences entre l'attitude émotionnelle et l'attitude intellectuelle, devenues conscientes et ces différences sont-elles essentielles, c'est-à-dire, font-elles partie de chacune indéfectiblement?

Ici trois choses: d'abord, on peut, dit BINET, saisir le passage de la vie émotive à la vie intellectuelle, ce qui corrobore l'hypothèse d'une origine unique. Ensuite, on peut découvrir, nous l'avons dit, ces attitudes à l'état pur, donc dégagées de tout sensualisme. Enfin, il y a le sens de ces faits, comparé à celui des manifestations sensorielles.

Voyons d'abord les différences entre les deux faits de conscience (p. 33). « Si tout acte intellectuel est une attitude, dit BINET, si toute émotion en est une autre, quelle va être la distinction entre les deux? Nous venons de faire entre l'émotion et l'acte intellectuel un tel rapprochement qu'on va courir le risque de les confondre. Il ressort en effet de notre analyse que c'est identiquement le même processus, mais on ne les confondra pas, si on admet que certaines parties de ce processus sont plus ou moins développées selon les cas. » (p. 33).

L'attitude est de nature émotionnelle lorsqu'elle s'accompagne de sensations fortes, de nature organique, et on doutera d'autant moins de la présence de l'émotion que les effets corporels en sont plus intenses. »

L'émotion est avant tout, à l'origine, un jugement qui doit dominer la sensation, à laquelle elle s'oppose comme

la spontanéité à la passivité. Mais si, à l'origine, l'émotion est cette attitude de la conscience, ce jugement virtuel, les effets organiques, par un retour des choses, au lieu de porter vers l'extérieur ce jugement, font qu'il finit par être absorbé en quelque sorte par la contemplation de ces effets organiques, depuis l'émotion intellectuelle peu intense qui met l'accent sur le jugement jusqu'à l'émotion pathologique (p. 35) qui va jusqu'à réduire à néant les bienfaits de la spontanéité et par cette sorte de repli passif sur nous-mêmes qu'est la douleur-sensation (16) et annule notre réaction.

En général l'émotion s'explique par des sensations organiques qui accompagnent l'attitude (p. 33):

1° Elle paraît surtout corporelle, puisque notre attention est attirée sur des sensations ayant le corps comme siège et comme excitant; 2° elle paraît plus individuelle que la pensée, puisque l'attention est attirée vers nous, sur notre corps; 3° elle paraît affectée surtout par les qualités agréables ou désagréables, puisque c'est là la caractéristique des sensations organiques ». Bref, l'émotion est comme un retour sur soi-même, retour provoqué par l'adjonction d'éléments organiques. Retour sur soi-même modéré, lorsque sont modérées ces manifestations mêmes. Retour sur soi absolu, lorsque ces manifestations sont intenses. Alors le jugement spontané qui est à l'origine de l'émotion et qui est attitude émotionnelle disparaît de plus en plus pour faire place à la passivité de la perception. L'émotion est alors pathologique. Prenons l'exemple que donne BINET: la peur (*oc.*, p. 35).

Il y a une peur utile, il y a une peur nuisible. La première atteint son but qui est la conservation, la seconde ne l'atteint plus, elle est néfaste et aboutit à la destruction de l'être.

(16) BINET, *ibid.*, p. 25: « Les attitudes émotionnelles sont celles qui font jouer un rôle à la personnalité du sujet, comme le sentiment de familiarité, de valeur, le sentiment qu'un acte est correct, ou approprié à son but ou le sentiment d'un état subjectif de doute, d'aise ». C'est d'ailleurs l'opinion de MESSERT que BINET rapporte ici sans s'y rallier tout à fait.

L'émotion normale est « un acte intellectuel poussé plus avant vers l'action » (*oc.*, p. 35). « Seulement l'émotion ne présente pas uniquement un stade plus avancé d'exécution », plus proche de la vie, « elle suppose en outre, une mise en activité spéciale de nos organes d'expression, elle suppose même souvent le désordre.

Il y a dans l'émotion forte une diffusion, une agitation inutile et un obscurcissement de la conscience. Les sensations organiques qui représentent des sous-produits de l'attitude émotionnelle, accaparent l'attention, la troublent. Aussi a-t-on pu dire depuis longtemps que toute émotion intense a un caractère morbide; et c'est profondément vrai. En somme la sensibilité reste un moyen et ne doit pas devenir une fin. Voici une peur utile; elle constituera dans des attitudes de défense, intelligentes, adaptées, elle sera alors « normale ». Au contraire une peur sera morbide, « quand la peur paralysera nos moyens de défense et nous rendra la proie du danger que nous devons éviter » (*id.*).

Somme toute l'émotion de spontanée qu'elle était, lorsque normale, devient inertie et passivité dans le cas pathologique. Mais le fait spirituel de l'émotion reste le même au fond. Ce sont les éléments adjacents qui le troublent, comme les images troublent les perceptions de l'esprit.

Voyons maintenant l'attitude intellectuelle. Si l'émotion pouvait être considérée comme un retour modéré ou pathologique sur soi-même et une réaction liée à notre intérêt ou détournée de son rôle primitif, on peut définir l'attitude intellectuelle comme un oubli de soi-même.

Jugement de plus en plus abstrait et pauvre en éléments subjectifs et organiques, à la limite, faisant pendant aux attitudes-émotions absorbées par la perception de troubles organiques, l'acte pur est dénué de toute sensualité.

« Nous dirons que l'attitude est de nature intellectuelle, lorsqu'elle s'accompagne d'un minimum de sensations organiques » (p. 33). « Elle est moins corporalisée, elle paraît moins matérielle, elle paraît digne d'un esprit pur ». C'est

pourquoi les philosophes ont toujours eu une « certaine répugnance à rattacher à la vie du corps les états intellectuels ». Ils sont « moins personnels, plus généraux », la personnalité s'oublie à les concevoir, ils sont « plus froids », « plus éloignés du plaisir et de la douleur ». BINET rappelle (p. 24) la définition de la vie psychique : toute la vie intellectuelle dépend de cette suspension de l'activité motrice ; les actes réels sont remplacés par les actes virtuels, des attitudes, et c'est sur ces attitudes, éléments aussi fondamentaux que les images, que s'édifie toute une partie de la vie psychique. Froideur émotionnelle, activité symbolique de personnalisation, tels sont les caractères généraux des attitudes intellectuelles. On peut donc passer de l'un à l'autre, puisqu'il y a une solution de continuité entre les attitudes émotionnelles et les attitudes intellectuelles (17).

« Pour passer d'un processus à l'autre il suffit de faire varier l'appoint des sensations organiques qui accompagnent l'attitude. « Dépouillez-là de ces sensations, vous n'avez plus qu'un acte intellectuel ; ajoutez-les, vous avez une émotion. C'est ainsi que se réalise l'unité substantielle de l'esprit. » BINET dans une note, p. 33 et 34 ajoute d'autre part que : « la volonté est aussi une attitude motrice et qu'elle ne diffère de l'émotion en ce que l'attitude conduit à une action réelle, spéciale, sur laquelle l'attention se fixe et dont la réalisation est accompagnée d'une conscience musculaire précise. » Il renvoie au travail de MICHOTTE et PRÜM : « Etude expérimentale sur le choix volontaire et ses antécédents immédiats », où est établie cette parenté de l'attitude-volonté avec l'attitude-émotion et avec l'attitude-acte intellectuel. Au fond, la volonté, prise de contact entre la volonté pure et l'inertie organique est à mi-chemin des attitudes émotives et des attitudes intellectuelles. Nous proposerions dès maintenant la classification suivante,

(17) BINET, *Qu'est-ce...*, p. 34 : « Notre idée sur la nature de la pensée nous fait bien comprendre comment jugement et sentiment peuvent se transformer insensiblement l'un dans l'autre, parce qu'ils sont tout proches, parce qu'ils sont comme des variantes d'un thème unique ; sentir et comprendre sont deux choses contiguës ».

selon le principe d'une hiérarchie établie en fonction inverse de l'importance des éléments sensibles et organiques venant se greffer sur les attitudes pures :

1° Emotion.	{ A. Cas pathologique.
2°	{ B. Cas normal.
3° Attitude volontaire	
4° Attitude acte intellectuel.	
5°	{ A. Pensée avec image.
	{ B. Attitude pure par ex. :
	sentiment intellectuel et intentions.

Cette classification que je propose parce qu'elle est claire, fondée sur la plus ou moins grande importance des éléments passifs aurait besoin d'être précisée en maint endroit : on voit bien pourquoi la pensée pure est supérieure à la pensée avec image et éléments émotifs, encore que l'on puisse se demander si ce n'est pas là le cas pathologique (à l'autre extrémité de la série, faisant pendant au cas pathologique de l'émotion), de la pensée qui n'est plus en contact avec le réel, qui n'a plus aucun contenu positif, qui n'est plus qu'une forme ou un désir de connaissance. On ne nous empêchera pas de songer à ces mystiques et à ces philosophes de l'absolu, dont parle RIBOT dans son livre : *La vie inconsciente et les mouvements* (Paris, Alcan, 1914, p. 96). RIBOT (18), d'ailleurs avec assez de malignité, rapproche la « pensée sans images et sans mots » de la vision des mystiques, vision indépendante de toute représentation sensible, utilisant le langage cogitatif (p. 108). Nous touchons ici à l'idéal de la « pensée pure, à ce que j'appelle la limite de l'anéantissement intellectuel » (p. 109) et nous rappelons aussi cette citation que RIBOT trouve chez NORDAU. (*Le sens de l'histoire*, trad. Jankélévitch, p. 283 et suivantes. Paris, Alcan). « Nous sommes habitués à vanter le don de l'abstraction comme un privilège de la pensée humaine et à le placer très haut. Ceci est très pro-

(18) Voir aussi article de A. LECLÈRE, *La Psychologie des états mystiques*, *Année Psychologique*, 17, p. 97.

blement une erreur que la philosophie commet depuis des siècles et dont il faut avoir le courage de s'affranchir. L'abstraction constitue l'opération la plus délicate et la moins sûre du cerveau. En réalité les phénomènes se passent dans le temps et dans l'espace sans qu'il y en ait jamais deux qui présentent une identité complète, mais notre perception s'habitue à négliger les différences moins sensibles et à ne s'attarder qu'aux ressemblances saillantes qui ne sont pas toujours les caractères les plus importants... La faculté d'abstraire, acquise par l'homme a été une arme à deux tranchants. »

En effet, si l'on veut bien définir la connaissance comme un rapport entre l'esprit et un objet, il faut reconnaître que dans l'abstraction à la limite supérieure (ou inférieure, comme l'on voudra) la pensée perd son objet et n'étudie plus que la pensée elle-même. Peut-être pourrait-elle alors se saisir elle-même? dans une sorte d'intuition parfaite entrer en contact avec ses forces propres?

On pense à cette phrase de KANT, rapportée par BINET lui-même, p. 40: « Nous ne saisissons que l'apparence de nous-mêmes »; « les effets de nous-mêmes, ajoute BINET, et nous vous demandons si la pensée pure est possible. »

Mais nous nous plaçons au point de vue de BINET, qui est celui-ci, sans aucun doute: la pensée où se découvre la force appelée pensée agissante tant que cette force n'est pas arrivée à son but, que l'on appelle aussi la pensée-sentie, cette pensée-créatrice, force-dynamique, se découvre à l'état pur dans les attitudes de la pensée pure. Tous les autres états présentent des stratifications plus ou moins épaisses de données sensibles et passives qui cachent la force, captent plus ou moins l'attention, détournent l'esprit du spontané, pour le fixer dans la contemplation des éléments passifs où il s'oublie et où le psychologue a beaucoup de mal à reconnaître la force initiale. Ce qu'il faudrait préciser, c'est pourquoi la volonté attitude se place-t-elle entre l'attitude-émotion normale et l'attitude-acte intellectuel avec éléments sensoriels. Je crois que le seul motif est de ne pas rompre l'équilibre du tableau, à moins que le fait,

dans l'attitude-volonté, des réactions organiques et musculaires précises soit suffisant pour placer la volonté avant une pensée dont il n'est pas impossible de croire qu'elle peut-être évoquée, accompagnée d'images variables et que le lien qui unit la pensée aux images est très tenu alors que la volonté est accompagnée de manifestations musculaires qui sont, elles, précises.

Au fond, ce qui nous intéresse, c'est que, l'on peut passer de l'une à l'autre de ces réalisations des attitudes pures qui garantissent ainsi l'unité de l'esprit (p. 33), tandis que la variété des éléments organiques, sensibles ou passifs assurent la distinction nette entre les différentes facultés auxquelles nous sommes habitués.

Seulement pour étayer une telle hypothèse ne faudrait-il pas saisir cette réalité : l'attitude dans ce qu'elle a de primitif ? Comment démontrer en effet, que les états intellectuels d'émotifs ne sont que des effets d'attitudes inconscientes ? Il n'y a qu'un moyen, un seul, c'est de montrer qu'il y a émotion sans sensation. c'est-à-dire, que l'émotion psychique et physiologique suppose une puissance de jugement qui se traduit par des effets conscients et organiques qui sont ce que nous appelons, nous, l'émotion.

Il faudrait aussi prouver l'existence d'une pensée sans image. une pensée qui serait à l'état de direction d'intention, d'attitude. Qu'à cela ne tienne !

Nous trouvons chez BINET un essai de la première proposition de l'hypothèse et de la seconde proposition de l'hypothèse nous trouverons une tentative de démonstration chez les psychologues de l'Ecole de Wurzburg.

Y a-t-il émotion sans perception de sensations organiques. Rappelons la thèse de W. JAMES sur les émotions, thèse dont nous avons déjà parlé :

« JAMES, dit BINET (*op.*, p. 29), avait donné à sa théorie une forme un peu brutale ; il était si pénétré de l'utilité de souligner l'importance des signes objectifs de l'émotion, qu'il n'avait pas craint d'écrire la formule suivante dont l'air paradoxal n'a pas nui à la fortune de sa théorie :
« Nous ne tremblons pas parce que nous avons peur ; mais

nous avons peur, parce que nous tremblons; le tremblement se produit d'abord, la peur ensuite. » JAMES avait donné une telle formule non seulement pour frapper l'opinion, mais encore pour protester contre le vide de la conception des facultés. « Lorsque je cherche à savoir ce que je perçois, comme émotion ou dans une émotion, je tombe toujours sur une sensation que j'éprouve lorsque je suis ému; je ne conçois pas une émotion sans ces sensations, et je ne conçois pas que l'émotion consiste en autre chose que ces sensations. » (BINET, *op.*, p. 5).

Bref, JAMES conclut que l'émotion est la perception des signes de l'émotion. Théorie claire, dit BINET (*ibid.*) « l'émotion cesse d'être abstraite, d'être un mot »; mais théorie insuffisante car elle « n'a pas cherché à comprendre son rôle dans le mécanisme de la pensée, mais à saisir en quoi elle consiste, de quelle matière elle est faite; il n'a pas présenté une théorie dynamique de l'émotion, mais plutôt une théorie statique, une analyse, un inventaire. En somme il a fait pour l'émotion ce que HUME et TAINÉ ont fait pour la pensée; il a mis en lumière l'élément sensoriel ».

La théorie de JAMES reste une théorie statique; elle réduit l'émotion à la perception (19).

Comment se contenter d'une théorie statique de ce qui est l'essence même de notre spontanéité! Ne voit-on pas

(19) Cependant dans une note (p. 27) BINET reconnaît: « Je ne suis pas certain que l'objection que je fais à James, il l'ait méritée. Peut-être James a-t-il admis, comme je le fais dans le texte, que l'émotion n'est que la prise de conscience d'un état corporel, lequel pourrait exister en dehors de toute conscience. Il me semble que James ne s'est pas expliqué très clairement sur ce point. Il y a cependant un passage de ses écrits qui est assez significatif et je le cite: « Les réactions instinctives et les expressions émotionnelles se confondent imperceptiblement les unes dans les autres. Tout objet qui excite un instinct, excite également une émotion » (*Les émotions*, trad. franç., Paris, Alcan, p. 44). Il est évident qu'en rapprochant l'émotion de l'instinct, James s'éloigne de l'idée que l'émotion consiste dans la conscience et il paraît même incliné à admettre que, la conscience une fois supprimée, il doit subsister quelque chose de l'émotion, puisque l'instinct auquel il compare l'émotion est précisément une action inconsciente, une action qui existe en elle-même, séparément de la conscience que nous pouvons en avoir de temps en temps ».

Bref notre personnalité dépasse la conscience intellectuelle et émotionnelle: il y a un processus de la conscience qui n'est pas la prise de conscience. (BINET, *ibid.*, p. 27, note 1).

que les réactions corporelles sont déjà des réactions et que ces perceptions de troubles organiques présupposent déjà l'idée de jugement émotionnel. L'adaptation organique traduit une réalité spirituelle au même titre que l'adaptation intellectuelle : or le geste préparé, voilà l'attitude.

« Au point de vue philosophique, on peut envisager la vie psychique comme susceptible de se manifester dans deux conditions bien distinctes : d'abord lorsque nous sommes en contact avec le milieu extérieur, que nous exécutons effectivement des mouvements adaptés qui sont nécessaires et qui répondent à nos sensations ; et en second lieu lorsque le milieu extérieur est loin de vous, qu'au lieu de la percevoir, nous nous le représentons, et que les mouvements adaptés ne peuvent pas se faire immédiatement vis-à-vis de ce monde idéal, mais on ne les fait qu'à demi, on les suspend, on les prépare » (*ibid.*, p. 24).

Ces deux formes de la vie présupposent également un dynamisme, c'est-à-dire une puissance d'adaptation et donc une faculté de jugement qui se traduit par un langage, en majeure partie, corporel, dans le cas des émotions, dans un langage symbolique, en majeure partie, dans le cas des manifestations intellectuelles. Mais dans les deux cas, avant les effets corporels, organiques ou images, il y avait la cause qui est cette juridiction à l'état de présence spirituelle pure. Autrement dit, entre JAMES et BINET il y a cette différence : pour JAMES, les manifestations organiques de l'émotion sont causes de l'émotion psychique qui n'est donc que la traduction passive de la première. Pour l'intellectualiste, il y a jugement psychique, puis effets organiques de ces jugements. Ils ont tous deux raison et tous deux tort. BINET se place au-dessus des deux thèses et dit, en substance : les jugements organiques et les jugements psychiques ne sont tous les deux que les effets d'une même réalité qu'ils supposent et qui est la faculté de juger. C'est-à-dire, il y a un dynamisme spirituel, antérieur aux faits intellectuels et aux faits émotifs : c'est l'attitude qui symbolise cet énergétisme de ce que l'on peut difficilement appeler l'esprit et qui est l'aconscent.

Somme toute, et nous sommes d'accord avec BINET sur ce point, il y a avant la pensée des tendances intellectuelles, avant l'émotion des tendances à juger, avant la volonté, des tendances à vouloir, et, avant l'adaptation, la tendance à vouloir durer.

L'esprit ou l'aconsscient est le faisceau de toutes les forces en action.

Or la preuve pratique de cette existence aconsciente, nécessaire pour des raisons logiques, de forces spirituelles, BINET la trouve dans le fait qu'il existe des cas où l'on peut saisir l'émotion sans qu'il y ait perception possible de troubles organiques; « c'est par un raisonnement tout théorique, dit-il, que j'arrive à cette définition: (l'émotion existe quand l'attitude est réalisée; elle devient consciente quand l'attitude est perçue); « l'émotion est une attitude mentale d'une certaine nature, qui est généralement importante et violente, et que la perception de certaines sensations organiques accompagnant l'attitude ne constitue pas une émotion, mais nous en donne la conscience » (p. 27 et 28). « Mais, après y être arrivé, j'ai la satisfaction de m'apercevoir que des observations très curieuses me donnent raison. JAMES, qui se mettait à un point de vue bien différent, qui voyait dans les émotions surtout des phénomènes de perception, avait conclu qu'un sujet complètement anesthésique serait dépourvu de toute émotion... ». Or les observations de REVAULT D'ALLONNES (Rôle des perceptions internes dans les émotions et dans la perception de la durée, *Revue philosophique*, décembre 1905), montrent que des anesthésiques peuvent être émus (BINET, p. 28). Ou tout au moins, les cas d'ALLONNES et celui de LELIÈVRE que BINET rapporte dans: « Binet et Simon, la folie maniaque dépressive » (*Année psychologique*, XVI, p. 183) « suffit à constituer une preuve de la distinction que nous pensons faire entre l'émotion et la conscience de cette émotion, puisque l'émotion peut subsister comme acte, sans qu'on en ait conscience » (*ibid.*, p. 29).

Le paradoxe: « Est-il possible d'avoir peur sans le savoir? Est-il possible d'avoir un sentiment sans le sentir?

savoir? Est-il possible d'avoir un sentiment dans le sentir? » a pour BINET une signification « très claire » qui établit que « l'émotion sentie, c'est l'attitude, plus un certain nombre de sensations organiques » (p. 29).

Si la réalité spirituelle est constituée par les attitudes aconscientes qui se réalisent en faits de conscience (émotions senties et actes intellectuels pensés) il la faudra saisir agissante et spontanée.

S'il existe des émotions pures, attitudes devançant l'émotion-sentie-consciente, il faudra passer par le corollaire suivant qui ne serait qu'une preuve de plus de ce fait que tout acte, manifestation organique suppose une tendance à l'acte, antérieure et cause spontanée, comme toute émotion consciente suppose une attitude émotionnelle dont elle n'est que la prise de conscience, il faudra, disons-nous, établir le corollaire suivant: tout acte intellectuel suppose une attitude antérieure, cause spontanée de la pensée consciente, et qui est indépendante de tout ce qui est organique, sensibilité ou imagination (20). Autrement dit, il faudra établir l'existence d'attitudes de l'esprit neutres, d'intentions spirituelles dégagées de tous éléments sensualistes.

C'est pourquoi BINET, et toute l'école de Wurzburg insistent tant sur: 1° les sentiments intellectuels dégagés de toutes manifestations organiques des émotions; 2° l'existence d'états neutres de l'esprit; neutres ici signifie non seulement sans rapports avec les manifestations physiologiques de l'émotivité, mais encore indépendante de toute réalité corporelle, musculaire, sensible ou imaginatrice.

1° Des sentiments intellectuels purs, privés de ces sous-produits de l'attitude émotionnelle, BINET en cite (p. 25) qu'il trouve chez MESSER. Nous en citons d'autres sur lesquels toute l'école de Würzburg a insisté: chez MARBE, MAYER, ORTH: l'incertitude, l'effort, l'incapacité, l'ignorance, l'assentiment... etc. (cités par BINET, *o. c.*, p. 19).

(20) C'est, nous l'avons vu dans notre *Psychologie générale des images*, la forme habituelle de l'explication en psychologie et en particulier dans l'invention: le postérieur est préformé dans l'antérieur. Mais par une telle explication causale, on élimine toute invention. Cf. in chapitre de l'invention: le rôle des tendances dans l'imagination créatrice.

2° Des attitudes intellectuelles indépendantes de toute attitude corporelle et antérieures à elle: BÜHLER affirme (21): « en principe tout objet peut être pensé d'une façon entièrement déterminée sans le secours de l'intuition sensible ».

BURLOUD, à la page 36 de sa thèse: « il y a en elle (l'idée) un élément intuitif et actuel irréductible en lui-même à l'image ». Une pensée peut être affranchie de tout élément imagé et d'origine sensorielle. BÜHLER admet que les images verbales mêmes peuvent faire entièrement défaut (22).

Enfin, ce qui permet encore de concevoir que ces attitudes sont des réactions spontanées (BINET, *o. c.*, p. 30), c'est que BINET les oppose nettement aux données passives de la sensibilité et de l'imagerie. C'est pour cette raison qu'il estime qu'il y a « antagonisme entre la pensée et l'image ». C'est pour cette raison qu'il y a une pensée sans images et sans mouvements (cf. RIBOT, p. 110, *La vie inconsciente et les mouvements*). La pensée aconsciente dans ce qu'elle a de dynamisme et de spontanéité est centrifuge. L'imagerie et la sensibilité absolument passive. L'image est une fiction, en elle nous ne saisissons pas l'esprit, mais des résultats des efforts de l'esprit.

C'est pourquoi dans la psychologie dynamiste de BINET les images et les sensations, qui sont des signes et non des

(21) BÜHLER, Ueber Gedanken. *Arch. f. die ges. Psychologie*, 1907, t. IX, cité par BURLOUD, *La pensée conceptuelle*, p. 21.

(22) Cf. *Sentiments intellectuels et attitudes de la conscience pure*, *o. c.* — Cf. BURLOUD, p. 30: Y a-t-il des sentiments purement subjectifs? identifiés avant d'être analysés?; p. 32: S'il existe un savoir pur, c'est au côté des sentiments intellectuels qu'il faut le chercher. — Sentiment du déjà vu. — Ex. l'intention de Marbe (*Experimentelle-psychologische untersuchungen über das Urteil*, Leipzig, 1901).

La consigne et les attitudes de la conscience, in *Experimentelle psychologische Unters. über das Denken* (*Arch. f. ges. Psych.*, 1906, t. VIII): « Les propositions indicatives, les interrogations, les souhaits ou les ordres, toutes les catégories, tous les rapports... les attitudes spéciales qui nous avertissent que nous sommes en bonne voie ou que nous errons, qu'un jugement est absurde ou sensé — les sentiments d'identité, de coordination, de subordination et d'autres qui correspondent à des déterminations temporelles ou spatiales, à des liaisons causales » (cité par BURLOUD, *La pensée conceptuelle*, p. 21).

réalités, sont à proprement parler des impressions et ne sont que des effets de la pensée, non la pensée (p. 44) (23).

Dans cette allée et venue de nous au monde, du monde à nous, de la sensation à l'attitude, il y a deux choses, d'une part le connu, objets fixés, inertes, enregistrés, d'autre part, le connaissant; d'une part les résultats: images, sensations, sensibilité qui restent des « choses », d'autre part, les attitudes, qui marquent les commencements absolus dans la chaîne des faits de conscience. Bref les attitudes sont centrifuges et les images centripètes. Le terme centrifuge est assez mal choisi, nous semble-t-il, car centrifuge fait penser à l'existence des nerfs et à l'influx nerveux. La puissance centrifuge est antérieure à l'excitation volontaire, à l'innervation volontaire, à tout ce qui est matériel en quelque façon que ce soit. Bref, les attitudes émanent de l'esprit. Encore que certains passages soient peu clairs à ce sujet et que notre auteur ait semblé revenir à la fin de sa vie sur beaucoup d'affirmations plus hardies du début de sa carrière (24). En réalité, il y a les deux attitudes, celles du corps et celles de l'esprit. « Représentons-nous ce qui se passe dans l'esprit d'une personne qui écoute et à laquelle nous exposons une question intéressante. Non seulement nos paroles évoquent en elle des suites d'idées représentant les objets que nous décrivons ou nommons, mais, à mesure que la conversation se poursuit, on la voit faire des gestes ou prendre des expressions variées; c'est de l'attention, de l'approbation, de la dénégation des sourires de

(23) BINET, *Etude expérimentale de l'intelligence*, p. 309. — L'intention n'est pas consciente, elle ne le devient que par les mots et les images; et p. 108: « Elle constitue, si on veut la définir par sa fonction, une force directrice, organisatrice, que je comparerais volontiers à la force vitale qui, dirigeant les propriétés physico-chimiques, modèle la forme des êtres et conduit leur évolution en travaux invisibles dont nous ne voyons que l'œuvre matérielle ». Nous reviendrons sur les analogies entre ces intentions et l'élan vital et l'imagination créatrice.

(24) BINET, *Qu'est-ce...*, p. 23-24; par exemple l'attitude mentale, « c'est une préparation à l'acte qui reste intérieur et qui nous est révélée par les sensations subjectives qui l'accompagnent. L'attitude est au mouvement et à l'acte ce que l'image est à la sensation et à la perception; elle est un état inachevé par rapport à un état achevé ». C'est presque ramener l'attitude à un schéma moteur, à une habitude.

complaisance, des hochements de tête, des immobilisations, puis des rires, enfin toute une mimique. Et bien il faut supposer que dans sa pensée cette mimique a sa contre-partie; c'est une mimique interne et intime qui représente ses jugements, ses comparaisons, ses objections, ses raisonnements de toutes sortes; il y a en elle des images et des mimiques intérieures et sa pensée est composée de cela et rien que de cela » (*ibid.*, p. 31).

L'attitude du corps accompagne celle de l'esprit comme un effet sa cause. Mais y a-t-il une pensée distincte du mouvement, comme il y a des émotions distinctes des éléments sensoriels (p. 25) et une différence entre la douleur et les attitudes émotionnelles? Oui, il y a une pensée sans image, il y a une pensée sans mimique active.

Une pensée sans image? « je veux partir demain pour la campagne », les rapports conscients exprimés dans cette phrase familière, quelle image les traduirait? les nuances des « je veux » et de « demain (p. 15) je partirai » (p. 10) quelle image traduirait en spectacle l'idée de volonté incluse dans le futur: « je partirai »? Quelle image traduirait en sa totalité le sens du mot campagne. BERKLEY avait raison, l'image ne saurait construire l'idée » (BINET, p. 11 et BURLOUD, *o. c.*, p. 17 et 19).

Une pensée sans action (entendez sans qu'elle soit l'effet d'un effort musculaire)? quels restes d'attitudes motrices, quoiqu'en dise Miss WASHBURN (*The term Feeling, Journ. philos. Psych. and scientific Methods*, III, 1906), contiennent les prépositions, les conjonctions, les éléments relationnels de la pensée (p. 31). Mais même « quand il serait établi que le mot « avec » n'a pas pour nous d'autre sens que la réunion matérielle de deux objets, il ne s'en suivrait pas que lorsque nous pensons au mot « avec » nous avons une attitude motrice, et que c'est cette attitude qui en se réalisant constitue notre pensée de la relation » (BINET, *o. c.*, p. 32).

La pensée peut être accompagnée de sensations musculaires: elle n'en est pas l'effet, car les mouvements eux-mêmes sont les effets de l'attitude intellectuelle: « un

jugement positif ressemble, nous dit-on, au geste qui dit oui. A notre avis, il est ce geste même que nous contenons, que nous gardons en nous, que nous faisons mentalement, au lieu de l'exécuter avec la tête et avec la main » (p. 31). Cela revient « à considérer l'attitude comme une variété de réponse motrice, qui se distingue des autres par son caractère d'organisation : et on dira que plus cette organisation sera réalisée, plus l'attitude dégagée, toutes choses égales d'ailleurs sera d'un caractère intellectuel, plus au contraire l'organisation sera faible, plus nous aurons affaire à un phénomène de pure émotion » (p. 36). Bref, l'élément actif est sur le même plan que l'élément sensoriel qui permettait la distinction entre l'acte intellectuel et l'émotion.

L'attitude reste en deçà des mouvements et des sensations. Les mouvements supposent cette attitude.

Si une attitude se résoud en sensations musculaires est-elle autre chose que la perception des mouvements ? L'émotion est-elle autre chose que la perception des troubles physiologiques. Ne revient-on pas à la théorie sensationnaliste (p. 44). Non, répond BINET : « L'action est évidemment quelque chose de plus que des sensations (BINET, *o. c.*, p. 45) ; en admettant (que l'attitude inconsciente) soit révélée par des sensations qui l'accompagnent, il faut alors ajouter qu'elle existe en elle-même, et distincte du mode de connaissance qui nous la transmet ou, si l'on préfère cette manière de s'exprimer, nous dirons : les sensations jouent dans notre vie psychique un double rôle : elles sont des objets de connaissance et elles sont des révélations d'autre chose. Elles sont des procès-verbaux ; mais des procès-verbaux ne constituent pas des actions, des événements » (p. 45).

C'est au fond ce que d'autres philosophes ont exprimé ainsi : les sensations sont des commencements de liberté où elles ne sont pas, et « la sensibilité n'est qu'une question posée à notre activité motrice » (25). Ainsi s'introduit

(25) Cf. H. BERGSON, *Matière et Mémoire*, p. 35.

l'idée d'action, d'attitude, de mouvement, de spontanéité, de liberté dans la psychologie expérimentale.

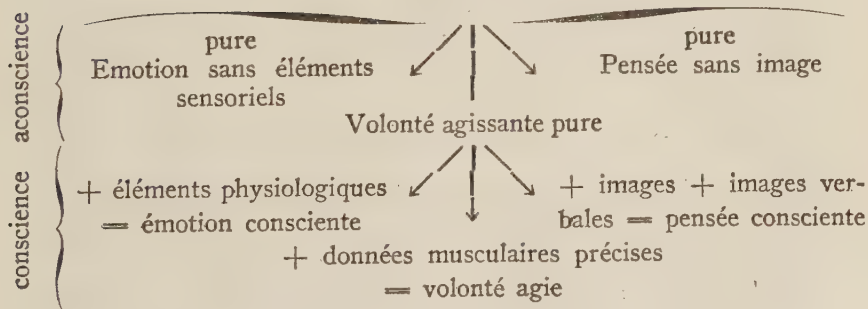
« Je ne sais pas au juste, dit BINET (p. 44), si on peut dire que nous avons la conscience directe et véritable de nos attitudes, ou si en réalité, lorsque nous croyons en avoir conscience, nous ne nous trouverions pas à inférer nos attitudes d'après les efforts visibles qu'elles produisent; tout dépend en somme de la manière dont on comprend le mécanisme de l'attitude, si elle est un phénomène sensoriel et centripète ou bien moteur et centrifuge: centripète, elle sera volontiers connue comme sensation; centrifuge, elle ne sera connue qu'indirectement et je me range plus volontiers à ce dernier avis » (p. 44) (26).

I

Image et sensation
passivité

Attitude
spontanéité

II. — 3 en 1
Attitudes



Peu importe le mode de connaissance de ces attitudes, que nous puissions avoir conscience d'un acte ou d'une sensation, « l'essentiel est de dégager de l'erreur qui consiste (p. 45) à ne voir dans le mécanisme mental que des états; c'est l'erreur de MILL, dont TAINÉ n'a pas pu se dégager, erreur qu'on retrouve dans la théorie de l'émotion de JAMES, et qui empêche de concevoir le jeu de l'émotion, de la volonté et même de la pensée, car ce sont là des actes et non des états, et il est impossible de faire sortir les uns des autres » (p. 46).

Ainsi les images s'opposent aux attitudes, comme les états restent différents des actes, comme la passivité s'oppose à la spontanéité et l'effet conscient à sa cause profonde.

Les différents faits de conscience: émotions, actions volontaires, actes intellectuels, identiques dans leur nature profonde, ne diffèrent que par le plus ou le moins d'apport d'éléments sensibles; ceux-ci provoquent un retour du sujet sur lui-même. Ce retour est plus ou moins important dans le cas de l'émotion normale et pathologique; les éléments sensoriels par leur précision caractérisent l'acte volontaire, et l'oubli de soi-même et de son corps traduit l'acte intellectuel. En somme, l'unité de l'esprit est assuré par cette existence hypothétique des attitudes ou des tendances qui se manifestent à la conscience par des émotions, des actes, des pensées.

Mais alors, émotivité, activité volontaire et pensée ne diffèrent que par le rôle et la nature des images qui interviennent dans leur figuration consciente, et l'on se demande, alors, si ces représentations étaient aussi accessoires que le dynamisme de BINET et de Würzburg semble de dire (27).

(27) Il faut reconnaître que cette opinion est parfois bien édulcorée chez BINET, *ibid.*, p. 24: « C'est sur ces attitudes, élément aussi fondamental que l'image, que s'édifie toute une partie de la vie psychique ». D'autres philosophes sont plus catégoriques que BINET à la fin de sa vie:

Cf. BÜHLER, *Tatsachen und Problem... Intergerdanken*, 321, *Arch. f. die ges. Psych.*, t. IX: « J'affirme que, en principe, tout objet peut être pleinement et exactement pensé sans l'aide d'image. L'image est non seulement une survivance inutile, mais encore une dégradation de l'esprit: cf. WATT: « toute image se présente comme un empêchement pour les processus idéatifs ».

M. BERGSON, in *Matière et Mémoire*: « Nous touchons ici du doigt l'erreur

Si les images sont l'élément de différenciation des états de conscience et peut-être même la raison pour laquelle ces attitudes inconscientes deviennent conscientes, on peut se demander si réellement elles sont des « sous-produits » de l'esprit, elles qui font la conscience. Cependant, on comprend que, conçues comme représentations passives, elles sont négligeables pour ceux qui prétendent saisir la réalité dynamique de l'esprit et subissent encore le joug de l'analyse anatomique qui sépare la motricité et la sensibilité.

Nous avons raison de dire que de TAINÉ à BINET la conception des images n'avait pas changé. Les images restent des éléments statiques, des impressions, des représentations. Nous dirions même que la conception de TAINÉ et de BINET sur l'esprit ne diffère point tant qu'on a bien voulu le dire ; car, si l'atomisme de TAINÉ porte son attention de préférence sur l'élément stable de la conscience et si le dynamisme de BINET scrute de préférence l'au delà des faits de conscience réalisés, si les deux systèmes ont des directions d'esprit différentes, la réalité qu'ils étudient ne diffère en apparence que par le point de vue de la psychologie des deux auteurs. Au fond, la réalité reste la même, si l'étude en est différente. Et l'on ne nous contredira pas si, à côté des atomes spirituels dont les combinaisons moléculaires multiples expliquent la multiplicité de nos pensées, il faut considérer que ces atomes, nomades de l'esprit ou du corps, supposent des forces qui les rassemblent, les associent, les dissocient, les combinent et que cela suppose aussi l'existence de tendances, de forces spirituelles inconscientes qui agissent avant notre action, nos émotions et nos pensées.

L'atomisme suppose aussi un dynamisme ; la différence porte au fond beaucoup plus sur la nature de ces forces d'attraction et de répulsion que sur la nécessité de les supposer. Les atomes spirituels sont-ils des atomes ou des de ceux qui font naître la perception de l'ébranlement sensoriel proprement dit, et non d'une espèce de question posée à notre activité motrice. Ils détachent cette activité motrice du processus perceptif... Mais la vérité est qu'elle n'est pas plus dans les centres sensoriels que dans les centres moteurs ; elle mesure la complexité de leurs rapports, et existe là où elle apparaît ».

nomades? Les forces de l'esprit, des attitudes finalistes ou des tendances mécaniques. « Nous n'avons pas d'idées générales à proprement parler; nous avons des tendances à nommer et des noms » (TAINE, *De l'Intelligence*, t. I, p. 42 et t. II, p. 259), simplement des forces mécanistes de même nature que les forces physiques. Le problème reste celui de la nature des tendances et de leur origine.

Et c'est, non pas par l'idée de supposer à côté d'éléments stables des forces qui les associent ou les dissocient que diffère le statisme et le dynamisme. TAINE, RIBOT, JAMES, BERGSON, BINET sont d'accord sur les données de la vie consciente quant à leur nombre. Ils se séparent sur la nature de ces éléments, c'est-à-dire, par la nature métaphysique des forces agissantes. Et c'est en cela qu'il y a un dynamisme ou un statisme. Ce sont moins deux conceptions psychologiques différentes que deux interprétations différentes des faits psychologiques. Bref deux métaphysiques opposées.

L'une est spiritualiste, l'autre est matérialiste. Pour le second, il n'y a pas de commencement sans cause. Il n'y a que mécanisme, associationnisme.

Pour les premiers il y a un esprit distinct de la matière: tout vient de lui, il est la source spontanée de toute la conscience, mais il est inconscient; il est ce que l'on a appelé diversement: idée innée, catégories, forme à priori, tendance, imagination créatrice, élan vital..., etc. Il crée cet esprit, mais nous n'assistons pas à ses élucubrations, pourtant nous sommes ses créations: « il modèle la forme des êtres et conduit leur évolution en travailleur invisible dont nous ne voyons que l'œuvre matérielle (BINET, *Etude expérimentale de l'intelligence*, p. 108, et, p. 41, BINET, *Qu'est-ce...*). « Il y a en dedans de moi un maître mystérieux qui commande à des esclaves; je vois les esclaves sortir de la maison et accomplir les ordres reçus; mais le maître, je ne le vois pas, je ne l'ai jamais vu, je ne le verrai jamais; j'ignore ce qu'il est, ce qu'il veut, ce qu'il pense, et cependant, ce maître, c'est moi ». Jamais n'a été aussi vrai le « je suis une force qui va », ni la pensée de KANT: « nous

ne saisissons que l'apparence de nous-mêmes » (BINET, *o. c.*, p. 40).

Je pense aussi, avec ironie, au « cogito, ergo sum » du credo cartésien et au « vouloir-être » de SCHOPENHAUER. Et je pense aussi que si le dynamisme de BINET se termine par une conception métaphysique de l'esprit, elle n'est pas aussi nouvelle qu'on peut le croire ni si étonnante; et déjà de nombreuses comparaisons, identités, ressemblances, nous viennent à l'esprit, d'autres idées que nous admettions parce qu'elles portaient d'autres noms et qu'elles n'avaient pas contre elles-mêmes cette appréhension qu'a l'esprit qui voit par la méthode expérimentale pénétrer dans le domaine de la métaphysique. Mais pourquoi la méthode expérimentale ne mènerait-elle pas à une conception de la métaphysique et de l'inconscient et vers des solutions que d'autres ont découvertes déjà par d'autres lignes de faits?

Résumons ce long chapitre: l'étude des faits de conscience révèle à côté d'éléments passifs, sensoriels, des éléments dynamiques. Il y a dans l'acte intellectuel et dans l'émotion un dynamisme qui révèle la nature profonde de notre esprit. Notre conscience est le résultat des attitudes. Action, pensée, émotion sont des effets qui supposent la spontanéité de l'esprit.

La notion d'attitude répond à cette définition, assure l'unité de l'esprit et nous permet de concevoir ce que sont des émotions pures, des pensées pures, des volitions pures. L'esprit étant cette force créatrice oppose, à la passivité de la matière, son dynamisme.

III. — THÉORIE DE L'INCONSCIENT

Diversité psychique dans la conscience, avons-nous vu, diversité due à l'intervention de la sensibilité ou de l'imagerie. Unité de l'esprit, par la notion d'attitude mentale, dans le domaine de l'inconscient. Les facultés maîtresses de l'esprit, la volonté, l'attention, l'émotion, le jugement, ne franchissent pas le seuil de l'inconscient. Au delà du seuil de la conscience tout est unité, car tout n'y est qu'attitudes.

En effet, la métaphysique de BINET nous mène à une unité de l'esprit par une théorie de l'inconscient ou de l'aconscient qui fait de cet aconscient, non plus un cas accidentel ou pathologique, mais l'essence même de l'esprit. Elle est une solution du problème que posait la dualité de l'instinct et de l'intelligence que d'autres philosophes ont résolu d'une façon assez semblable.

L'étude des attitudes pose directement la question de l'inconscient; de la conscience à l'aconscient, la psychologie franchit les limites du moi conscient, de la personnalité complexe, pour découvrir une personnalité idéale, je veux dire, à unité parfaite où la multiplicité des facultés se fond en une seule, une dépersonnalisation de la personnalité.

Le moi se perd alors dans le moi universel. Mon esprit y rejoint l'Esprit et mon être, l'Etre. « Si les actes de la conscience consistent bien dans des attitudes, celles-ci sont inconscientes en elles-mêmes » (p. 40) et, ajoute BINET, « voilà l'inconscient introduit au cœur même de l'esprit » (28).

Il est devenu la définition même, « l'essence même », la nature de la pensée normale (p. 40). Notre pensée psychologique n'est qu'un accident de cette pensée absolue. Nous ne saisissons d'elle que les conséquences, avons-nous dit. « Il y a en moi, dans une situation donnée, production de certaines attitudes intérieures; ces attitudes m'échappent dans leur essence, dans leur valeur propre: je ne sais même pas en quoi elles consistent et où elles tendent; j'ignore ce qu'elles préparent pratiquement » (p. 41). On peut donc être et n'être pas conscient de son existence.

Ces attitudes inconscientes deviennent conscientes lors-

(28) Cf. SARTRE, *L'Imagination*, p. 40. — Sur la psychologie de RIBOT, sur l'imagination et la nécessité de recourir pour lui aussi à une pensée associative inconsciente: « A vrai dire il était indispensable que Ribot eût recours à l'inconscient, car aucun des facteurs qu'il envisage n'apparaît à la conscience (association et dissociation, condensation émotionnelle, transfert). Nous n'avons jamais conscience de dissociation, jamais conscience non plus de combinaisons nouvelles: les images surgissent d'un coup et se donnent immédiatement pour ce qu'elles sont. Il faut donc supposer que tout le travail se fait hors de la conscience ».

que s'ajoutent à elles des éléments sensoriels ou des images (p. 42). Mais ces attitudes peuvent exister sans ces manifestations secondaires, puisqu'il existe une pensée pure, une émotion pure : « Sans vouloir exalter une de ces parties par rapport aux autres, nous pouvons, dit BINET (*o. c.*, p. 42), admettre que chacune peut se suffire et vivre d'une vie indépendante ».

Mais encore : l'attitude peut se manifester par un seul des éléments qui, habituellement, la rendent consciente, acte, ou idée, ou émotion.

L'attitude peut donc se réaliser sans images ni sensations : elle ne sera alors ni sentie, ni remarquée (la passion agit ainsi parfois dans la période de sa constitution ; on peut aimer sans le savoir et agir, sans conscience du motif qui nous pousse à l'action, ce motif agissant cependant).

Mais, comme l'attitude « se relie à des actions, comme elle est action en puissance, elle pourra donner lieu à des actes et même à toute une conduite compliquée ; le passage du conscient à l'inconscient est donc ici très facile à concevoir ; il se fait une sorte de *diminutio capitis*, par une perte des parties accessoires qui, normalement, accompagnent et enrichissent l'attitude, l'inconscient est une habitude motrice ».

Ainsi le pur physiologique, selon l'expression de RIBOT, se ramène pour BINET, à la manifestation d'un pur élément spirituel, « ce qui est inconscient, ce n'est pas n'importe quoi, ce sont des phénomènes d'ordre moteur ; ce sont en outre des mouvements bien organisés, des actes, troisièmement ces actes ne sont qu'esquissés, ou même ils peuvent être virtuels, rester en puissance ».

En fait, il y a dans toute habitude physiologique un jugement virtuel de parfaite adaptation, qui implique une sorte de choix parmi tout l'appareil des réflexes moteurs. Toute action, même instinctive ou habituelle, implique une sorte de jugement virtuel, qui est l'habitude : l'action dépasse la sensation (p. 45).

Il faut chercher à comprendre ce qu'il y a de vrai dans

cette théorie de BINET des attitudes (29). La conclusion à laquelle il arrive, est que l'esprit créateur qui s'engendre, opère sans la conscience (30). La conscience n'est plus qu'un accident, un effet d'une réalité qui la dépasse. Conclusion bien déconcertante qui dépersonnalise la pensée et place le moi au delà du moi psychique. Mais solution déconcertante déjà connue : dans notre premier ouvrage, nous avions souligné qu'une des hypothèses bergsoniennes aboutissait à cette conclusion décevante, elle-même, que pour sauver la liberté, l'imagination créatrice, la pensée, il lui fallait renoncer au moi psychologique, aux réalisations de cet élan vital, seul libre, qui s'insère dans le déterminisme matériel qu'il utilise et façonne de l'extérieur, et le considérer comme la seule force à priori, le seul commencement absolu des êtres. Là encore, la conscience nous paraissait un accident, une des réalisations de ce souffle vivant qui est à la fois l'Instinct et l'Intelligence.

En somme l'esprit ne se sauve que s'il se perd. Il ne se

(29) Il y a d'ailleurs chez BINET, dans son livre : *Qu'est-ce qu'une émotion?* etc..., écrit à la fin de sa vie, bien des réticences ; ainsi p. 23-24 : « L'attitude est au mouvement et à l'acte, ce que l'image est à la sensation et à la perception ; elle est un état faible par rapport à un état fort, elle est un état inachevé par rapport à un état achevé ». — L'image un état faible, oui si l'on entend par image des ébauches de mouvements ou des mouvements symboliques. L'attitude un état non réalisé en mouvements, acte spirituel ; mouvements à l'état naissant, schéma moteur ? oui, si l'on veut, mais état faible ? ne serait-ce pas en somme faire intervenir l'action comme symbole même d'une réalité forte et donner raison à ceux qui, comme RIBOT, n'ont vu dans les attitudes mentales et les sentiments de rapport que des mouvements à l'état naissant. Il est vrai que les termes sont parfois si ambigus dans cette partie délicate de la psychologie ! L'attitude un mouvement achevé ? peut ne rien dire d'autre que le but d'une attitude est de se réaliser, comme toute tendance ; mais que devient alors cet antagonisme des images et de la pensée qui peut se passer des images, comme les attitudes des mouvements qui la rendent consciente ? Comment séparer la pensée de l'image ?

(30) Cf. SARTRE (*o. c.*, p. 70-80) montre combien BINET est resté, en 1908, l'associationniste qu'il était au début de sa carrière. « La psychologie étudie un certain nombre de lois que nous appelons mentales pour les opposer aux lois de la nature externe, dont elles diffèrent, mais qui, à proprement parler, ne méritent pas ce nom de mentales puisque ce sont... les lois des images et que les images sont des éléments matériels. Bien que cela paraisse absolument paradoxal, la psychologie est une science de la matière, la science d'une portion de la matière qui a la propriété de préadaptation » (BINET, *L'âme et le corps*, Paris, 1908).

conserve que si nous renonçons à nous-mêmes. Par là, la théorie de BERGSON, comme celle de BINET, va rejoindre la philosophie de l'Être et de l'Universel.

Critique de la Théorie de Binet

Ainsi le dynamisme de BINET pense avoir réintroduit la vie, le flux de la pensée dans la conscience psychologique, avoir, par la séparation des représentations et des attitudes, assuré la distinction soigneuse du psychique et du physique, de l'esprit et du corps. Enfin par la découverte de l'aconscient ou intellect pur avoir assuré l'unité de l'esprit, celui-ci excluant les éléments sensori-moteurs gênants. Une telle attitude est encore plus radicale chez certains psychologues de l'Ecole de Würzburg, plus catégoriques que BINET — assez repent dans l'ouvrage de sa fin de carrière, de 1910 (BINET mourut l'année suivante), par exemple chez WATT, chez qui toute image se présente comme un empêchement pour les processus idéatifs.

Voici donc la direction générale de cette école psychologique. Et, à vrai dire, leur attitude s'explique beaucoup plus par des raisons métaphysiques et des préoccupations antérieures à toute expérimentation que par un respect de la méthode qui a donné son nom à toute l'école et qui est la méthode d'introspection expérimentale.

En fait l'attitude de WÜRZBOURG se comprend en fonction des « *Logische untersuchungen* de Husserl (cf. SARTRE, *l'Imagination*, p. 73, 139 et sqq.); celle de BINET en fonction de la thèse mécaniste traditionnelle et plus spécialement de celle de TAINE. Elle est déterminée par des causes extérieures à toute méthode et non sur une observation directe des données de la conscience.

Ce sont d'ailleurs les préoccupations de toute la période qui s'étend de 70 à nos jours; la philosophie française subit alors les contre-coups de l'histoire. M. CRESSON dans son livre « *Les grands courants de la pensée française* (A. COLIN) et M. SARTRE dans son livre sur « *l'Imagination* », ont insisté, avant nous, sur les raisons qui militent contre

le mécanisme à allure scientifique de TAINÉ, contre son esprit positiviste et antimétaphysique.

Nous citerons quelques passages de l'excellent livre de M. SARTRE pour donner l'atmosphère de cette période de l'Histoire philosophique. « C'est, en effet, à partir de l'Associationnisme et contre lui qu'une nouvelle génération de philosophes va définir, aux environs de 1880, sa position (37) ». De nouvelles écoles naîtront à cette époque : la psychologie biologique de RIBOT qui, synthétique, s'oppose là la méthode analytique des associationnistes anglais ou français, comme HUME et TAINÉ, elle-même semble participer à cette renaissance de l'intellectualisme en opposant à cette associationnisme libre, un associationnisme dirigé qui laisse intervenir le facteur spontané d'orientation des associations (SARTRE, p. 35 et 399).

La philosophie complexe de M. BERGSON, qui en 1889 et en 1891, par la parution des *Essais sur les données immédiates de la conscience* et par *Matière et Mémoire*, prend position nettement contre l'associationnisme. Et nous avons souligné, ailleurs, les différents aspects de cette psychologie biologique et dynamique, qui n'est, au fond, qu'une métaphysique de la liberté, élément qu'il faut à tout prix sauvegarder pour des raisons politiques, sociales, religieuses, morales et philosophiques. Mais nous avons vu aussi, dans notre premier travail, que M. BERGSON conservait la définition d'images-atomes, mais qu'il s'efforçait, par une conception dualiste de la Mémoire, de faire des Images tantôt des représentations liées aux phénomènes corporels, tantôt des éléments spirituels. Tantôt chez lui, les images sont en tant que choses perçues, des images qui constituent le monde (*M. et M.*, p. 24). Tantôt, isolées par cette action, et au lieu de demeurer emboîtées dans leur entourage comme des choses, elles s'en détachent comme un tableau ; les images, « une fois perçues se fixent et s'alignent dans la mémoire ». Tantôt encore, l'image peut être, indépendamment même de l'acte de représentation où elle est objet de connaissance actuelle, un résidu

(31) M. SARTRE, *L'Imagination*, p. 28.

immuable de cet acte, mais c'est encore tout objet possible d'une représentation: « une image peut être sans être perçue; elle peut être présente, sans être représentée » (32). Pour M. BERGSON la chose est l'image et la matière l'ensemble des images; il y a, pour elles, une simple différence de degré, et non de nature, entre être et être consciemment perçue, c'est-à-dire que la réalité qui ne pourrait sans cela jamais devenir de la conscience est d'abord jugée comme participant à la conscience, comme de la conscience. (SARTRE, *o. c.* p. 44). Bref l'idée essentielle de cette philosophie est qu'il n'y a pas besoin de détruire la conscience, puisque en posant le monde matériel, on s'est donné un ensemble d'images. M. SARTRE souligne toutes les difficultés d'une telle conception, mais conclut, p. 49: « La conception de l'image que BERGSON propose ici est loin d'être aussi différente qu'il le prétend de la conception empiriste: pour lui, comme pour HUME, l'image est un élément de la pensée exactement adhérent à la perception, présentant la même discontinuité et la même individualité que celle-ci. Chez HUME, elle apparaît comme un affaiblissement de la perception, un écho qui la suit dans le Temps; BERGSON en fait une ombre qui double la perception: dans les deux cas, elle est un exact décalque de la chose, opaque et impénétrable comme la chose, rigide, fixée, chose elle-même ». Quelque soit la valeur de cette conception des images, contentons-nous de souligner la tentative bergsonienne où la conception utilitariste de la conscience biologique se marie avec la spéculation pure.

D'autres thèses ont les mêmes préoccupations antimécanistes pour l'étude desquelles nous renvoyons au livre de M. SARTRE. Des causes extérieures, partielles d'ailleurs, militent en faveur d'un changement de direction dans la philosophie vers 1880: ce sont les causes sociales, politiques et religieuses. Après les troubles de la Commune, les idées changent, comme après la Grande Révolution; la Bourgeoisie affolée par les audaces et les conséquences possibles de l'individualisme critique, condamne les thèses

(32) *Matière et Mémoire*, p. 22.

ses positivistes ou néo-positivistes : « On se défie à présent de l'individualisme critique à cause de ses conséquences morales. Il conduit en politique à l'anarchie, il mène au matérialisme et à l'Athéisme. Car il se produit, à cette époque, une forte réaction conservatrice en France. Les idées d'ordre et de hiérarchie sociale ont repris leur puissance. On flétrit, à l'Assemblée de Versailles, les « penseurs du radicalisme... (qui) ne croient pas en Dieu et dans les écrits (desquels) on trouve sur l'homme des définitions qui ravalent notre espèce ». (Rapport Batbie, 26 nov. 1872, cité par M. SARTRE, p. 29). La mission des intellectuels est de « combattre la tendance analytique du XVIII^e siècle » et de sauver l'existence de l'Esprit et de la Liberté morale. M. SARTRE cite le sujet proposé au concours, le 30 avril 1882, par l'Académie des Sciences morales et politiques : « Exposer et discuter les doctrines philosophiques qui ramènent au seul fait de l'association les facultés de l'esprit humain et le Moi lui-même — rétablir les lois, les principales et les existences que les doctrines en question tendent à dénaturer ou à supprimer ». Cela traduit parfaitement les soucis de la pensée officielle.

Seulement à ces considérations politiques ou autres s'ajoutent réellement des difficultés philosophiques qui ne sont pas négligeables et qui, à elles seules, ont pu déterminer le gros effort de la fin du XIX^e siècle : sauver l'unité et l'existence de l'Esprit.

En réalité, elle le fait péniblement et reste imbue des doctrines mêmes qu'elle doit combattre ; elle reprend les notions établies par ces doctrines auxquelles elle s'oppose, sans les examiner toujours. Timides tentatives qui cherchent beaucoup plus à ajouter quelque élément, au mécanisme de Taine, plutôt qu'à le détruire dans ses propres positions.

C'est ainsi que l'on conserve l'Associationnisme de HUME et de TAINÉ auquel on essaie de juxtaposer soit un dynamisme de bon aloi, soit une pensée indépendante des données sensorielles, soit un inconscient où se réalise l'unité du moi qui ne peut se réaliser dans le temps où

se cotoient une matière et un esprit, une pensée et des éléments rigides. Bref, la nature des images est définitivement fixée après TAINE, GALTON et St. MILL: C'est une sensation renaissante, un fragment figé de la réalité matérielle, comme telle éliminée de toute la psychologie dynamiste. Ou bien, on découvre des images-pures, ombres fidèles de la perception et atomes de la spiritualité.

Chez BINET, comme chez BERGSON, « à côté du mécanisme mental, de l'association, il y a celui de l'effort mental ». C'est-à-dire que BINET comme BERGSON supposent qu'il est possible d'admettre une juxtaposition du mécanisme et du dynamisme, qu'il suffit d'ajouter pour résoudre. Or, dans ce cas, on ne fait pas la part du mécanisme, compris ainsi. Si les images sont des réalités sensorielles régies par les lois de l'Association, se continuant selon ces lois, comme des « choses », si la physiologie du cerveau, pour prendre un exemple particulier de cette représentation, explique par elle seule, les combinaisons des atomes de la pensée, comment peut-on espérer que l'esprit soit le maître de ces combinaisons mécanistes et qu'il soit capable de *diriger* les groupements d'images; qu'on appelle, avec RIBOT, « principe d'unité », ce schéma catalyseur des idées, ou « schema-dynamique cette puissance d'organisation d'éléments qui obéissent à des lois autres, ou attitudes, ces forces qui ne sont plus les forces qui associent ou dissocient les images, mais représentent la pensée pure, qu'on le veuille ou non, le problème du dynamisme de l'esprit ne se résoud pas par une simple juxtaposition (33).

Somme toute, lorsque BINET veut, par le dynamisme, sauver la réalité spirituelle, en distinguant le contenu de l'esprit, les images, de l'esprit lui-même, en séparant les données sensorielles des attitudes, il reprend au pied de la lettre la formule: nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu, nisi ipse intellectus qui suppose l'existence

(33) Cf. BERGSON, *l'Effort intellectuel*: « Le schéma contient à l'état d'implication réciproque ce que l'image développera en parties extérieures les unes aux autres ». Cité par M. SARTRE, *o. c.*, p. 61. Même en admettant le schéma, comment les molécules-images expliqueraient-elles sa synthèse?

d'un organisme et d'un esprit et qui est une concession faite à l'empirisme par LIEBNIZ.

La méthode de Binet, par ailleurs, n'est pas une méthode qui s'oppose à celle des mécanistes, ce n'est pas par une synthèse qu'il s'opposerait à l'analyse de ses prédécesseurs. C'est une synthèse qui suit deux analyses. En effet, BINET reprend intégralement les résultats du mécanisme précédent qui dissolvait l'esprit dans ses éléments, les atomes et les forces de combinaison. Autre résultat du mécanisme de 1850 et de tous les mécanismes : les relations entre les éléments d'un système comme celui de ces combinaisons d'atomes, sont extérieures à ces éléments. La conscience est un composé « d'invariants inertes entretenant entre eux des relations externes ». Dès lors rien ne semble s'opposer à ce que les éléments sensoriels, atomes de la conscience, soient d'une certaine nature et les forces les combinant d'une autre. Sans se rendre compte que par cette séparation du statique et du dynamique, on rend impossible toute action de l'attitude sur le contenu sensible de la pensée ! Qu'à cela ne tienne : on créera une pensée sans image et des sentiments intellectuels quitte à retrouver intégralement la solution cartésienne de l'intellect pur et de l'imagination, avec toutes ses difficultés.

Voici donc fixée historiquement la position de BINET. Elle est surtout négative en ce sens qu'elle exclut de l'acte intellectuel les éléments qui consistaient, pour TAINÉ, le contenu de la pensée. Il s'agit alors, ou bien de diminuer le rôle des images-choses en montrant qu'elles sont des résidus, des sous-produits, ou bien en montrant que les attitudes constituent toute la pensée et lui fournissent son contenu et sa forme.

Au fond, BINET reste l'associationniste qu'il était au début de sa carrière, tout comme Maine de BIRAN était au début sensualiste, faisait sa part à la passivité de l'esprit par la distinction des habitudes — passives et des habitudes — actives.

D'où proviennent ces survivances des théories précédentes. cette « timidité » des dynamistes ? Elles provien-

nent de ce fait, d'après M. SARTRE, que la théorie de Taine leur paraît fondée sur des *faits* démontrés, acceptés. Ces faits, qui sont: la nature passive des images et l'étude pathologique des maladies de la mémoire, sont pour eux définitivement établis. Et, chose significative, ce n'est qu'à la suite des travaux de l'Ecole de Würzburg qu'on osera reviser non les thèses de l'Associationnisme, mais les faits sur lesquels il repose. C'est bien à une hypothèse *a priori* que l'on a affaire; le retour à l'expérience ne sera qu'une sorte d'application et comme une exagération des principes nouveaux.

L'Ecole part, non d'un examen des faits, non d'une critique systématique de la méthode d'analyse, mais plutôt de répugnances temporelles et sociales: « Beaucoup de bons esprits, écrit BINET dans sa *Psychologie du Raisonnement* de 1896, répugnaient à admettre que la pensée a besoin de signes matériels pour s'exercer. Il leur semblait que ce serait faire une concession au matérialisme » (34). Le sentiment guide l'espérance.

Dans l'œuvre que nous avons analysée, BINET reconnaît implicitement que toute l'originalité de l'introspection expérimentale consiste surtout à diriger l'expérience dans une direction nouvelle: « mettre l'accent sur l'introspection, voilà ce qui a produit un effet incalculable. Disons mieux encore: se proposer de chercher ce qu'on perçoit d'un acte intellectuel, à mesure qu'il se déroule, c'est-à-dire, avoir en tête un très beau problème qu'on perçoit clairement, et y appliquer des méthodes courantes, voilà l'essentiel. Et c'est si bien essentiel que, sans aucun changement de technique, des recherches prennent une toute autre allure suivant l'idée qu'on a conçue et le but qu'on poursuit. Rappelons, par exemple, les expériences récentes sur le témoignage. Que présentent-elles de nouveau comme technique? Rien; elles consistent à faire des expériences sur la mémoire, ce qu'on faisait depuis des années et des années; le dispositif n'est point changé; il n'y a de changé que l'idée directrice qu'on en en tête: donc, cette intros-

(34) Cité aussi par M. SARTRE, *o. c.*, p. 21.

pection ainsi dirigée a montré que l'élément sensoriel n'occupe pas dans la pensée la place énorme, exagérée qu'on lui a attribué. S'il y a des images, dans beaucoup de pensées, en revanche, la pensée peut en être entièrement séparée » (BINET, *oc.* p. 7 et 8) (35).

L'analyse est donc une analyse dirigée et qui se juxtapose à celle de TAINÉ.

L'image pour cette raison est un fait acquis. C'est dans une autre direction que s'exerce l'analyse de cette curieuse école de synthèse psychique qui additionnera ensuite les éléments isolés, sans se demander s'il n'eût pas mieux valu reprendre le « fait » des images Tainiennes et le soumettre à une analyse dirigée, elle aussi, et dans le même sens. BINET fait la même confusion que TAINÉ qui confond analyse et expérience, aboutit à une synthèse obscure qui n'est que juxtaposition et tourne le dos à l'expérience, excluant les éléments gênants, faisant de la conscience vivante sans eux.

A côté du « fait » des images passives, il y a toutes les confirmations savantes de la théorie de Taine qui donnent un aspect scientifique aux résultats que fournit l'analyse et ne sont pas faites pour démentir la puissance de l'expérience dirigée.

« L'enquête de GALTON, dit M. SARTRE (*oc.* p. 27), leur apportait de nouvelles preuves de fait. En même temps, de 1869 à 1885, BASTIAN, BROCA, KÜSSMAUL, EXNER, WERNICKE, CHARCOT fondent la théorie classique de l'aphasie qui ne tend rien moins qu'à établir l'existence de centres d'images différenciés », BINET, à cette période (*Psychologie du Raisonnement*, 1896) « tente de conquérir de nouveaux domaines à l'associationnisme ».

Applications a posteriori de thèses qu'elles viennent confirmer, elles fixent « la nature de l'image pour toutes les psychologies qui suivront comme étant « la survivance

(35) Noter aussi le fait que BINET constate lui-même que la littérature que « les Ach, les Bühler et plus récemment Bovet ont amassé sur la psychologie de la pensée », est copieuse et indigente : « il est étonnant combien le résultat tangible de tant de efforts reste pauvre. On voit combien l'introspection est faible et courte », p. 38.

d'un ébranlement à l'excitation qui lui a donné naissance » (SARTRE, *oc.*, p. 28). L'imagination reste liée à la passivité corporelle (36).

On reste associationniste contre l'associationnisme.

La théorie de Broca sur les aphasies était une application de la métaphysique de Taine: la théorie de Marie sur les aphasies suivra la métaphysique de l'intellect pur. L'aphasie devient « un abaissement général du niveau psychique », « une incapacité synthétique », « un trouble de l'intelligence ». La conception synthétique du cerveau, l'abandon des localisations suivront l'abandon de la conception physiologique de la pensée. On peut dire, en effet, que l'expérience est dirigée! La psychologie cette fois guide la science.

La méthode analytique de Binet est un bel exemple de déductions systématiques à partir de bases non critiquées: la conception *a priori* qu'il a de la pensée pure, lui dicte l'attitude qu'il doit avoir en face de l'image.

Il reste à examiner maintenant si l'objet que se propose d'atteindre l'expérience introspective et susceptible d'appréhension ou échappe, par sa nature, à l'analyse.

Si l'on établit « *a priori* » l'existence d'une pensée sans images, c'est encore « *a priori* » des psychologues « positivistes » comme RIBOT, au nom d'une psychologie biologiste et pragmatiste nient la possibilité d'atteindre par l'introspection cette pensée: « La pensée est une fonction qui, au cours de l'évolution, s'est ajoutée aux formes primaires et secondaires de la connaissance: sensations, mémoire, association. Par suite de quelles conditions a-t-elle pu naître? On ne peut, sur ce point hasarder des hypothèses. Quoiqu'il en soit, elle a fait son apparition, elle s'est fixée, s'est développée. Mais comme une fonction ne

(36) Cf. BINET, *L'âme et le corps*, Paris, 1908: « La psychologie étudie un certain nombre de lois que nous appelons mentales pour les opposer aux lois de la nature externe, dont elles diffèrent, mais qui, à proprement parler, ne méritent pas ce nom de mentales puisque ce sont des éléments matériels. Bien que cela puisse paraître absolument paradoxal, la psychologie est une science de la matière, la science d'une portion de la matière qui a la propriété de préadaptation ».

peut entrer en activité que sous l'influence d'excitations qui lui sont appropriées, l'existence d'une pensée pure, travaillant sans rien qui la provoque, et *a priori* invraisemblable... on peut même croire que cette activité est, de sa nature, inconsciente et qu'elle ne revêt la forme consciente que par les données qu'elle élabore » (37). M. SARTRE ajoute (*o. c.* p. 37): « Satisfait de cette notion obscure et contradictoire de pensée inconsciente, le psychologue *positiviste* conclut *a priori* que l'existence d'une pensée pure, accessible à la conscience, est invraisemblable. On voit combien profonde est l'influence de TAINE; profonde au point de conduire un psychologue expérimental à nier des résultats expérimentaux au nom de déductions pures ».

C'est donc à la conception empiriste des images qu'il faut s'attaquer. Par la réintégration de l'image et du sensible dans la vie consciente, on arrivera à conserver ce qu'il y avait de vrai dans la Thèse de BINET et dans l'expérience de TAINE.

Des tentatives d'assouplissement de l'atome psychique ont été faites qui ont essayé de donner à l'image quelque chose de la vie, qui auraient pu avoir pour résultat de réintégrer les images dans le dynamisme mental en les pénétrant de l'action des tendances, si, par un curieux retour de fortune, ces essais n'avaient pas abouti à les séparer plus encore de la pensée.

Déjà BÜHLER avait nettement opposé l'image à la pensée de cette façon: les pensées ont un caractère de réalité, de précision, d'actualité; les images sont fragmentaires, évanescences, capricieuses, fortuites; elles ne sauraient être considérées comme porteurs du contenu de la pensée, solidement lié et continu (Tatsachen und Probl, zu einer Psy. der Denkvorgänge I. Ueber gedanken. Arch. fur die ges. Psych., p. 327). Notre compréhension est une relation logique. Il ne faut pas oublier non plus que certains psychologues de l'Ecole de Würzburg, sont allés, non pas seulement jusqu'à affirmer l'hétérogénéité de la pensée et de l'image, mais encore jusqu'à en nier l'existence; l'atome,

(37) RIBOT, *La vie inconsciente et les mouvements*, p. 113 et sq.

objet intérieur, isolé, fixe permanent, se dissolvait. « On ne peut définir l'image, dit, en France, MOUTIER qui, à la suite de P. MARIE, nie l'existence, même psychologique, des traces des images dans les centres correspondant aux images. (MOUTIER, l'aphasie de Broca, thèse Paris, Steinhil 1908, p. 244); elle échappe à toute analyse, à toute réalité; elle n'existe pas. Nous rejetons formellement l'existence des images ». Au chap. VII: les images verbales, MOUTIER dit encore: « la grande erreur dans la question des images a été de croire à celles-ci comme à des réalités. On a perdu de vue leur existence toute hypothétique, toute conditionnelle, et, peu à peu, l'on a fini par les détacher du mot et de l'idée. On a fini par admettre, dans le cerveau des images sans mots, sans idées, sans aucun attribut, des images pures. L'on a opposé les images des mots aux mots proprement dits; les idées ont été dégagées des mots et des images, et l'on a fini par découvrir au langage intérieur trois manières d'être: par mots, par images des mots, par idées pures. Il en est des images comme de la substance pensante; ce sont des « réalités métaphysiques » ne correspondant à aucune expérience ». Cette conception, ajoute M. SARTRE, qui cite ce passage, se refuse à considérer des éléments isolés dans la vie psychique, représente en somme l'esprit de synthèse pur (SARTRE, *oc.*, p. 129).

Les tentatives d'assouplissement des images faites par PHILIPPE dans les « Transformations de nos images mentales » (*Revue Philos.*, 1897, t. I, p. 480-493), ont montré que nos images se modifiaient très sensiblement avec le temps. Mais cela ne risque donc pas de croître la distance qui séparait les images de la pensée, les images devenant la mobilité même, la pensée restant l'identité? Que les images soient des éléments figés, elles sont écartées de la vie mentale des processus psychiques; que les images soient mouvantes, elles ne jouent plus le rôle qu'on attendait d'elles par la conservation du passé et par cette mémoire que BINET semble avoir facilement remplacé par l'inconscient — mémoire pure — mais qui ne se manifeste que par des attitudes sans contenu.

Or, pour rapprocher à nouveau, mais pour cette nouvelle raison, l'image de la pensée, on a essayé de la montrer pénétrée de la pensée. M. SPAIER, écrit dans « *La Pensée concrète* » (p. 201, cité par M. SARTRE aussi): « La plupart du temps notre attention ne se porte pas sur l'objet de l'intuition sensible (sur l'image ou sur la perception), mais sur la signification ». L'image est intellectualisée, mais reste extérieure à la pensée: « L'image sert donc de signe... Elle a une signification, une relation à quelque chose d'autre qu'elle mène; elle est un substitut. Elle a un contenu intellectuel, elle est l'indication d'une réalité logique. Elle n'est jamais complètement isolée: elle fait partie d'un système d'images-signes; elle est comprise grâce à ce système. Elle n'est pas entièrement fluide, elle a assez de stabilité, de précision, de forme et d'homogénéité de forme pour pouvoir être comparée à d'autres images et à d'autres signes. Elle est un complexe: le signifiant et le signifié, le « sensible » et « l'intelligible » s'y mêlent, formant un tout indissoluble. On peut apercevoir des côtés, des faces, des couches de signification ou des détails d'aspect sensible, mais, lorsqu'on isole ainsi une partie on doit pour la comprendre se rappeler l'ensemble (38)... Elle peut être plus ou moins active. Ce peut être une simple illustration qui se traîne en quelque sorte derrière la pensée, qui ne sert pas à son progrès. Et ce peut être aussi une activité: activité positive qui oriente, guide ou activité négative, qui retient ou arrête. C'est une rampe qui empêche la pensée de tomber hors de son chemin, mais c'est quelque fois aussi une barrière en travers du chemin. C'est lorsqu'elle est souple, plastique, mobile, qu'elle peut être pour la pensée d'un secours quelque peu efficace; lorsqu'au contraire elle est trop précise, trop concrète ou trop stable, lorsqu'elle dure, elle arrête la pensée ou la fait dévier » (39).

L'image assouplie est devenue à la fois une ligne, une

(38) MEYERSON, in *Nouveau Traité de Dumas*, p. 582, cité aussi par M. SARTRE, p. 88.

(39) MEYERSON, *ibid.*, p. 588.

relation, elle a un contenu intellectuel, une signification, elle est une fragmentation, une recomposition, une synthèse, un complexe, un tout indissoluble, etc. Et l'on comprend que M. V. SARTRE qui cite ces deux passages de MYERSON, ajoute: « D'une façon générale, il faut se méfier de la tendance moderne à substituer à l'atomisme associationniste, une sorte de continu amorphe où les oppositions et les contrastes se diluent et s'évanouissent. La pensée, aperception synthétique de rapports et l'image des associationnistes, sont très certainement incompatibles. Or c'est encore l'image des associationnistes que notre psychologie « Synthétique » veut donner comme secours à la pensée. Seulement par dessus les liaisons mécaniques, on a jeté un voile de brume... Cette image que la pensée déchiffre, pénètre, dissocie et recompose, peut bien avoir acquis; depuis quelques années une souplesse qu'elle qu'elle n'avait pas jusqu'alors. Elle reste profondément l'image matérielle de la philosophie classique » (SARTRE, *o. c.* p. 89 et 90).

III. - Considérations nouvelles

C'est donc vers l'étude directe des images qu'il faut se tourner. C'est à leur réalité qu'il faut revenir. C'est leur définition, sur laquelle pèse l'associationnisme, qu'il faut changer, si l'on veut revenir sur le statisme. C'est ce que nous avons fait dans notre thèse principale. Ici, nous n'envisagerons que les rapports entre notre conception de l'imagerie et celle de TAINÉ et celle de BINET. A la lumière de notre définition, nous chercherons ce qu'il subsiste de ces deux thèses et comment nous avons, par une psychologie nouvelle de l'image, résolu les problèmes que laissaient en suspens et l'atonisme de TAINÉ et le dynamisme de BINET.

Notre travail sur les images a sur celui de TAINÉ et celui de BINET cet avantage, c'est qu'il n'est pas le fruit d'une haute préoccupation métaphysique, mais qu'il est né du simple besoin de mettre sous les mots une réalité. En effet, le vocabulaire de la psychologie des images et d'une complexité telle que tout honnête homme doit reconnaître qu'il s'y perd. Les travaux de l'Ecole de Wurzburg ont enrichi d'une façon incroyablement la terminologie déjà barbare des images. Nous avons voulu y voir clair. C'est pourquoi nous nous sommes laissés aller à une étude introspective de l'image, essayant de saisir la réalité directement, quitte ensuite à découvrir le langage qui convenait à notre découverte. Et, en réalité, nous avons débuté assez médiocrement. Je dois avouer que l'ordre logique de ma première thèse ne reproduit nullement celui de sa genèse. Je me suis d'abord demandé, tout simplement, si les images existaient réellement. Mes travaux de peintre m'avaient, par ailleurs, révélé en moi une quasi impossibi-

lité de peindre de mémoire, de voir mes images. Et je me demandais si les images visuelles existaient (si elles existaient, comment le peintre que je suis, n'en aurait-il pas bénéficié!). Les images visuelles de TAINE, choses que l'on peut voir avec les yeux de l'âme (le bon sens est la chose du monde la plus répandue!) Selon l'expression populaire: je vois une image de ma fille, de mon tableau, etc., donc des objets à la fois distincts des sensations et cependant objets, comme elles, de perceptions. Voilà pour mes débuts.

Puis, de problème en problème, de la perception aux images reviviscentes, de la mémoire à l'invention, de la pensée aux images, le sujet s'est élargi. J'ai cependant pu constater, avec plaisir et douleur à la fois, que par l'application seule, j'étais arrivé à découvrir des vérités que depuis j'ai retrouvées dans des livres et même de vieux livres. C'est à la fois très désagréable pour moi et très honorifique pour des modestes efforts.

Nous avons donc aussi « retrouvé » bien des choses: Car dans un domaine aussi vaste et aussi battu, il est bien rare que l'on ne se surprenne à redire plus mal ce que d'autres ont déjà dit. Mais nous pensons cependant être arrivés à une définition ouverte des images, définition qui nous paraît résoudre bien des problèmes.

Une remarque que, à notre avis, l'on n'a pas suffisamment faite, c'est que, lorsque l'on parle des images on sous-entend toujours une seule des deux fonctions de l'imagination. Tantôt, il s'agit de la fonction reproductrice; tantôt, il s'agit de la fonction créatrice. A la première, on demande la garantie et la fixité du passé; à la seconde, la souplesse et la nouveauté. Dans le premier cas, les images sont chargées de résoudre le problème de la reproduction et d'assurer par leur nature même l'immobilité du souvenir: elles sont alors des résidus des souvenirs et en tant que telles, immobiles et résiduelles, des choses cristallisées. Voyez la thèse de TAINE. Dans le second cas, celui de BRUNET, par exemple, l'atomisme de l'imagerie subsistant, on porte cependant toute son attention sur l'activité et surtout la genèse de la pensée: sur l'invention et comme les images

semblent liées à la fixité du souvenir, on demande aux attitudes de l'esprit d'assurer cette forme de la liberté qui permette de construire l'avenir en le préformant. Dans le premier cas, il s'agit dans une thèse comme celle de BERGSON, par exemple, des images pures, liées au souvenir comme nous l'avons montré ailleurs. Dans le second cas, il s'agit d'un schème dynamique, c'est-à-dire assez souple pour permettre d'organiser différemment des images qui, par ailleurs, restent des éléments atomistiques et incompatibles avec la souplesse du schéma. En somme l'image doit, à la fois, tenir compte de ce qu'il y a de passif dans l'esprit et de ce qu'il y a en lui d'actif. C'est pourquoi elle est une réalité tantôt statique, pour traduire le fixisme de l'instinct et de l'habitude; tantôt dynamique, pour rendre compte de la riche possibilité d'adaptation de l'être, par l'acte ou par la pensée. Enfin elle est, à la fois statique et dynamique, puisque l'on peut passer de la liberté à la nécessité et rompre, par l'acte volontaire des relations déterminées.

« L'éclectisme contemporain, dit M. SARTRE (*o.c.*, p. 89), a voulu garder, à la faveur d'une pénombre bergsonienne, le nominalisme rationnel de DESCARTES et les « données expérimentales » de l'Ecole de Würzburg, l'associationnisme, comme le mode d'enchaînement le plus bas, et la thèse leibnizienne d'une continuité entre les différents modes de connaissance, notamment entre l'image et l'idée ». A ce titre, l'attitude de MEYERSON (in *Nouveau Traité de DUMAS*, p. 578 et 599), nous paraît traduire l'hésitation des philosophes contemporains entre les deux formes de l'imagination (cité par M. SARTRE, *oc.*, p. 87): « On peut discuter sur la nature des images, leurs conditions anatomiques et physiologiques, leur rôle dans la vie psychique; il est difficile de mettre en doute leur existence (in *Traité de DUMAS*, T. I, p. 513) ».

A vrai dire, bien que la négation des images par BINET et par l'école de Würzburg s'attache à une certaine conception des images-copies-sensations, leur conception dynamique de l'esprit laisse subsister la nature de l'image telle que la concevait TAINÉ, s'attachant à en diminuer

l'importance en la reléguant dans le domaine de l'associationnisme où elle était maîtresse, où elle devient quantité négligeable. Les écoles qui ont succédé à TAINÉ n'ont pas vu qu'il fallait choisir, comme l'a montré M. SARTRE (*o. c.* p. 122-123): « De deux choses l'une, en effet: ou bien elles (les images) demeurent des contenus inertes, et en ce cas, il faut limiter le rôle de la spontanéité à l'aperception des rapports entre les images qui s'évoquent les unes les autres par les lois de l'association, — ou bien on affirme que la conscience est organisation, systématisation, que l'écoulement des faits psychiques est régi par des thèmes directeurs: et en ce cas l'image ne peut être assimilée à un contenu d'opacité négative... Or, les psychologues de synthèse *n'ont pas choisi*. Certes, ils affirment que tout état de conscience est synthèse, que le tout donne leur sens et leur valeur aux parties; que la pensée dirige et choisit les images. Mais ils conservent la base sensible de ces images ».

Certains avons-nous vu n'hésitent pas à les éliminer de l'esprit. Mais quel est alors le contenu de l'esprit. qu'est-ce qui constitue la matière de la pensée? L'esprit ne serait-il plus qu'un vague courant de forces, un ensemble d'attitudes et d'intentions, un fleuve qui coule, mais ne charrie rien? Il est probable que les psychologues eclectiques n'ont pas accepté les conclusions absolues de certains partisans de la gestaltpsychologie, parce qu'ils se demandaient ce qu'il pouvait rester de l'esprit, s'il se réduisait aux forces d'association sans qu'il y ait d'éléments associés. Les forces spirituelles ont un but: puisqu'elles nous mènent à la représentation, celle-ci n'est-elle pas pénétrée du flux vital? Et nous estimons, nous, qu'en effet, c'est tout le problème du dynamisme qu'il faut reprendre, car un dynamisme qui se réduit aux seules forces de liaisons des moments du temps, sans éléments associés, sans continu, est encore une forme cachée du statisme et du mécanisme: on a supprimé les molécules, mais il reste, de quelque manière que ce soit « les courants et les danses ».

Nous avons vu, par l'étude du dynamisme de BINET et par un rapide aperçu des efforts qui ont suivi ces travaux,

que tous les psychologues, conservent aux images les caractères des sensations. Le premier résultat est qu'il est bien difficile alors de distinguer l'image de la sensation d'une part et de lier, d'autre part l'intelligence à l'imagination. Nous avons vu que pour cela, chez les eclectiques signalés, l'image oscillait entre ces deux termes : sensations et pensées ; de deux choses l'une, ou les images et les sensations sont des éléments de pensée, des « choses », alors la pensée est extérieure à l'image — ou l'image est proche de la pensée, alors on ne voit plus quel rapport il peut y avoir entre la pensée et le monde. Dans le premier cas, dans le cas où l'image ne serait qu'une chose jugée, BINET avait raison de séparer la pensée mobile et l'imagerie, de les considérer comme incompatibles. Dans le second cas, BERGSON nous paraît avoir eu raison de considérer le monde connu comme une juxtaposition d'images et comme la conscience elle-même ; car il n'y avait pas d'autre solution possible. Restait à expliquer le rapport entre l'objectif et le subjectif.

Nous avons la présomption d'apporter une définition des images qui est assez ouverte pour s'appliquer à toute la vie psychique, sans que pour cela nous en fassions des éléments diffus. L'image pour nous n'est pas sur le plan des éléments de la pensée : elle est pour nous une relation ; elle n'est aucun des termes reliés, ni le signe de la liaison, ni l'exclusion d'un des termes posés : sensations - images - pensée.

Tout ce qui est relation, disons-nous, est une image.

La perception (commençons par elle) est une somme de relations conscientes ou non. Nous avons refusé d'arrêter le processus sensible aux organes cérébraux, nous avons réintégré les faits de la motricité dans la perception : les sensations cessent alors d'être des « choses », traduction passive des choses extérieures, pour devenir des successions de rapports qui constituent les « images — faits » réelles, réalisables ou réalisées, présentes, passées ou futures. Illimitées, en droit, les images, en fait, restent étroitement liées aux manifestations organiques, mais non dans

un rapport de cause à effet, comme le croyait TAINÉ. Nous avons montré ainsi comment les images pénétraient la perception, en faisaient une réalité consciente, somme de notre activité antérieure, espoir de notre activité future. Nous en avons fait quelque chose de vivant, de souple, de simple ou de complexe. Nous nous étions efforcé de découvrir dans la psychologie de la perception, tous les aspects de la psychologie générale : l'action, l'émotion, la pensée, l'abstraction, le jugement. Et nous avons conclu que les images constituaient l'apport spirituel dans les perceptions. Et si l'on admet que les données du monde extérieur n'existent que si elles sont élaborées ou jugées, on en déduira que les images sont la conscience, mais non pas, nous le verrons, que la conscience.

La matière n'est que si elle est en rapport avec nous. Je reprends l'exemple de mon premier travail : l'encrier n'est perçu que parce qu'il est la somme des actes, des émotions, des pensées qu'il a provoqués par sa présence physique. Une donnée des sens, cela n'existe pas pour la conscience ; il n'y a donc pas lieu de parler de sensations et d'images ; la sensation reste un terme commode pour qui analyse et sépare ; elle est un élément que la pensée analytique isole injustement : c'est une donnée. « Constamment, dit M. SPAIER (O. C., p. 121), nos yeux, nos oreilles, notre bouche, éprouvent des impressions très confuses, très indistinctes, auxquelles nous ne prêtons guère attention, soit parce qu'elles sont d'origine lointaine, soit parce que même de source proche, elles sont sans rapport direct avec notre conduite ». Jamais nous n'avons conscience d'une sensation pure. Nous n'avons conscience que des images perceptives, c'est-à-dire des rapports à établir entre l'excitant et la réaction. Une donnée sensible n'est que si elle est choisie parmi toutes celles qui, simultanées, n'ont qu'une existence physique. L'encrier est une réalité psychologique parce qu'il est une somme d'actes ; ce fait de conscience n'est ni l'excitation sensible, ni l'acte : il est dans tous les deux, la relation qui va, sans cesse de l'un à l'autre, du monde extérieur au corps, du corps au monde extérieur.

Mais l'image dépasse le domaine de la réalité temporelle: nous avons noté que toute relation établie se fixait; la relation, le réflexe se fixe dans l'inconscient corporel. Nous avons montré, pensons-nous, que le souvenir, même le souvenir-idée, tendait toujours vers l'habitude: il n'y a pas de souvenirs purs. Cependant, au-dessus de la relation réellement établie, dans le corps, entre le corps et le monde, par cette création ou ce choix, nous estimons que la relation qui, en fait, se conserve dans l'organisme, en droit, existe et continue d'exister, en droit, ailleurs que dans le corps; la conservation des souvenirs dans l'inconscient spirituel, n'est pas un fait psychologique, mais plutôt logique: nous disons simplement que les images se conservent intégralement en ce sens que la puissance qui établit ces rapports demeure intacte et capable de les reproduire à nouveau. C'est pourquoi la mémoire est liée à l'intégrité de notre corps, comme à celle des forces spirituelles. TAINÉ et BINET se complètent d'une certaine manière. Mais l'inconscient matériel et l'inconscient psychique sont au delà du temps, hors la psychologie: à ce titre les images sont des réalités métaphysiques.

A côté des souvenirs qui sont la conservation des habitudes, rapports établis, fixes et les souvenirs psychiques qui sont la prise de conscience de la création et de leur réalisation, à côté de ces souvenirs qui font de la perception une somme de rapports établis, il faut admettre l'abstraction qui n'est que le nom donné à un groupe de rapports et qui dirige plus la pensée vers nous que vers les choses. Nous l'avions vu pour la perception: l'encrier était une si vieille connaissance que l'idée, c'est-à-dire le symbole, de l'encrier, cachait la réalité même: le signe cachait la signification. Ainsi les mots nous empêchent de voir parce qu'ils sont l'effet de la loi du moindre effort et qu'ils nous dispensent de tout effort que nous savons faire. On comprend alors que cette relation du second degré qui est l'abstraction puisse être ou n'être pas appuyée par des images; qu'il y ait une pensée sans images, au sens courant du mot, comme le concevait TAINÉ et comme

le concevait BINET. Cela est certain, la relation abstraite peut se dispenser de l'évocation des relations dont elle est partie; la signification du mot traduit une sorte d'habitude et d'inconscience des relations sous-jacentes; lorsque nous connaissons le sens d'un mot, nous avons si souvent effectué le chemin qui va du signe aux choses ou aux autres signes d'abstractions inférieures que de telles descentes vers les choses deviennent inutiles: l'effort de la pensée, d'adaptation, se porte ailleurs et plus haut. Ce n'est que dans le cas ou trop neuf, ou trop vieux, le mot ne représente plus rien, que nous redescendons aux choses, aux images. On a donc raison de dire que les images sont un obstacle à la pensée, car elles figent cette pensée, accaparent toute l'attention, et sont le signe d'une pensée difficile. « Toute idée se présente, dit WATT, comme un empêchement pour les processus idéatifs ». Mais s'il est juste d'affirmer comme le fait BUHLER que « tout objet peut être pleinement pensé et exactement, sans l'aide des images », il faut reconnaître que toute relation abstraite suppose des relations inférieures qui furent à l'origine de leur création, auxquelles on peut revenir dans les moments difficiles.

Nous disons donc, à propos de l'abstraction, qu'il y a une pensée sans images (dans le sens courant du mot). Qu'est-ce que cela veut dire? Y a-t-il un abstrait pur: nous ne le pensons pas; la pensée, fait de conscience, est, pour nous, toujours une image, c'est-à-dire un rapport; or, tout rapport suppose deux termes; toute pensée est un rapport entre les termes d'une proposition, entre la donnée sensible du mot prononcé ou esquissé et les images qui viennent se glisser sous lui, selon le besoin ou la loi d'une habitude, et lui donner une signification, ou les mots qu'il appelle et qui représentent d'autres images, d'autres rapports, d'autres pensées. Il n'y a pas d'idée sans symboles, c'est-à-dire sans mouvements.

L'abstraction, dans ce sens, et la perception ne sont pas de nature différente: ce sont deux degrés; la perception est un rapport entre mon corps et mon corps, entre sensation

et réaction; l'abstraction entre le symbole, réalité corporelle et sa signification, réalité corporelle.

On voit dans quel sens maintenant nous pouvons, à la fois, admettre une pensée pure et en nier l'existence. Une pensée pure, sans images au sens associationniste, n'a aucun sens psychologique; il n'y a pas d'images, faits inertes, figés, atomes de l'esprit; mais il y a des relations fixées, déterminées, qui supposent toujours une puissance relationnelle; il y a une pensée pure, dans la mesure où cette puissance relationnelle existe; mais cette pensée pure et métaphysique s'étend au delà des limites de la pensée consciente, c'est-à-dire des relations réalisées en éléments consciemment reliés: elle va jusqu'aux limites de la vie.

On voit aussi pourquoi nous ne saurions admettre qu'il y a une pensée réalisée sans termes réalisés. BINET n'avait pas tort, lorsqu'il estimait que toute attitude était inconsciente et que les mouvements, les images, les mots la rendaient simplement perceptible pour la conscience temporelle. « La pensée est un acte inconscient, disait-il, de l'esprit qui, pour devenir conscient, a besoin d'images et de mots. » En ce sens, il rejoignait RIBOT. Nous avons cité le passage qui a tant étonné et que l'on a interprété comme une renonciation de BINET aux thèses qu'il avait catégoriquement soutenues au milieu de sa carrière: « La psychologie est bien en quelque sorte une science de la matière. » (BINET, *l'âme et le corps*, Paris, 1908). Se plaçant aussi sur le plan physiologique, TAINÉ pouvait dire: « Il n'y a rien de réel dans le moi, sauf la file de ses événements. Ces événements, divers d'aspects, sont les mêmes en nature et se ramènent tous à la sensation. » Mais là s'arrête la véracité de la pensée de TAINÉ.

Si la pensée pure existe donc en droit, comme énergie spirituelle, l'image n'est plus une chose, un élément: elle est un rapport entre les choses qui elles-mêmes ne sont plus des « choses ». Une sensation n'est pas une chose, un acte n'est pas une chose: il y a « chose » psychique lorsqu'il y a liaison entre les deux moments de mon corps. La notion de réalité atomique disparaît de la psychologie syn-

thétique. C'est ce que BINET aurait dû comprendre: le dynamisme n'est pas un dynanisme lorsqu'il se borne à associer des termes atomiques, c'est-à-dire, lorsqu'il superpose les lois libres aux fois associationnistes. C'est ce qu'il avait, en fait, compris puisque la pensée était étrangère aux termes atomiques, indépendante d'eux. La notion de relation supprime celle de faits de conscience-choses: elle fait d'une sensation ou d'une image, ou d'un concept des sommes de relations, réelles ou virtuelles, mais qui ont toujours le corps comme substrat, le corps vivant.

Rappelons que pour RIBOT, la pensée est apparue au cours de l'évolution biologique; utilitariste par essence, elle est une forme supérieure de la vie, de même nature que l'instinct, l'habitude, l'émotion. C'est vrai; nous avons déjà indiqué comment pouvait naître la conscience, non d'une transformation inconcevable des faits physiologiques en faits psychiques, mais de la nécessité pour tout être vivant de choisir: la conscience naît de la multiplicité des relations possibles que présentent et la richesse des organismes et la complexité infinie du monde extérieur. On peut dire, avec M. SPAIER, que la sensation n'est pas une chose si précise qu'elle ne contienne aucune indétermination entre les éléments que nous isolons dans la matière et les actes qui les isolent. La conscience est alors le choix, l'attente, l'acte volontaire, la liberté phénoménale.

Si nous passons aux formes inconscientes de l'image, c'est-à-dire, aux relations qui se réalisent organiquement sans apparition de la pensée, parce qu'elles s'enchaînent parfaitement, nous remarquons que l'on passe de la conscience, créatrice de relations, temporelle, à l'inconscient des habitudes et de là aux relations instinctives. Cela prouve la continuité du schéma relationnel. L'habitude est une relation entre les termes corporels: il y a des habitudes actives et des habitudes organiques; toutes deux sont des faits organiques. Mais à y bien réfléchir de telles liaisons laissent encore supposer l'existence d'un jugement inconscient qui est la relation applicable. L'habitude est une forme du jugement. BINET avait raison de croire que l'acte intel-

lectuel était inconscient et qu'il y avait une continuité entre l'acte volontaire, l'habitude et l'instinct.

Autre forme aconsciente du jugement, l'instinct. Pour lui, le fait qu'il est comme la douleur et l'émotion une forme du jugement qui donne une valeur biologique aux rapports de l'être vivant et de son milieu, est attesté par l'effort des intellectualistes pour ramener l'instinct à l'intelligence et l'émotion à une forme plus aiguë, plus vitale du jugement (Cf. LEJBNIZ, HAMILTON, NAHLOWSKY, HERBART, LAMARCK, HAMELIN, etc...). On ne nous démentira pas alors lorsque nous dirons que penser, agir, sentir, c'est établir des formes diverses de jugements de valeur et admettre qu'il y a des relations dont les éléments reliés sont conscients (mots, images verbales, images perceptives, troubles organiques, données kinesthésiques), mais que ces relations ne sont pas toutes conscientes, car la relation ne se réduit pas aux termes reliés, les relations ne sont conscientes que lorsqu'elles se créent psychiquement et physiologiquement. Si l'on admet, par exemple, que la perception n'est pas une donnée qui provoque une réaction, mais un groupe de relations entre le monde et notre corps, c'est-à-dire un devenir et non un état (ce devenir peut être représenté par le mot) ou nous laissera que l'image n'est plus une chose, mais une série toujours ouverte. L'image est alors une suite de relations dont une partie seule se cristallise dans la masse organique: c'est pourquoi au-dessus de la réalité psychique des images, il y a une réalité métaphysique qui la comprend, la conditionne et la dispose.

Comment certaines de ces relations sont-elles considérées comme objectives et d'autres comme subjectives; les unes extériorisées, les autres intérieures? Autrement dit, il nous reste à examiner le problème de la distinction immédiate, spontanée que nous faisons entre la sensation et l'image, entre le monde du rêve et celui de l'action.

La question est plus complexe qu'on ne le croit habituellement. On peut affirmer sans contradiction que les sensations et les images sont distinctes et ne le sont pas, tout dépend des faits examinés.

Les images ne sont pas toujours distinctes des éléments sensibles. TAINE avait raison lorsqu'il affirmait que la reconnaissance des images en tant qu'images n'était pas immédiate : il faut l'effort analytique du psychologue pour découvrir dans la synthèse intuitive des perceptions, les « éléments » images qui les composent et que nous prenons réellement pour des données immédiates de l'expérience. Dans notre étude de psychologie générale des images, nous avons montré le rôle de l'imagination dans la perception : nous visions clairement à une construction du second extérieur (temps, espace, quantité et qualité) à partir des images. Nous avons admis, avec beaucoup d'autres d'ailleurs, que la perception n'était plus une chose, une représentation ; nous nous refusions à croire qu'une sensation fût un arrêt et restât encore un fait de conscience.

La sensation n'est pas à la fois un arrêt et un fait de conscience, le changement et la mobilité. Toute perception consciente présente toujours, à nos yeux, un ajustement, la création d'un rapport nouveau, ne serait-ce que celui du temps, puisque la suite des sensations est imprévisible et implique une constante adaptation. Là nous nous refusons d'adhérer au réalisme de HUME et de TAINE.

Cependant à côté de ces prises de contact avec la réalité extérieure, à côté de ces enrichissements illimités de nos perceptions (nous ne connaissons jamais entièrement les objets les plus familiers ; ils sont toujours des inconnus que nous pouvons mépriser ou non), à côté de cette création continuelle de la perception, il y a évidemment la perception-habitude, perception-abstraction, somme d'habitudes.

Et là, mais c'est le domaine non de la connaissance en voie de création, mais celui de la chose créée, nous sommes d'accord avec TAINE : les sensations sont bien des choses rigides, figées, commodées ; il n'y a plus d'effort d'adaptation, il y a mécanisme ; il n'y a plus de pensée, il y a compréhension réflexe. Les rapports entre nous et les choses sont fixés, sans échos, lointains, sans appel aux efforts de compréhension. La pensée disparaît, devient intuitive ; jusqu'aux jugements qui se ramènent à des mécanismes.

Percevoir un objet, c'est le juger, le reconnaître, le comprendre, le nommer : il y a bien, dans ce cas de la reconnaissance réflexe, dans la conscience et dans la connaissance qu'une tendance à nommer. La perception est alors un fait, car tout s'arrête au seul effet de la prononciation du mot et ne demande plus ces allées et venues du monde à nous sous forme de renseignements, de nous au monde sous forme de mouvements, allées et venues infinies qui caractérisent l'acte d'attention. Concluons : avec TAINÉ nous disons que la distinction des images et des sensations n'est pas immédiate, mais nous ajoutons de suite que cela n'est vrai que pour l'habitude où le jugement reste virtuel. Bref nous intervertissons l'ordre des faits : d'abord nous admettons l'adaptation, la création de rapports nouveaux, ce qui est la perception vivante ; puis, et nous avons remarqué que cela était la fin que poursuivait l'effort même d'adaptation, son rôle, cet effort créateur disparaît parce que cette disparition est la raison même de cet effort ; l'acte de perception devient un acte habituel, un mécanisme conforme au nominalisme de TAINÉ ; alors les images qui sont les parties subjectives ajoutées à l'irréductible deviennent des objets et paraissent réductibles aux sensations : elles sont la sensation. Dans ce cas, il va sans dire, que les images et les sensations se confondent dans la synthèse perceptive. De plus, il reste acquis que les images créées et ainsi fixées dans la perception, au cours de la genèse de nos connaissances, n'apparaissent plus à l'esprit que si l'esprit, par un effort nouveau, pour des raisons nouvelles, développe ces complexes d'images que sont les représentations. Le mot les représente, elles qui sont notre création, comme il représente toutes les données irréductibles. La moindre tache lumineuse sera reconnue, sans qu'il y ait recherche de toutes ses qualités, ni de toute la richesse de rapports imaginés possibles, réalisés ou réalisables, entre elle et nous. Il n'y a plus que le mot symbole de cette somme que nous ne développons plus, parce que nous savons le faire. C'est cet aspect de la réalité spirituelle que TAINÉ a saisi. Ce qu'il n'a pas compris, c'est que cette mécanisation de la pensée sup-

posait la pensée même à quelque stade de l'évolution que ce soit, sous quelque forme que ce soit : instinct, habitude ou volonté.

Ainsi dans le cas des perceptions acquises, comme d'ailleurs dans celui des idées connues, l'image se confond avec la sensation dans une synthèse où les éléments disparaissent ; les images peuvent être considérées comme des « objets », des relations établies. La perception et l'imagination se confondent : la frontière entre les deux facultés reste imaginaire ou fondée sur la découverte de zones distinctes révélées par l'analyse et la phrénologie.

Cependant il reste à expliquer que, par ailleurs, nous ne prenons jamais nos images pour des sensations, sauf dans le cas des hallucinations. Allons-nous avec TAINÉ avoir recours à une discrimination physiologique ? A quoi servirait de connaître l'origine des images et celle des sensations, en admettant que cela ait un sens ? Nous n'avons jamais conscience des faits physiologiques : la théorie des chocs élémentaires est une création de l'imagination. Cette distinction normale et immédiate que nous faisons entre le monde extérieur et nos constructions mentales, ne saurait être expliquée que par la psychologie.

Nous disons d'abord qu'elle est immédiate dans le cas où nous considérons le monde des images comme séparé radicalement du monde extérieur. Dans la perception-habitude, au contraire, cette distinction ne se fait pas, dans le cas où le monde répond bien à l'idée que nous nous faisons de lui. Cela nous paraît évident : je saisis au vol l'impression de mon porte-plume et je le prends ; la relation conçue par mon geste reste adaptée : l'action réussit. Mais si, au lieu de rencontrer mon porte-plume, ma main capte celui de ma fille, instrument qu'il est impossible d'adapter à une écriture honnête, le jugement antérieur est abandonné et j'y saisis rapidement une action dont l'existence est imputable non à la donnée sensible trop rapidement interprétée, mais à moi. Si le rapport est vu dans ce qu'il a de spontané, car l'action dément la perception habituelle et sépare en elle, ce que je lui faisais promette, de ce qu'elle est.

Si, maintenant, je saisis au vol la donnée vague de mon porte-plume (1), je lui donne un nom en la reconnaissant, ou mon acte la nomme, la perception reste une synthèse indécomposable, impliquant un jugement immédiat aujourd'hui, mais un jugement immédiat qui est le résultat d'une longue suite d'expériences; j'ai appris ce qu'était un porte-plume: synthèse d'images et de sensations, série sans surprise ni existence temporelle. En ce sens la distinction entre le donné et la réaction ne se fait pas. La distinction se fait seulement lorsqu'une action préconçue échouant, nous séparons le moi du monde extérieur et cela implique toujours un jugement exprimé ou non. Elle n'existe donc que dans le cas où il y a dissension entre le monde extérieur et les former de notre activité spontanée ou reflexe. Cependant il est impossible de ne pas remarquer que la sensation très rapide et très vague n'était pas liée à son interprétation momentanée, car la même donnée vague pourra à l'instant suivant légitimer la même réaction.

Lorsque TAINÉ disait: « Il y a deux moments dans la présence de l'image: l'un affirmatif, l'autre négatif, le second restreignant en partie ce qui avait été posé dans le premier. » (*oc.*, t. I, p. 88), nous devons reconnaître que son opinion cadre avec ce que l'introspection nous enseigne: c'est dans le cas des mécanismes montés que les images et les sensations se confondent. Son erreur est d'avoir cru qu'il y avait là un état résultant du mécanisme cérébral, alors que seule l'habitude légitimait la confusion des deux éléments, si éléments il y a, dans nos rapports qui réussissent et que nous avons avec le monde extérieur, bref dans tous les cas où il n'y a ni spontanéité, ni pensée, dans les habitudes et les concepts.

Si nous insistions sur le cas de la perception, nous remarquerions encore que cette confusion entre la donnée et notre réaction résulte d'un long jugement que toutes nos expériences passées constituent. « S'il y a deux moments dans la présence des images », ces deux moments n'existent pas dans la perception-habitude courante. Un objet se

(1) Cf. l'exemple de TAINÉ (*o. c.*, t. I, p. 25).

présente à nous comme une somme, même si par notre acte nous dégageons de la synthèse un élément, nous n'avons conscience que de la somme dans cette intuition sensible. Mais, si la pensée ne se contente pas de cette perception intuitive, il y a de nombreux « second moment » où peuvent se développer en une suite illimitée tout le contenu de la perception synthétique. C'est ce que fait le psychologue, quand sans se contenter des données du sens commun, il reconstruit la somme avec les éléments qu'il y découvre. Ce porte-plume devient une série immensément riche de gestes, de qualités, de mouvements, de jugements : tous les objets, avons-nous dit ailleurs, sont des promesses d'actions. L'analyse peut donc, à la suite de son effort, rétablir ces « éléments » sans date qui constituaient la synthèse. Une intuition peut toujours se résoudre en connaissance discursive. Seulement un tel développement sera le produit d'un effort dirigé dans ce sens : c'est ce qui est arrivé dans le cas de M. SPAIER (2), qui pense qu'il faille recourir à un système de références infini pour établir la différence entre l'image et une perception : « je viens d'entendre un léger crépitement, or, je suis sur le point de sortir. La pluie commencerait-elle à tomber ? J'écoute, je répète l'opération. Elle me révèle la persistance du bruit. Voilà une première observation, un premier *indice*. Vais-je m'en contenter ? Pas le moins du monde *car* les oreilles peuvent me tinter. Je vais à la fenêtre : pas de goutte d'eau sur les carreaux. Mais la pluie peut tomber droite. J'ouvre *par conséquent* la croisée et me penche en dehors ; la chaussée est sèche. Qu'était-ce *donc* ? Je regarde si le feu a baisé dans mon poêle, j'y porte rapidement la main pour sentir s'il est encore brûlant. En effet, en se contractant par refroidissement, fonte et tôles craquent. Rien encore de ce côté. Je tends l'oreille à nouveau. Aucun bruit. J'ai *dû* me tromper, c'était une illusion ». M. SARTE doute de cette distinction médiate, pénible, chancelante. Or, contrairement à ce qu'il pense, les choses se passent

(2) SPAIER, *La pensée concrète*, p. 120.

bien ainsi ou à peu près; elles se passent ainsi chaque fois qu'il y a une marge entre la donnée et son interprétation. Il va sans dire qu'ici l'intentionnalité trompe le psychologue. L'esprit qui s'analyse, crée son objet et distingue des éléments. A l'ordinaire ces jugements ne s'expriment pas: un coup d'œil sur le poêle, d'une certaine valeur a déjà toute la signification du raisonnement que construit de toute pièce M. SPAIER, ou plutôt qu'il traduit en terme de pensée: « Je regarde si le feu a baissé dans mon poêle, j'y porte rapidement la main pour sentir s'il est encore brûlant. En effet en se contractant par refroidissement, fonte et tôles craquent. » Tout cela était déjà dans le mouvement de la pensée vers le poêle, celui de l'œil, celui de la main. Donc, au premier moment de la perception-habitude, les images et les sensations forment un tout indistinct: c'est le moment favorable à la thèse de TAINÉ. Deuxième moment de la perception-habitude: pour des raisons variables, l'esprit développe le cliché et étale ses éléments dans le temps: les images peuvent alors nous apparaître comme des éléments que l'analyse sépare des données immédiates. La distinction apparaît bien alors comme médiate, résultant d'un effort d'analyse.

La raison de cette confusion et de cette séparation, nous devons la chercher dans l'attitude de l'esprit, dans un cas comme dans l'autre. Dans le premier cas, la pensée ne saurait que se contenter d'un éclair de pensée, tournée qu'elle est vers l'action. Ce qui importe alors, c'est le résultat, non les moyens. La règle de ces instants, les plus fréquents est la rapidité, l'intérêt vital, l'action, la vie. Notre esprit est alors tourné vers les « choses » et nous avons montré dans notre « esquisse d'une psychologie des images » qu'une telle direction intervertit la valeur des termes, ignore notre spontanéité active, pour porter toute notre attention, des actes qui ne sont que des moyens, sur les sensations utilitaires objectivées. Nous construisons le monde pour oublier ensuite qu'il est construit par nous jusqu'au moment où il nous faut reviser nos solutions habituelles. Si la notion d'attitude, de direction a une réalité,

c'est bien dans le cas de cette inversion de l'intérêt, que nous avons signalée, que cela se vérifie.

Nous pourrions déjà conclure que, lorsque la séparation des images et des sensations se fait (elle se fait par l'analyse), elle est due à la direction de la pensée; parfois elle se traduit par un raisonnement, parfois elle est une attitude générale que n'explicite aucun raisonnement. Lorsque la séparation ne se fait pas, comme dans la perception-habitude, cela est encore dû à une direction de la pensée, à une attitude, une inflexion de l'intérêt vers la réalité qu'elle crée et dont elle ignore la création.

Une autre ligne de faits vient confirmer les conclusions précédentes: si l'on admet que la perception est une construction de l'univers, liée à notre activité, on admettra ainsi qu'à l'origine, lorsque par des efforts incessants nous le construisions, les mirages et les sensations se trouvaient distinctes; si la perception est une somme d'habitudes où ne se distinguent plus des éléments, ces éléments apparaissaient isolément, détachés dans le temps, au moment où nos expériences successives construisaient cette perception. Tout ce que nous fournit le monde, nous l'avons appris; nos tentatives malheureuses et heureuses impliquent une période où les objets, loin d'être des concepts immobiles, de vieilles connaissances, étaient une suite d'échecs et de réussites: alors les relations se créaient. Depuis le souvenir de ces essais a disparu dans la somme, sans éléments, qu'est la perception. Mais c'est bien à ce moment-là que nous avons pris conscience de nous-mêmes et que notre image (le corps et ses possibilités) s'est dégagé des images qui étaient l'univers. Nous avons appris que nous étions un corps obéissant parmi des corps rétifs et, lorsque nous disons qu'une image est intérieure, nous ne voulons pas dire autre chose, notre corps lui-même étant intermédiaire entre les images-objets et notre volonté, obéissant et passif à la fois.

Mais à côté de ces cas où nous n'envisageons que la perception, il y en a un autre qui vient corroborer notre conclusion, à savoir que la distinction ou confusion des images et

des sensations étaient dues à l'orientation de la pensée et non à des causes physiologiques ou à des éléments réducteurs : c'est le cas de la distinction immédiate que nous faisons entre le monde des perceptions et celui de la rêverie. Ici, jamais nous ne prenons une image pour une perception, sauf dans les cas pathologiques. Il faut constater de suite que le monde de la pensée est nettement séparé en deux zones distinctes : la rêverie, la perception ; ou nous imaginons ou nous percevons. Celui qui rêve est sourd et aveugle. Celui qui agit ne « perçoit » pas d'images : il les chasse. En un sens la fragilité de la rêverie légitime le caractère réducteur de la sensation. TAINE a étendu à toute la vie psychique ce caractère ; c'est faux pour une partie de la perception. En un autre sens. BERGSON avait raison de faire des images des éléments rebutés dont le domaine est celui du rêve où l'absence de toute direction permet leur apparition inutile. L'imagination y perdait bien, mais cela traduisait bien encore le caractère de fragilité des images non liées à une action réelle et enchaînée. En fait l'élément de distinction qui intervient ici est bien celui de l'activité et de l'entraînement des actions. La logique des images présente toutes les nuances : dans le rêve sans consistance elle est nulle, il ne reste que l'émotion comme donnée positive ; dans le rêve dirigé, la pensée se découvre déjà mieux, dès que le rêve est raconté, c'est-à-dire créé par les mots qui l'organisent. Enfin dans ce rêve supérieur qui est la pensée conceptuelle, les mots, actions symboliques, précisent les images, alignent les rapports, fixent l'objet de la pensée. Mais au-dessus de tous ces éléments actifs qui font que nous vivons dans le monde sensible des données verbales, il y a l'élément général dont ils ne sont que les effets, qui est l'attitude de la pensée. L'intentionnalité, telle est la structure essentielle de la pensée, de toute pensée. Cette orientation se porte dans la perception, sur la concrétisation des images, dans le cas de la pensée sur la signification des données sensibles, des mots, et non sur leur nature physique. Tantôt la pointe de l'esprit se tourne vers l'action réelle, tantôt sur l'action symbolique. Nous pouvons saisir

par l'expérience directe cette attitude. Une telle séparation intentionnelle de la perception et de la rêverie implique-t-elle un jugement positif? De quelle nature serait-il? Est-elle, cette séparation immédiate ou médiate?

Ce jugement sur la distinction des deux mondes porte d'ailleurs sur deux choses :

1° Sur la réalité ou sur la fiction des images.

2° Sur leur extériorisation.

Dans le second cas, il faut reconnaître que la discrimination ne s'établit jamais : les images perceptives gardent une extériorité qui copie celle de la perception : elles se projettent dans l'espace. TAINÉ avait à ce sujet raison de dire : « l'ordre des souvenirs a beau subsister et les jugements ont beau se produire, nous avons une hallucination ; à vrai dire nous nous savons hallucinés, mais l'image n'en paraît pas moins extérieure. »

Ainsi la pensée est un acte inconscient ; elle est une série d'orientations générales, d'attitudes, de consignes : une réalité métaphysique qui fait de la pensée conceptuelle un accident richement exploité, qui n'est qu'une forme partielle du devenir universel. Le monde extérieur et le monde de la pensée sont construits à partir de cette pensée biologique dont l'instinct est la forme originelle.

Conclusion

Une étude des images chez TAINÉ et chez BINET, nous amène à cette conclusion qu'il est possible d'arriver à une conception cohérente d'un dynamisme où le mécanisme trouverait sa place. Notre conception générale des images n'exclut aucune conception, aucune forme de la pensée, aucune expérience puisqu'en définitive, si le mécanisme suppose la spontanéité des êtres, le désir de vivre, la souplesse de l'organisme, l'émotion, la pensée, bref, l'intelligence sous toutes ses formes, il faut bien le constater, ce dynamisme nous mène vers les formes mécaniques. Cette direction nous paraît être une sorte de pensée universelle et exclut toute incompatibilité.

Nous n'empêcherons pas cette représentation anthropomorphique de la réalité et nous n'y échappons pas : notre pensée rapporte tout à la pensée logique et ne conçoit cette pensée que sous l'aspect discursif. Nous voulons voir dans notre conscience le modèle de tout ce qui implique finalité et intentionnalisme. En réalité, il nous est paru nécessaire de situer la pensée dans un vaste système relationnel, dont elle n'est qu'un petit canton et comme une accidentelle splendeur. Partout où s'étend la vie, il y a pensée, puisque relations. La pensée réfléchissante n'apparaît que comme une réflexion lumineuse sur la voie triomphale de l'instinct.

Nous n'insisterons jamais assez sur l'origine utilitaire de notre esprit ; né du simple choix entre deux phénomènes purement physiologiques, il s'est trouvé que cette possibilité initiale d'indétermination a été, pour la richesse de notre organisme, par la stabilité de notre vie sociale, portée à un tel degré de richesse que la pensée nous apparaît aujourd'hui comme l'apanage de l'humanité.

Si nous voulons donc saisir cette réalité spirituelle qui dépasse la pensée humaine, ce ne sont pas les seules relations conceptuelles qu'il faut considérer, ni la multitude des effets biologiques de cette spiritualité, il suffit de concevoir un dynamisme très simple pour admettre une série illimitée d'effets différents: la réalité spirituelle est toute dans le vouloir durer, dans l'appétit de l'avenir et la conservation d'un état, par sa nature instable. Le reste s'explique avec cette seule force qui est la vie elle-même. On pourrait admettre, à ce point de vue nouveau, la thèse de FERRERO, selon laquelle toute la vie psychique vient toujours du dehors; en effet, la complexité de la matière, jointe à la compléxité du milieu, des relations des êtres entre eux, des êtres avec eux-mêmes, peut donner au dynamisme simple dans sa nudité et son essence, les formes les plus variables, les plus matérielles, comme les plus immatérielles. A ce titre l'instinct, l'émotion, la pensée se trouvent indissolublement liés à la réalité corporelle. La causalité organique n'est pas une erreur; seul le rapport habituellement appelé de causalité est trop simple, trop étroit pour traduire les rapports complexes entre la vie et la matière.

A considérer les différentes étapes du cheminement de la pensée, nous trouvons partout cette spiritualité sous forme de relations que nous concevons, parce que nous les concevons, sur le modèle de nos jugements.

Si notre définition des images comme des relations est vraie, nous pourrions concevoir alors la réalité spirituelle ainsi: les images constituent toutes les relations possibles entre les combinaisons organiques possibles et la multitude des faits matériels qui présentent pour ces combinaisons organiques un bénéfice ou un danger. Ainsi les images engloberaient non seulement toutes les relations organiques existantes ou ayant existées déjà, mais encore toutes celles à venir; de plus les rapports entre ces complexes et ces événements physiques passés, présents ou à venir. Nous pouvons admettre l'existence de droit de toutes ces images infinies et possibles. Ce sont alors des réalités hors du

temps ; mais elles peuvent se réaliser dans le temps, par des mouvements, des émotions, des actes intellectuels qui sont, à proprement parler, des matérialisations des images métaphysiques. Ainsi notre conscience psychique n'est qu'une forme de cette matérialisation ; aussi nous est-il impossible de concevoir des images sans substrat matériel dans le domaine psychique. BINET avait raison lorsqu'il estimait que les attitudes étaient inconscientes et que nous n'en prenions conscience que par leur côté matériel.

Mais la pensée dépasse tout cela. Il est impossible de ne pas admettre que l'instinct, l'habitude, l'émotion ne sont pas des jugements aussi. L'animal qui cherche sa proie, juge. La passion, la souffrance, sont des jugements, le geste instinctif de retirer sa main du feu, comme tous les mouvements habituels, sont des jugements. Le sommeil ne suspend pas cette faculté de concevoir des rapports. Mais il faut reconnaître alors qu'il y a, non pas seulement une compréhension réflexe qui suit l'exercice répété de notre compréhension psychique, mais une compréhension intuitive qui n'est pas pensée, mais action : l'action est une des formes de la pensée, l'instinct de l'intelligence.

Les formes inconscientes de la pensée, de ces jugements nous les trouvons dans la hiérarchie des « consciences » et des relations établies par l'élan vital. Mais nous ne concevons pas qu'il s'agisse là d'une hiérarchie honorant l'homme à son sommet : l'homme est simplement l'être le plus inadapté parce que le plus riche en relations organiques et le plus sensible aux petites relations physiques.

Voyons cet acheminement :

1° *L'action*. — Chez les êtres simples, l'action suit immédiatement la sensation et s'enchaîne à elle comme l'effet à la cause. Nous avons affaire à des relations mécaniques. L'image reste inconsciente « on trouve qu'à l'état de simple masse protoplasmique la matière vivante est déjà irritable et contractile. » (BERGSON, *Matière et Mémoire*, p. 14).

2° *L'émotion*. — Elle suppose, toujours, comme l'a remarqué BINET un retour du sujet sur lui-même, une sub-

jectivité, une forme de la conscience. Elle est en cela supérieure à l'action.

3° *La perception*. — Nécessité de choisir entre les multiples relations qu'autorise l'organisme. La conscience jailit par suite de l'indétermination des rapports, c'est-à-dire, de la nécessité, à chaque instant, d'utiliser, de diriger les forces vitales dans les relations nouvelles. A l'adaptation constante, correspond un éveil constant de la conscience. Mais la perception, née dans l'effort, se fige dans des mécanismes constitués; les concepts en sont un exemple. L'esprit est utilitariste: il meurt de son propre effort.

4° *La pensée*. — C'est toujours un acte; en ce sens elle est toujours liée à des mouvements; elle est pensée habituelle, lorsqu'elle est liée à des réflexes; elle est pensée créatrice, lorsqu'elle constitue des rapports nouveaux que de nouveaux signes sensibles représentent. Il y a une pensée morte et une pensée vivante. La pensée ne vit que dans le cas où il y a création: elle disparaît chaque fois qu'elle a créé pour reparaitre sans cesse dans d'autres créations. Les mots sont les signes de ces créations. L'image ici ne se confond pas avec le signe, elle est la signification, la relation. Le mot peut lui-même être l'un des termes d'une combinaison nouvelle: l'image apparaît alors comme une relation de relations. Substitut d'images connues, elle les remplace dans les relations nouvelles que constituent les groupements de mots et qui sont les phrases. Elle est bien intellectualisée, comme le disait MEYERSON, mais dans la mesure où elle est une combinaison nouvelle.

Le mot est donc une donné sensible dont la signification est infinie: son contenu n'est jamais épuisé, d'abord parce que toute relation comprend une foule de relations passées (nous connaissons ce chemin regressif et le développement du schéma en ses images: voir l'exemple de la place Jules FERRY, dans notre thèse principale), ensuite parce que le mot représente une infinité de combinaisons futures, non encore réalisées, mais en droit. Le mot dans son isolement n'est donc jamais « compris »; il ne l'est que dans le

rapport qu'il a avec les mots qui le précèdent ou le suivent dans la phrase. Le mot de M. VALÉRY reste valable: « qui se hâte à compris (1) », car il n'y a pas une parole que l'on puisse comprendre si l'on va au fond de sa signification.

La pensée apparaît donc comme constituée par des séries, riches d'une infinité d'images passées, toujours ouvertes sur l'avenir.

Quant à la pensée générale, commune à ces quatre étapes de l'évolution, on peut la concevoir comme constituée par la réalité unique des tendances; ces tendances ou attitudes, si l'on veut garder le terme de BINET sont l'essence de la vie. Par leur seule existence peut s'expliquer la complexité de l'évolution, puisque une seule tendance, comme la volonté de durer, par exemple, peut se réaliser par une série illimitée de relations matérielles, ces relations, les images, sont en droit des réalités, même si elles ne se sont pas en fait. Elles sont hors du temps comme des possibilités susceptibles de réalisations concrètes. Les êtres, les âmes, les pensées sont ces réalisations matérielles, elles restent, en droit, d'une existence supra-matérielle, d'une réalité plus logique que temporelle.

Les êtres vivants et la pensée vivante sont en elles comme les phénomènes physiques sont en droit dans les lois.

Finalement la psychologie peut-elle découvrir ce réel nouménal? Elle le peut, dans la mesure où elle étudie les réalisations temporelles, c'est-à-dire, dans la mesure où la psychologie reste bien une « science de la matière », des faits. Le reste n'est jamais qu'hypothèse, recherche de relations logiques ou métaphysiques. Cela dépasse l'expérience, cela ne peut qu'être induit. C'est pourquoi la méthode introspective dépend dans ses résultats de la direction des recherches. Par ailleurs il nous paraît possible de dire que la pensée conceptuelle, parce qu'elle est une concrétisation de la pensée vitale, ne saurait saisir le mouvant, mais seulement qu'il nous est possible de le vivre: les relations libres précèdent la pensée; celle-ci les fige, les matérialise. L'introspection, qui reste la méthode essentielle de

(1) Cité par M. SARTRE, *o. c.*, p. 78.

la psychologie, ne peut saisir « le flux de la pensée » sans arrêter ce flux. Comment confier à l'introspection de « saisir, au delà des représentations, l'organisation des représentations », comment décrire ce qui est à la fois « indescriptible et essentiel? » (2). On est tenté d'admettre avec BINET: « Toutes les recherches nouvelles ont surtout mis en lumière notre ignorance; elles ont démontré que les éléments sensoriels, si faciles à décrire et presque seuls décrits jusqu'ici dans notre vie psychique, ne sont pas les seuls qui existent et ne peuvent pas servir à l'expliquer totalement; et en désespoir de cause, les psychologues, pour combler cette lacune, ont invoqué la physiologie, mais de la manière la plus vague, ou bien ils ont parlé de l'inconscient, le chargeant de jouer un rôle pour lequel le conscient lui-même serait insuffisant; ou encore ils ont fait vaguement usage des sentiments intellectuels sans les définir. » Ou encore: « Le premier sentiment qu'on éprouve, est un sentiment d'étonnement en présence de tant d'indigence. Ce qu'on perçoit est toujours fragmentaire: une simple apparition successive de points lumineux séparés par du noir (3). » La pensée ne saurait saisir la liberté, figée qu'elle est dans ses relations déterminées, dès qu'elle les saisit. Ainsi la pensée mène intellectuellement et biologiquement vers le mécanisme. Et BINET avait raison de nous prévenir que l'usage intensif de la méthode de questionnement « n'avait nullement tourné à l'honneur de l'introspection. »

La pensée conceptuelle cristallise le mouvant, mais il nous a paru possible de suggérer, à l'aide de beaucoup de négations, ce que sont les images vivantes et une pensée logée dans le courant de la vie.

(2) DELACROIX, in *Traité de Dumas*, t. II. p. 120.

(3) BINET, *o. c.*, p. 22 et p. 11, cité par DELACROIX, *ibid.*

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION GÉNÉRALE	7
I. — TAINÉ	9
Conclusion sur TAINÉ	44
II. — BINET	47
Critique de la Théorie de BINET	89
III. — CONSIDÉRATIONS NOUVELLES	103
CONCLUSION	123

Nancy, le 22 Octobre 1938.

Le Doyen,
SOURIAU.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER:

Nancy, le 22 Octobre 1938.

Le Recteur, Président du Conseil de l'Université,
BRUNTZ.

